



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



OM.
VAL.S.J.



~~AA 161~~ 20/1

PY 20/1

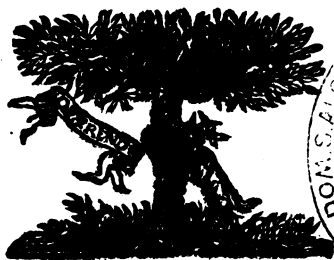
2

BIBLIOTHEQUE
CHOISIE,
POUR SERVIR DE SUITE
A LA
BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE.

Par JEAN LE CLERC.

ANNÉE M D C C III.

TOME II,



A AMSTERDAM,
Chez HENRY SCHELTE,
M D C C III.

THE
BIBLIO
GRAPHICAL
AND
LIBRARY
JOURNAL

OF THE
LIBRARY OF THE
CONGRESS
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF CHICAGO
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF TORONTO
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF WISCONSIN
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MINNESOTA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF NEBRASKA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF KANSAS
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF OKLAHOMA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ARIZONA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF NEW MEXICO
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF TEXAS
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF COLORADO
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF WYOMING
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MONTANA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF IDAHO
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF WASHINGTON
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF OREGON
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF WISCONSIN
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MINNESOTA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF NEBRASKA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF KANSAS
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF OKLAHOMA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ARIZONA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF NEW MEXICO
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF TEXAS
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF COLORADO
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF WYOMING
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MONTANA
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF IDAHO
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF WASHINGTON
AND
THE
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF OREGON



AVERTISSEMENT.



'A v o i s bien prévu
qu'il y auroit des gens,
qui chagrins sans raison
de ce que le Public croit
pouvoir s'instruire , ou

se divertir des Extraits de cette
Bibliothèque Choisie, tâcheroient de
la décrier ; en parlant mal de l'Au-
teur & de ses Ouvrages, & en fai-
sant entendre que je ne la publiois,
que pour me défendre contre ceux
qui m'attaquent. Mais ces gens là
se tromperoient beaucoup, s'ils
s'imaginoient que je quitterois ce
travail, pour leur faire plaisir ; ou
que je le remplirois de réfutations
des impertinences & des faussetez,
qu'ils peuvent dire de moi. Com-
me ils ne me connoissent point du
tout, & qu'ils ne connoissent gue-
re mieux ce que j'ai publié, qu'ils

AVERTISSEMENT.

prennent la peine de s'en instruire ; & qu'ils consultent ensuite les regles de l'Equité , que les Payens mêmes , qu'ils font profession de lire , nous ont données. Leur conscience leur dira ensuite mieux , que je ne le saurois faire , quel est leur devoir ; & s'ils ne l'écoutent pas , ils m'écouteront encore moins qu'elle. Quoi que je passe la plus grande partie de ma vie , renfermé dans mon Cabinet , je ne suis pas assez peu connu , pour avoir peur que de mal-honêtes gens me puissent faire grand tort dans le monde ; en mentant aussi hardiment , & aussi grossièrement , que s'ils parloient d'un homme , qui demeureroit dans le fonds des Indes , & qui ne seroit connu que par ce qu'ils en diroient. Dieu , le Public & leur conscience me rendront tôt ou tard toute la justice , que je pourrois souhaiter. Je n'ai point de pieces à produire contre eux , que ce que j'ai déjà publié , en matieres

A V E R T I S S E M E N T.

tieres de Théologie, de Philosophie & de Belles Lettres; ni de témoins à leur opposer, que les honnêtes gens, à qui je suis connu; ni de raisons à leur dire, que celles qu'ils savent aussi bien que moi. Je prie Dieu seulement, qu'il leur fasse la grace de rentrer en eux mêmes, & de penser à ce que la probité la plus commune exige d'eux. C'est là la réponse, qu'ils auront de ma part. J'ai publié une Dissertation Latine où j'ai fait voir, *qu'il ne faut pas toujours répondre aux calomnies des Théologiens*; & il n'est pas besoin que je montre qu'il en faut user de même à l'égard des mensonges des Grammairiens, dont les médisances sont méprisées de tout le monde. Comme ils ne se sont fait connoître à moi, que d'un fort mauvais côté, je ne puis pas les estimer dignes d'une autre réfutation. Dieu veuille qu'ils n'aient pas jugé de moi, par eux-mêmes, qu'ils soient capables de se conoître

AVERTISSEMENT.

tre un peu mieux, & de juger de-formais des autres, comme la justice le demande ! C'est tout le mal, que je leur souhaite.

D'autres ont trouvé que j'entre-prenois de donner des Extraits un peu longs de certains Livres, auxquels je devois même revenir plusieurs fois, en divers volumes. Mais je les prie de considérer que chacun de ces Extraits est une matiere distincte, & pourroit être considéré comme l'Extrait d'un autre Ouvrage, si les Chapitres, dont ces Livres sont composez, avoient été publiez en divers tems, & sous differents titres. D'ailleurs on ne verra apparemment jamais ces livres bien traduits, ni en Latin, ni en François. Ceux qui sont capables de les entendre ne veulent pas se donner la peine de les traduire, ou ne le sauroient quelquefois pas faire, avec netteté; & ceux qui ne les entendent pas, ne pourroient que les gâter. On peut dire en particulier-

AVERTISSEMENT.

ticulier de celui de Mr. *Cudworth*, que c'est un livre, que ceux qui ne savent que l'Anglois, & le Latin, & qui n'ont qu'une legere teinture de Philosophie, ne sont pas en état d'entendre ; à cause des passages d'Auteurs, & des mots Grecs, qui y sont par tout, & des allusions à l'ancienne Histoire Philosophique, que l'on y trouve à tous momens. Il ne seroit pas même possible de le traduire passablement, sans prendre une très-grande liberté ; ou plutôt il faudroit que celui, qui voudroit faire part des pensées de ce savant homme, à ceux qui n'entendent pas l'Anglois, les prît en elles mêmes ; sans avoir égard à la maniere dont elles sont exprimées, comme s'il les mettoit le premier au jour. Ceux qui connoissent le génie de la Langue Angloise, & la liberté extraordinaire que se donnent les Auteurs Anglois à se servir de nouvelles expressions & de figures hardies & même violentes, en

AVERTISSEMENT.

conviendront facilement. J'ai de la peine à croire qu'il se trouve jamais personne , qui puisse , ou qui veuille faire une semblable entreprise. Ainsi j'ai crû pouvoir m'y étendre plus au long ; pour ne pas dire que les remarques , que j'y ajoute , contiennent quelquefois des choses , qui méritent d'être examinées. En effet si je ne donnois qu'un pur Indice des matieres , dont cet Auteur parle , on ne comprendroit rien dans sa doctrine ; & cela ne serviroit qu'à faire savoir au Public qu'il y a un livre Anglois , intitulé *le Système Intellectuel de l'Univers* , que je croi digne d'être lû ; avertissement qui lui seroit inutile.

Il y a aussi des gens , qui disent qu'ils voudroient plus de nouveaux livres , mais je les prie de lire avec plus de soin l'Avertissement du I. Tome , & l'Indice des Articles , qui est à la fin , où ils trouveront que de dix Articles , il y en a sept de Livres nouveaux. Ils doivent en-

A V E R T I S S E M E N T.

encore penser 1. que les livres, qu'ils n'ont jamais lûs, sont nouveaux pour eux; quand ils seroient imprimez, il y a deux cents ans: 2. que l'on ne voit qu'assez peu de livres nouveaux, qui méritent d'être lûs, & dont les Extraits les pussent ou instruire, ou divertir: comme ils peuvent le voir, en lisant les *Journaux*, qui mettent tout ce qui paroît; tels que sont ceux de Paris & de Trevoux. Ordinairement les livres nouveaux ne contiennent rien que de commun; de sorte qu'on peut dire, à l'égard de la matiere, qu'il y a de vieux livres qui sont nouveaux & des nouveaux qui sont vieux. Les Savans qui méritent que le Public les lise & les écoute, sont en assez petit nombre, & ne sont pas si féconds qu'il voudroit; soit que les matieres soient déjà épuisées, soit qu'il ne soit pas toujours sûr de débiter des nouveautez. Un habile homme, à qui l'on demandoit

A 5

d'où

AVERTISSEMENT.

d'où venoit qu'il ne produisoit rien, répondit avec raison, que s'il n'avoit rien à dire que ce que l'on fait communément, on le mépriferoit; & que s'il ne disoit que des nouveautez, il s'éleveroit une infinité de malicieux, ou d'envieux, qui tâcheroient ou de lui ôter l'honneur de l'invention, ou de lui attirer la haine de ceux qui ne sont pas capables d'ouïr ou de favoriser une nouvelle vérité; de sorte que selon lui, il valloit mieux se taire. Peu s'en faut que je ne sois de son Avis.

Enfin c'est ici une *Bibliothèque Choisie*, où l'on doit plutôt chercher peu de bons livres, que beaucoup de mauvais, ou au moins de peu utiles. Ceux qui veulent voir tout le doivent chercher ailleurs. On ne les sauroit satisfaire ici, pour les raisons que l'on a dites, dans cet Avertissement & dans celui du I. Tome.

BIBLIOTHEQUE CHOISIE.

ARTICLE I.

HISTOIRE DES SYSTEMES
des anciens Athées, *tirée des Chapitres II. & III. du Systeme Intellectuel de Mr. CUDWORTH.*

'E X T R A I T , que j'ai donné, dans le Tome précédent, du Chapitre I. du *Systeme Intellectuel* de feu Mr. Cudworth, a été si favorablement reçu du Public; que je me suis trouvé confirmé, dans le dessein que j'avois de continuer à en publier des Extraits, de la même manière. Si je ne faisois que donner les titres des matieres, qui y sont traitées, on verroit qu'il y a beaucoup de choses importantes; mais on n'en comprendroit pas assez l'utilité, & on liroit cet Indice sans plaisir & sans fruit; peu de gens pouvant avoir recours à l'Original Anglois.

Dans le second Chapitre de cet excellent Ouvrage, l'Auteur parle de quelques anciens Athées, & propose les argumens que ces gens-là faisoient, pour prouver qu'il n'y a point de Dieu; après quoi il revient encore, dans le troisiéme, à l'histoire de leurs sentimens. Il a eu ses raisons, pour suivre cet ordre, mais comme je me suis proposé de donner dans chaque Extrait une matiere complete, autant que cela se pourra faire; je mettrai, dans celui-ci tout ce qui regarde les sentimens des Athées de l'Antiquité. Je pourrai ensuite, dans un autre Tome, proposer les objections & les réponses, contre & pour l'existence d'une Divinité.

I. ON a vû que le Systeme de *Democrite* étoit composé de l'ancienne Philosophie des Atomistes, & de la pensée où il étoit qu'il n'y a dans le monde, que des corps. Cette maniere, de philosopher est un pur Atheïsme, comme on le va voir; quoi que les deux parties, dont elle est composée, n'en puissent pas être accusées, si on les considere séparément. L'ancien Systeme des premiers Atomistes est, comme on l'a vû, incompatible avec l'Atheïsme; puis qu'il conduit l'esprit de

de l'homme à reconnoître qu'il y a des Esprits & un Dieu distinct de la matiere. Il se peut faire aussi que ceux, qui croient qu'il n'y a rien que des corps, soient néanmoins persuadés qu'il y a une Divinité, quoi que corporelle; & qu'une Nature Intelligente, logée dans la matiere, a formé le monde & le gouverne encore à présent. En effet quelques * *Corporealistes* s'imaginèrent autrefois que le monde est un animal sage & intelligent, qui a disposé toutes choses en lui même, comme elles le sont, & de la maniere la meilleure qu'il fut possible, & qu'il les conduit, par sa providence. On ne peut pas nier que ce ne fût, faute de raisonner juste, que ces gens-là ne se trouvoient pas capables de concevoir autre chose que des Etres corporels, c'est à dire, étendus & impénétrables; & qu'ils n'eussent une idée de la Divinité, non seulement imparfaite, mais encore fautive, pendant qu'ils la concevoient corporelle. Néanmoins on ne peut pas en conclure qu'ils étoient Athées. Mais ceux qui admettoient ces deux principes:

A 7. *qu'il*

* C'est ainsi que l'Auteur nomme assez heureusement ceux qui ne reconnoissent que des corps. On l'imitera, pour la facilité de l'expression.

qu'il n'y a aucune substance que les Corps; & que dans les corps il n'y a que de l'étendue, de la solidité, de la grandeur, des figures, une certaine situation & du mouvement, sans aucune qualité; ne peuvent passer que pour de véritables Athées, quoi qu'ils le puissent nier. Car enfin il faut qu'ils tirent l'origine de toutes choses d'une matière insensible; au lieu qu'assurer qu'il y a un Dieu, c'est assurer qu'elles la tirent d'une Nature Intelligente.

* Ce n'est pas sans raison que Mr. *Cudworth* remarque qu'on ne doit pas accuser d'Athéisme ceux qui croiroient un Dieu corporel. Il y a eu d'anciens Chrétiens, comme *Meliton*, *Tertullien* & d'autres, qu'on ne peut soupçonner, sans une extrême injustice, d'avoir été Athées, & qui ont néanmoins enseigné que Dieu étoit corporel. Quelques uns même lui ont attribué une forme humaine, & cette pensée, toute absurde qu'elle est, ne les a pas fait condamner d'Athéisme. Voyez là dessus les Dogmes Theologiques de *Denys Petau* Tom. I. Liv. II. c. i. &c. qu'on dira ci-dessous sur le Paragraphe XVIII.

II. Néanmoins *Epicure*, qui embras-

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

brassoit les deux principes des Athées, dont on a parlé, faisoit profession de croire qu'il y avoit un grand nombre de Dieux. Il disoit qu'ils étoient d'une forme, semblable à celle des hommes, mais qu'ils avoient un corps si mince, qu'on pouvoit le nommer immatériel, si on le comparoit avec les nôtres. Ils n'avoient pas du sang, mais comme du sang : *non sanguinem, sed quasi sanguinem* ; ni de la chair, mais comme de la chair : *non carnem, sed quasi carnem*. Il ne croyoit pas qu'ils fussent dans le monde, sous prétexte qu'il ne savoit où les loger. „ On ne peut pas croire, „ dit *Lucrece* , * que les saintes demeures des Dieux soient en aucune „ partie du monde.

*Ilud item non est, ut possis credere sedes
Esse Deum sanctas in Mundi partibus ullis.*

C'est pourquoi il les plaçoit en de certains espaces, qu'il nommoit *inter-mondes*, & qu'il croyoit être vuides, & entre les mondes, dont l'Univers étoit composé selon lui. *Lucrece* décrit ces lieux fort agréablement, en disant „ † que ce sont des lieux, que les vents
ne

* *Liv. V. p. 595. Ed. Lamb.*

† *Lib. III. initio.* C'est une imitation d'*Homere Odyss. z. 42. & suiv.*

„ ne troublent point , où il n'y a ni
 „ nuages , ni pluyes , ni neiges , ni
 „ blanches gelées , mais un Ether sans
 „ brouillards , & tout éclairé d'une lu-
 „ miere riante.

*Quas neque concutiunt venti , neque nu-
 bila nimbi*

*Adspargunt , neque nix acris concreta
 pruina*

*Cana cadens violat , semperque innubilus
 Aether*

Integit & largè , diffuso lumine , ridet.

Il prétendoit que la souveraine félicité des Dieux consistoit à n'avoir rien à faire , & à n'être chargez d'aucun soin , *in omni vacatione munerum*. Quoi qu'ils ne se mêlassent pas , selon lui , de ce qui regarde les hommes , & que les hommes n'en eussent rien à espérer , ni à craindre ; il disoit néanmoins qu'il leur falloit rendre quelque culte , à cause de l'excellence de leur nature & de leur félicité.

Mais il ne falloit pas être fort pénétrant , pour voir que toute cette Théologie d'*Epicure* n'étoit qu'une chimere ; puis qu'elle étoit directement contraire aux principes qu'il établissoit , & par lesquels il ne reconnoissoit aucun

E-

Etre , que ceux qui étoient formez d'Atomes , & par conséquent corruptibles. Mais il disoit qu'il y avoit des Dieux , par pure politique , & pour ne pas s'attirer la haine , qu'un Atheïsme reconnu lui auroit attirée. C'est pour-quoi *Pofidonius* Stoïcien disoit „ qu' *Epi-*
 „ *cure* croyoit qu'il n'y avoit point de
 „ Dieux , & qu'il n'avoit dit des Dieux
 „ immortels ce qu'il en disoit , que
 „ pour éviter la haine : *nullos esse Deos*
Epicuro videri , quæque ille de Diis im-
mortalibus dixerit , invidia detestanda
gratiâ dixisse. Il se moquoit en même
 tems du Vulgaire credule : „ *Epicure,*
 „ dit le même , introduit , pour se mo-
 „ quer , des Dieux transparents , que
 „ l'on peut dissiper , en soufflant , &
 „ qui demeurent , comme entre deux
 „ Mondes , de peur d'être accabléz
 „ par leurs ruines : *Deos , jocandi cau-*
sâ , induxit Epicurus perlucidos & per-
flabiles & habitantes , tamquam inter duos
lucos : sic inter duos mundos , propter me-
tum ruinarum. Mais quand *Epicure*
 auroit parlé sérieusement en ceci , il
 n'en fera pas moins Athée , avec la
 permission de * *Gassendi* ; pendant
 qu'on conviendra qu'il a soutenu que le
 mon-

* Voyez sa vie d'Epicure Liv. IV. c. I.
 & suiv.

monde a été formé , *sans que personne l'ait disposé ainsi, & sans qu'aucun Être bien-heureux & immortel s'en soit mêlé ;* & que l'Univers , & même les Natures Intelligentes doivent leur origine au concours fortuit des Atomes. Lui & *Democrite* faisoient du monde * *un oeuf de la nuit* , dans le plus mauvais sens , que l'on puisse prendre cette expression ; c'est à dire , l'ouvrage , non d'une Nature Intelligente , mais d'une matiere insensible , du *Tobou* & du *Bobou* , comme s'exprime *Moyse* , ou du *Chaos* , comme parlent les Payens ; & ils cherchoient l'origine de toutes les perfections de l'Univers & de tout ce qui y est , dans le plus imparfait & dans le dernier de tous les Êtres ; ce qui est le plus haut point de l'Atheïsme. Pour ces Dieux , dont le corps étoit si subtil , s'il parloit sérieusement , lorsqu'il traitoit de cette matiere , ce n'étoient que des spectres , ou des phantômes d'hommes , qui vivoient à part , je ne sai où hors du monde.

Comme *Epicure* a caché sa pensée , les autres Athées ont aussi eu leurs déguisemens ; car l'Atheïsme ne paroît ordinairement , que masqué. Quoique

* *L'Auteur fait allusion à un passage d'Aristophane , que l'on expliquera dans la suite.*

que des personnes credules se soient laissées si fort imposer, par ces manieres, que de croire qu'il étoit très-difficile de trouver un Athée ; néanmoins ceux qui ont plus de pénétration voyent facilement l'Atheïsme , au travers de ces voiles. Quiconque reçoit les principes de *Democrite*, c'est à dire, qui rejette les Formes & les Qualitez des corps, & qui soutient que tout est corporel ; quoi qu'il assure qu'il croit une Divinité corporelle , n'en doit néanmoins pas être crû ; parce que cela n'est pas compatible avec ses principes.

III. C'est pourquoi cette Philosophie mêlée, dont *Leucippe*, *Democrite* & *Protagore* furent les fondateurs , & qu'*Epicure* continua à enseigner, n'étoit autre chose que l'Atheïsme revêtu d'une forme philosophique ; puis qu'ils entreprenoient d'expliquer tous les phénomènes , que l'on voit dans le monde, sans supposer aucun Dieu ; & qu'ils établissoient même des principes, desquels il s'ensuivoit nécessairement qu'il ne peut y avoir aucune Divinité , ni corporelle , ni incorporelle. Mais il y a eu encore une autre sorte d'Atheïsme Philosophique , dont *Straton* de Lampsaque a été Auteur,

teur , comme on le verra dans la suite.

IV. En parlant des Athées, qui soutenoient la Philosophie Corpusculaire, on n'a pas pû parler de l'Atheïsme *Hylozoïque* (c'est à dire , qui attribue de la vie & du sentiment à de la pure matiere corporelle) parce que ses principes sont entierement contraires à ceux des Atomistes. L'Atheïsme des Atomistes ne donne aucune autre notion du corps, que comme d'une chose étendue & impénétrable, mais incapable de vie & de pensée : l'*Hylozoïsme* (ou l'opinion qui attribue de la vie à la matiere) donne au contraire à tous les corps , considerez en eux mêmes , * une vie comme leur étant essentielle, sans en excepter le moindre Atome, mais sans aucun sentiment & sans connoissance réfléchie ; comme si la vie d'un côté & de l'autre la matiere étoient deux Etres incomplets , qui joints ensemble formassent ce qu'on appelle Corps. Par cette vie que ces
Phi-

* On ne doit pas demander que l'on donne une idée exacte de ce que ces gens-là entendoient , parce qu'ils n'en avoient point & qu'on n'en peut former aucune. On comprendra néanmoins mieux ce qu'ils vouloient dire , quand on aura lu tout cet Extrait.

Philosophes attribuoient à la matiere , ils supposoient que toutes les parties de la matiere ont la faculté de se disposer elles mêmes d'une maniere artificielle & réglée , quoi que sans délibération , ni réflexion , & de se pousser à la plus grande perfection , dont elles soient capables. Ils croyoient que ces parties , par le moyen de l'organization , se perfectionnoient elles mêmes , jusqu'à acquérir du sentiment , & de la connoissance directe , comme dans les Bêtes ; & de la raison & de la connoissance réfléchie , comme dans les hommes. Cela étant , il est visible que les hommes n'auroient pas besoin d'une Ame immatérielle , pour être raisonnables , ni l'Univers d'aucune Divinité , pour être aussi regulier qu'il l'est. La principale difference , qu'il y a entre cette maniere d'Atheïsme , & celle de *Democrite* & d'*Epicure* ; c'est que ces derniers supposent que toute sorte de vie est accidentelle , & sujette à la génération & à la corruption : au lieu que les Hylozoïstes mettent une vie naturelle , essentielle , & qui ne s'engendre , ni ne se détruit ; quoi qu'ils l'attribuent à la matiere , parce qu'ils ne reconnoissent aucune autre substance , dans le monde , que celle des corps.

V Pour

V. Pour prévenir toute sorte de méprise, il faut avertir que quoi que les Atomistes, de la maniere dont l'étoit *Epicure*, soient nécessairement Athées, tous les Hylozoïstes ne le sont pas. Car ceux qui, en soutenant qu'il y a de la vie dans la matiere, avouent en même tems qu'il y a une autre sorte de substance, qui est immatérielle & immortelle, ne peuvent pas être accusez d'Atheïsme. Mais au lieu que l'ancien sentiment des Atomes menoit droit à reconnoître qu'il y a des substances, qui ne sont pas corps, quoi que *Democrite* ait violemment séparé ces deux dogmes; il faut avouer que l'Hylozoïsme est naturellement uni avec la pensée de ceux qui n'admettent que des corps, comme on l'a déjà fait voir. On ne conçoit pas facilement comment on pourroit se résoudre à admettre un paradoxe aussi étrange que celui-ci, que chaque Atome de matiere insensible, est plus sage que le plus grand Politique & que le plus subtil Philosophe, puis qu'il fait parfaitement tout ce dont il est capable, & tout ce qui lui convient, selon les Hylozoïstes; à moins qu'on ne se soit laissé fortement prévenir contre l'existence de
toute

toute sorte de substance immatérielle & d'une Divinité ; ce que les Athées regardent comme le plus grand des paradoxes , & que l'on peut le moins accorder. Néanmoins on ne peut pas nier qu'un homme qui croiroit qu'il y a une Divinité & que l'Âme raisonnable de l'homme est immortelle ; pourroit être aussi persuadé que l'Âme sensitive , dans les hommes , comme dans les bêtes , est purement corporelle ; & qu'il y a une vie matérielle & *Plastique* (c'est à dire , qui a la faculté de former des organes) dans les semences de toutes les plantes & de tous les animaux , par laquelle leurs corps sont formez. Il pourroit croire , en conséquence de cela , que toute la matière a une vie naturelle , en elle même , quoi que ce ne soit pas une vie animale. Pendant qu'il retiendroit la créance d'une Divinité , & d'une Âme raisonnable & immortelle , nous ne pourrions pas l'accuser de n'être qu'un Athée déguisé.

VI. Mais encore que l'Hylozoïste ne soit pas nécessairement Athée , néanmoins tout homme qui est Hylozoïste & Corporcaliste en même tems , ou qui prétend que la matière a une vie , qui lui est essentiellement attachée , &

& qu'il n'y a dans le monde aucune autre substance que les corps, ne fau-
 roit être justifié d'Athéisme, pour
 deux raisons. La première est qu'il
 décrit l'origine de toutes choses d'une
 matière, qui a une espèce de vie &
 même une connoissance infailible de
 tout ce qu'elle peut faire & souffrir.
 Quoi que cela semble une espèce de
 Divinité, n'y ayant dans la matière,
 considérée en elle-même, aucune con-
 noissance réfléchie, ce n'est autre cho-
 se qu'une vie, comme celle des plan-
 tes & des animaux. La *Nature* des Hy-
 lozoïstes est une mystérieuse absurdité,
 puis que l'on suppose que c'est une
 chose parfaitement sage, comme étant
 la cause de l'admirable disposition de
 l'Univers, & néanmoins qu'elle n'a
 aucune * *Conscience* intérieure, ni
 connoissance réfléchie; au lieu que la
 Divinité, conformément à la verita-
 ble notion, est une Intelligence par-
 faite, qui fait toutes les perfections
 qu'elle renferme, qui en jouit, & qui est
 par là souverainement heureuse. Se-
 condement les Corporealistes Hylozoï-
 ques, en établissant que toute matie-

* On employe ce mot en un sens Philosophique,
 qui marque le sentiment que l'on a de ce qui se
 passe en soi même.

re, comme telle, a de la vie en elle même, doivent reconnoître une infinité de vies, puis que chaque Atome a la sienne, collaterales, pour parler ainsi & indépendantes l'une de l'autre; & non une vie commune, ou une Intelligence générale, qui préside sur tout l'Univers: au lieu que dire qu'il y a un Dieu, c'est supposer qu'il y a un Etre vivant & intelligent, qui est l'origine & Parchitecte de tout.

On voit donc que les Corporealistes Hylozoïques sont de veritables Athées, quoi qu'ils semblent d'un côté approcher de plus près de ceux qui croient un Dieu. C'est une nécessité, que tous les Athées attribuent quelques unes des proprietéz incommunicables de la Divinité à ce qui n'est point Dieu, & particulièrement à la matiere; car il faut indispensablement qu'ils lui attribuent l'Existence par elle même, & la prééminence qui fait qu'elle est le premier principe de toutes choses. La Divinité, à qui les Corporealistes Hylozoïques rendent tout le culte, dont ils sont capables, est une certaine Déesse aveugle, qu'ils appellent *Nature*, ou *Vie de la matiere*; & qui est je ne sai quoi de parfaitement sage, & d'in-

Tome II. B *fail-*

faillible dans ses lumieres, sans en avoir aucune connoissance.

* Si l'on ne savoit pas qu'il y a eu des Athées & qu'il y en a encore, on auroit de la peine à croire qu'il y ait eu des gens, qui n'étoient pas destinez d'esprit, & qui ne pouvant digérer l'Eternité d'un Etre sage & intelligent, ni la formation de l'Univers, par cet Etre; ont mieux aimé attribuer à la matiere cette même Eternité & cette même Création, qui leur faisoient tant de peine, quand on les attribuoit à une Nature immatérielle. Peut-on dire que la matiere, considérée en elle même, ait des caracteres d'Eternité, qui ne se puissent pas trouver dans un Etre intelligent? Peut-on soutenir qu'il est plus facile de concevoir que la matiere se meut d'elle même & qu'elle a formé par hazard le monde, tel qu'il est; ou que je ne sai quel principe de vie, qui est essentiellement dans les corps, a fait tout ce que nous voyons & nous a fait nous mêmes sans savoir ce qu'il faisoit, & sans dessein; que de concevoir qu'une Intelligence a remué la matiere, & en a tout fait, dans certaines vues? Pourroit-on dire que l'on comprend com-

* *Réflexion de l'Auteur de la B. C.*

comment tout ce qui existe a été formé, par un mouvement purement mécanique & nécessaire de la matiere, sans projet & sans dessein d'aucune Intelligence, qui l'ait conduite; & que l'on ne comprend pas comment une Intelligence l'auroit pû faire? Il n'y a assurément personne qui, s'il veut au moins parler sincèrement, n'avoue que le second est infiniment plus facile à comprendre, que le premier. Il s'ensuit de là que les Athées avoient des hypothèses beaucoup plus difficiles à concevoir, que celle qu'ils rejettoient, à cause de ses difficultés; ce qui fait voir qu'ils s'éloignoient des sentimens communs, plutôt pour se distinguer, que parce que les difficultés leur faisoient de la peine. Autrement ils n'auroient pas embrassé des systemes tout à fait incompréhensibles; parce qu'ils ne comprennoient pas les opinions communes. Ce que je viens de dire des anciens Athées, on peut le dire des *Spinosistes* d'aujourd'hui. Mais écoutons notre Auteur.

VII. Le premier & le principal défenseur de l'Athéisme Hylozoïque fut, comme le croit Mr. *Cudworth*, *Straton* de Lampsaque, que l'on nom-

moit aussi le *Physicien*. Il avoit été disciple de *Theophraste*, & s'étoit acquis beaucoup de réputation, dans la secte Peripateticienne ; mais il la quitta, pour établir une nouvelle espèce d'Athéisme. *Velleius* Epicurien & Athée en parle, de cette manière :

„ * Il n'en faut pas croire *Straton*,
 „ qu'on nommoit le *Physicien*, & qui
 „ disoit que toute la puissance divine
 „ est dans la Nature, qui renferme,
 „ selon lui, les causes de la généra-
 „ tion, de l'augmentation & de la
 „ diminution, mais qui est déstituée
 „ de sentiment. *Nec audiendus Strato,*
qui Physicus appellatur, qui omnem
vim divinam in Natura sitam esse cen-
set, quæ causas gignendi, augendi, mi-
nuendive habeat, sed careat omni sensu.
 Il prétendoit, comme les Epicuriens,
 que tout avoit été formé, par le concours fortuit des Atomes, à qui il attribuoit je ne sais quelle vie ; ce qui faisoit croire, qu'il regardoit la matière ainsi animée, comme une espèce de Divinité. C'est ce qui a fait dire à *Senèque* : souffrirai-je *Platon*, ou *Straton* le Peripateticien, dont l'un faisoit un Dieu sans corps, & l'autre

* *De Nat. Deorum. L. I. c. 13.*

„ tre sans esprit ? * *Ego feram aut Platonem , aut Peripateticum Stratonem , quorum alter Deum sine corpore fecit, alter sine animo ?* C'est là la cause , pour laquelle *Straton* est quelquefois rangé parmi ceux qui croyoient un Dieu, quoi que ce fût un véritable Athée. On peut s'en assurer encore par ce passage de *Ciceron* : „ *Straton de Lamp-*
 „ *saque* dit qu'il ne se sert point du
 „ secours des Dieux, pour la forma-
 „ tion du monde, & que tout ce qui
 „ existe a été fait par la Nature ; mais
 „ non pas comme celui qui croit ,
 „ que tout est composé de corpus-
 „ cules raboteux , polis, ou pleins de
 „ crochets , entre lesquels il y a du
 „ vuide. Il croit que ce sont là des
 „ songes de *Democrite*, qui disoit non
 „ ce qu'il pouvoit prouver , mais ce
 „ qu'il souhaitoit. * *Strato Lampsa-*
enus negat operâ Deorum se uti, ad fa-
bricandum mundum , quacumque sint
docet omnia esse effecta Naturâ, nec utile
qui asperis & levibus , & hamatis un-
cinatisque corporibus concreta hæc esse di-
cit interjecto inani ; somnia censet hæc esse
Democriti, non docentis , sed optantis.

B 3

Il

* *Apud Augustinum de C. D. Lib. VI. c. 10.*

* *Acad. Quæst. Lib. II. c. 38.*

Il nioit donc , aussi bien que *Democrite*, que le monde eût été fait par une Divinité , ou par une Nature intelligente ; mais il ne tomboit pas d'accord avec lui , touchant l'origine de toutes choses ; parce que *Democrite* n'établissant aucun principe actif, ne rendoit aucune raison du mouvement, ni de la régularité, que l'on voit dans les corps. La *Nature* de *Democrite* n'étoit que le mouvement fortuit de la matiere ; mais la *Nature* de *Straton* étoit une vie inferieure & plastique , par laquelle les parties de la matiere pouvoient se donner elles mêmes une meilleure forme ; mais sans sentiment de soi même , ni connoissance réfléchie. *Quidquid aut sit, aut fiat, naturalibus fieri, aut factum esse docet, ponderibus & motibus.* „ Il enseigne, „ dit le même *Cicéron*, que tout ce qui „ est, ou qui se fait, se fait, ou a été „ fait, par des poids & des mouvements „ naturels. Il faut de plus remarquer qu'encore que *Straton* établisse la vie, dont on a parlé , dans la matiere, il ne reconnoit aucun Etre , ni aucune vie générale qui préside sur toute la matiere pour la former. C'est ce qui est en partie affirmé par * *Plutarque*, &

* *Adversus Colotem.*

& qu'on peut recueillir en partie de ces mots : *Il nie que le monde lui même soit un Animal, mais il soutient que ce qui est selon la nature suit ce qui est conforme à sa nature ; que le hazard donne le commencement à tout, & qu'ensuite chaque effet de sa nature se produit.* Comme il nioit qu'il y eût un Principe commun & intelligent, qui gouvernât toutes choses ; il falloit qu'il donnât quelque chose au hazard, & qu'il fit dépendre le Systeme du monde d'un mélange du hazard & d'une Nature réglée.

VIII. il y a néanmoins de l'apparence qu'il y a eu des Athées, avant *Democrite*, & *Leucippe*; puis que * *Platon* dit, en parlant aux Athées de son tems : Ce n'est pas vous seul, mon fils, ni vos amis (*Democrite*, *Leucippe* & *Protagore*) qui avez eu les premiers ces sentimens touchant les Dieux, mais il y a toujours eu plus ou moins de gens attaqués de cette maladie. Il faut donc rechercher si l'on peut trouver quelque autre Philosophe, qui ait été Athée avant *Democrite* & *Leucippe*, & quelle sorte d'Atheïsme il a défendu. *Aristote*, dans † sa *Métaphysique*

B 4

* Pag. 888. Ed. Ser.

+ *Lib. I. c. 3.*

sique, assure que plusieurs de ceux, qui ont les premiers philosophé n'ont reconnu que la matiere , pour la premiere cause de l'Univers, sans aucune cause efficiente & intelligente. La raison qu'ils en avoient, comme ce Philosophe le remarque, c'est qu'ils asuroient qu'il n'y a aucune substance que la matiere , & que tout le reste n'en est que des accidens , qui sont engendrez & corruptibles ; au lieu que la matiere , qui est toujours la même, n'est ni engendrée, ni sujette à être détruite, mais éternelle.

On comprendra mieux la pensée de ces anciens Philosophes , par les objections qu' *Aristote* leur faisoit. La premiere c'est que ne reconnoissant que la matiere, qui pût être un principe actif dans l'Univers, il ne leur étoit pas possible de rendre aucune raison du commencement du mouvement. *Quoi que la generation & la corruption se fuisse assurément de quelque chose , soit que ce soit d'une , ou de plusieurs , pourquoi est-ce que cela arrive & quelle en est la cause ? Car le sujet ne produit aucun changement en lui même. Par exemple , ni le bois , ni le cuivre ne sont pas la cause , qui change l'un, ou l'autre. Le bois ne fait pas de soi*

soi même un lit, ni le cuivre une statue; mais il y a une autre cause de ce changement. Chercher cette cause c'est chercher un autre principe, comme nous avons dit, d'où vienne le commencement du mouvement. Par ces paroles d'Aristote, il paroît que ces anciens Physiciens mettoient mal à propos du mouvement & de l'action dans le Monde; puis qu'ils ne reconnoissoient d'autre principe que la matiere, qui n'est pas capable de se mouvoir d'elle même.

La seconde objection, qu'Aristote fait à ces anciens *Materialistes*, comme l'Auteur les nomme, c'est que puis que la matiere, destituée de sentiment & naturellement en repos, est le seul principe, qu'ils reconnoissent; ils ne sont pas en état de marquer la cause de ce qu'il y a de bon & de bienfait, dans le monde. *Il y a des choses, dit ce Philosophe, qui sont bonnes & belles, il s'en fait encore & il n'est pas vrai-semblable qu'on en puisse chercher la cause dans la terre, ou en d'autres choses de cette nature. Ce ne seroit pas bien non plus de croire qu'elles se font d'elles mêmes, ou de les regarder comme un effet du hazard. Il veut dire que ces gens-là mettant le mouvement*

B 5 dans

dans le Monde, sans en marquer de cause, ils doivent l'attribuer au hazard; qui supplée la conduite d'une cause intelligente, qui agisse sur la matiere & qui se propose une fin. *Aristote* loué au contraire * *Anaxagore* d'avoir mis une Intelligence pour principe, en quoi il s'accorde avec lui & avec *Platon*.

IX. On voit donc que ces Materialistes étoient de veritables Athées, non pas tant, parce qu'ils n'établissoient que des Corps, que parce qu'ils ne mettoient aucune Intelligence, qui les mût & qui les gouvernât. Il y a eu d'autres Philosophes, comme *Heracleite*, *Zenon*, &c. qui croyoient que tout est materiel; mais ils ne laissoient pas de croire qu'il y avoit une Intelligence naturellement attachée à la matiere, & qui animoit tout l'Univers, à cause de quoi ils disoient que c'est un Animal. Ces gens là ne pouvoient pas être regardés comme Athées.

Les Materialistes d'*Aristote* croyoient que toutes choses, excepté la substance de la matiere, sont sujettes à la génération, & à la corruption; ce

* Voyez *Metaph. Lib. I. c. 2. & Lib. XIV. c. 10.*

ce qui est un pur Atheïsme. Car enfin il s'ensuit de là que non seulement les Ames des animaux & des hommes, mais encore des Dieux, (si ces Materialistes en reconnoissoient, ce qu'ils faisoient peut-être en paroles, & en entendant par là des Intelligences un peu plus parfaites que les Ames humaines) étoient engendrées de la matière & par conséquent, corruptibles. Dire qu'il n'y a point d'autre Divinité, qu'une Divinité, qui a été produite & qui peut cesser d'être; qu'il y a eu un temps auquel il n'y en avoit point, & qu'il pourroit se faire qu'il n'y en eût plus; est la même chose que dire, qu'il n'y a point de Dieu; un Dieu né & mortel étant une pure contradiction.

X. Il est bon de remarquer ici la grande différence, qu'il y a entre ces anciens Materialistes d'*Aristote*, & les Philosophes dont on a parlé, dans l'Histoire de la Philosophie corpusculaire, qui croyoient qu'aucune substance ne s'engendre, ni ne se détruit, à cause de cet axiome : *rien ne peut être fait de rien*. Ces derniers étoient principalement les Philosophes de la secte Italique, ou Pythagoricienne. Leur système tendoit, à cet égard, à deux choses. Premièrement il détrui-

soit toutes les Qualitez & les Formes des corps, que l'on supposoit être différentes de la matiere , & de ses modifications. S'il y avoit eu quelque chose de semblable , rien se seroit fait de rien. Secondement , il tendoit à établir l'immaterialité des Ames , & à montrer qu'elles ne sont pas engendrées. Car puis que la vie , le sentiment & l'intelligence ne peuvent pas être regardées comme des modifications de la matiere, telles que sont la grandeur , la figure , la situation , le mouvement, & que ce sont des Etres, qui n'ont point de rapport avec la matiere insensible & destituée d'intelligence ; il faut que la substance des Ames soit immatérielle , & aussi peu sujette à la génération , & à la corruption , que la substance de la matiere. Par conséquent il faut qu'elle préexiste, dans la Nature , avant la génération des corps ; ou que Dieu la crée, pour les joindre ensemble.

Au contraire les Materialistes d'*Aristote* supposant qu'il n'y a d'autre substance que la matiere , & que les Qualitez & les Formes du corps sont différentes des modifications de la grandeur , de la figure , &c. & connoissant , par l'expérience que ces

Qua-

Qualitez font continuellement engendrés & détruites ; comme il est certain auffi que la vie , le sentiment & l'intelligence viennent dans les corps des animaux , où il n'y en avoit point auparavant , & cessent d'y être , quand ces corps meurent ; ils en concluoient que les Ames sortoient de la matiere par la génération , & y retournoient par la mort ; & par conséquent que tout ce qui est dans le monde , excepté la seule substance de la matiere , est sujet à être produit & détruit. On pourra trouver des passages d'*Aristote* , qui confirment ce qu'on vient de dire , dans son Ouvrage du Ciel Liv. III. c. 1. & dans sa Physique Liv. II. c. 2. que nôtre Auteur cite.

XI. Quand on pouffoit ces Materialistes , par le raisonnement des Philosophes de la secte Italique ; que rien ne se faisant de rien , ni n'y retournant , on ne pouvoit pas tirer de la matiere ce qui n'y étoit pas , ni dire que des Etres , avec lesquels elle n'a rien de commun , y fussent retournez ; ils n'osoient pas nier cet axiome. Ils disoient seulement , qu'on ne devoit l'admettre qu'à l'égard de la substance de la matiere , qui ne peut être ni

produite, ni détruite. Mais à l'égard des Formes & des Qualitez des Corps, & même des Ames, ils prétendoient que tout étoit des accidents de la matiere; qui y étoient formez & détruits. Voici comment en parle *Aristote* dans sa *Metaphysique* Liv. I. c. 3. *Ils ne croient pas que rien soit engendré ni perisse, pendant que cette nature (celle de la matiere) subsiste. Car comme on ne dit pas simplement que Socrate commence à exister, lors qu'il devient bonête homme, ou habile dans la musique: on ne dit pas non plus qu'il perisse, lors qu'il perd ces habitudes, parce que Socrate lui même, en qui sont ces qualitez demeure. Il en est de même de tout le reste. Il faut qu'il y ait une certaine nature, soit qu'on en mette une, ou plusieurs; de laquelle, ou desquelles, il se produise d'autres choses, pendant qu'elle demeure la même. On a cité ce passage d'Aristote, d'autant plus volontiers, que c'est la doctrine de nos Athées d'aujourd'hui. La substance de la matiere étendue est, selon eux, le seul Etre réel, qui existe, la seule chose qui n'a point été faite, qui ne peut être ni anéantie, ni créée; mais qui existe nécessairement, de toute éternité. Tout le reste de ce qui existe, comme*

me la vie & l'Ame , ne sont , selon ces gens-là que des modifications de la matiere, qui ne renferment aucune Entité réelle , mais qui se produisent du néant & qui y retournent ; pendant que la matiere, dans laquelle ils sont , demeure constamment la même. Le résultat de tout cela , c'est qu'il ne peut point y avoir de Divinité , qu'une Divinité tirée de la matiere insensible ; & qui y retourne , en perissant. C'est là le grand mystere de l'Atheïsme, qu'excepté la substance de la matiere, tout est sujet à la génération & à la destruction.

XII. On ne peut pas passer sous silence une objection de quelques Modernes contre ce qu'*Aristote* dit des anciens Materialistes. C'est que lui même , dans son Ouvrage du Ciel , Liv. I. c. 10. avoue que *tous* les Philosophes *assuroient que le monde avoit été fait*. De là ils concluent qu'on ne pouvoit donc faire passer personne d'entre eux, pour Athée ; & par consequent qu'*Aristote* se contredit , en faisant passer pour tels plusieurs d'entre eux , à qui il attribue la pensée qu'il n'y a que des Etres materiels ; sans aucune Cause intelligente , qui les ait produits. Mais c'est une
grande

grande erreur que de croire que tous ceux qui ont soutenu que le Monde a été fait , ont crû qu'il y a une Divinité ; puis qu'il est certain que les plus anciens Athées ont soutenu que le Monde a eu un commencement , & qu'il auroit une fin. C'est ce qui paroît par *Lucrece*, qui le dit clairement. „ J'ai fait voir , dit-il , que le „ Ciel est sujet à perir & qu'il a été „ fait ; & que tout ce qui s'y fait & „ fera sera nécessairement dissout.

* *Et quoniam docui Mundi mortalia
templa*

*Esse & nativo consistere corpore coelum ,
Et quæcumque in eo fiunt , fientque
necesse*

Esse ea dissolvi.

Il faut en effet que tous ceux , qui ont crû que le Monde avoit été fait , par le concours fortuit des Atomes , & que tout a eu un commencement , excepté la matiere , aient crû aussi le monde corruptible. C'est donc une erreur vulgaire que de s'imaginer que tous les Athées ont crû l'éternité du monde. *Aristote* ajoute , au même endroit , que les Philosophes , qui croyoient que le Monde a été fait étoient,

* *Lib. VI. non procul ab initio.*

toient partagez en deux sentimens , sur sa durée ; les uns le faisant éternel , & les autres corruptible. Ce qu'il y a de singulier , c'est que ceux qui croyoient que le Monde ayant été fait est néanmoins éternel , croyoient tous qu'il y a une Divinité. Tel étoit *Platon* , qui dans son *Timée* introduit la souveraine Divinité disant aux autres , que quoi qu'elles fussent mortelles , de leur nature , elles seroient néanmoins immortelles par sa volonté. *Philon* & d'autres Philosophes , persuadés de l'existence d'un Dieu , & de la création du Monde , ont été aussi dans la pensée que le Monde n'auroit point de fin. Au contraire les Epicuriens & les autres Athées ont crû que le Monde finiroit. Mais il est vrai qu'*Empedocle* , *Heraclite* & les Stoïciens , qui croyoient une Divinité , soutenoient non seulement que le Monde avoit commencé , mais qu'il periroit & recommenceroit tour à tour.

Ainsi ni ceux qui assuroient que le Monde avoit eu un commencement , n'étoient tous persuadés de l'existence d'une Divinité ; ni ceux , qui soutenoient l'éternité du Monde , n'étoient tous Athées. La différence, qu'il y avoit

avoit entre eux , c'est premierement que les uns reconnoissoient qu'une Divinité avoit créé le Monde , & que les autres attribuoient son commencement au mouvement fortuit de la matiere. Secondement , les anciens Athées , quoi qu'ils niaissent généralement l'éternité du Monde , soutenoient néanmoins que la matiere avoit non seulement été éternelle , mais qu'elle existoit par elle-même , & qu'elle étoit indépendante de tout autre Etre ; puis qu'ils la faisoient l'origine de toutes choses , & par conséquent la seule Divinité. Au contraire ceux qui étoient persuadez qu'il y a un Dieu , disoient que la forme & la substance de la matiere avoient toujours dépendu de lui , comme la lumiere du Soleil. Il en faut néanmoins excepter les Stoïciens & quelques autres.

XII. *Aristote* nous dit que quelques uns croyoient que cette Philosophie des Athées , qui font venir toutes choses de la matiere insensible , comme n'étant que ses Formes & ses Qualitez , étoit très-ancienne & qu'elle égaloit ce que l'histoire des Grecs nous apprend de plus éloigné. Ils prétendoient même que les premiers Théologiens des Grecs avoient été
dans

dans cette pensée. „ * Il y a des
 „ gens , dit il , qui croient que les
 „ plus anciens , qui ont vécu long
 „ tems avant nôtre âge , & ceux
 „ qui ont les premiers écrit de Theo-
 „ logie ont été dans le même senti-
 „ ment , touchant la Nature. Ils
 „ ont crû que l'Océan & Tethys ont
 „ été les principes de la génération ,
 „ & que les Dieux ont juré par l'eau,
 „ que les Poëtes ont nommée Styx;
 „ car elle est la plus honorée comme
 „ étant la plus ancienne, & par laquelle
 „ on faisoit le serment le plus grand
 „ de tous. Il y a de l'apparence qu'
Aristote veut désigner *Platon* , qui a
 dit en effet dans son *Theætetus* , que
 cette doctrine des Athées est fort an-
 cienne, ὅτι πάντα ἔκγονα ποῖς τε καὶ κινέ-
 σως, que tout tire son origine du flux &
 du mouvement; c'est à dire , que tout
 est sorti de la matiere. Il en accuse,
 même *Homere* , qui fait naître tous
 les Dieux de l'Océan , c'est à dire ,
 de la matiere liquide:

† Ὠκεανὸν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν.

*L'Océan , qui est l'origine des Dieux ,
 & leur mere Tethys.* Il semble donc
 que ces gens-ci ont été les plus anciens
 des

* *Lib. 1. Metaph. c. 3.*

† *Iliad. E , 241.*

des Athées, quoi qu'ils reconnussent certains Etres au dessus de la nature humaine, qu'ils nommoient *Dieux* ; puis qu'ils tiroient toutes choses de l'Océan , c'est à dire , de la matière fluide ; ou, ce qui est la même chose , de la Nuit & du Chaos ; & qu'ils supposent que tous leurs Dieux ont été faits & engendrez, d'où il s'ensuit qu'ils sont mortels & corruptibles. *Aristophane* , dans sa Comédie intitulée * *les oiseaux* , décrit ainsi le commencement du monde , selon les idées de ces gens-là : *Rien n'existoit que le Chaos & la Nuit. Avant toutes choses , furent † l'Erebe , & le vaste Tartare. Il n'y avoit ni terre , ni air , ni ciel. Mais dans l'étendue immense de l'Erebe , la Nuit à noires ailes fit un Oeuf , où il n'y avoit que du vent dedans. De cet Oeuf , quand les saisons de l'année eurent fait leur tour , sortit l'aimable Amour , dont le dos étoit brillant par deux ailes d'or , & qui ressembloit aux tourbillons des vents. Celui-ci se mêlant avec l'obscur Chaos , dans le vaste Tartare , produisit notre espèce & la*

* Pag. 573.

† L'enfer. Ce mot signifie en Hebreu les ténèbres, comme celui de Tartare un lieu éloigné, & où l'on souffre.

la mit au jour. La race des Dieux n'étoit point , avant que l'Amour eût mêlé toutes choses. Quoi que le Poète fasse naître les Oiseaux de l'Amour & du Chaos , avant tous les Dieux , & qu'il semble l'avoir fait , en se moquant , pour accommoder l'ancienne Théologie à sa Comédie ; néanmoins *Saumaïse* croit , avec beaucoup de vrai-semblance , que c'étoit une partie de l'ancienne tradition des Athées. Le Chaos ou la Matière , se mouvans confusément , étoient , selon eux , l'origine de toutes choses , qui en étoient nées ; en sorte que d'une moindre perfection , elles étoient venues peu à peu à une plus grande. D'abord les choses inanimées en étoient sorties , comme les Elements , les pierres &c. en suite les Bêtes , après cela les hommes , & enfin les Dieux. Ainsi , non seulement les corps inanimés des Elements , le feu , l'eau , l'air & la terre , étoient , comme * parle *Aristote* selon les idées de Athées , *de leur nature avant la Divinité* , & étoient eux mêmes des Dieux : φύσις ὡς ἄνθρωπος & θεὸς , οἷοι δὲ καὶ τῶν τε ; mais encore les Bêtes & peut-être aussi les hommes. C'est là la création du

* *De Gen. & Corr. Lib. 11. c. 6.*

46. BIBLIOTHEQUE

du monde , selon les Athées , dans laquelle les Dieux & tout le reste sont sortis de la matiere insensible & du Chaos ténébreux , comme de leur , origine ; en quoi ils renversoient entièrement l'ordre veritable de la Création.

Néanmoins *Aristote* croit qu'on ne doit pas mettre au nombre des Athées Materialistes *Hesiodé* , *Parménide* & quelques autres , qui ont parlé de même , & qui ont tiré toutes choses de l'Amour & du Chaos ; parce que , par l'Amour , on peut entendre la cause premiere du mouvement. On trouve aussi quelque chose de semblable , dans les *Ailes* de *Simmias* de Rhodes.

* Si on lit néanmoins avec soin la *Theogonie d'Hesiodé* , depuis le vers 116. on aura de la peine à se persuader qu'*Hesiodé* n'ait pas regardé le Chaos , comme une matiere éternelle , de laquelle tout est sorti. Il dit formellement qu'il étoit avant les Dieux , & il ne fait rien de cet Amour ; qu'il laisse sans occupation , & sans posterité ; aulieu qu'il attribue tout au Chaos , & qu'il fait des mariages de l'Erebe & de la Nuit , du Ciel

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

Ciel & de la Terre, &c. d'où il fait naître toutes choses. Il n'avoit aucune idée d'une Divinité éternelle, & les Dieux, dont il parle avec le plus de respect, sont Jupiter & les autres que l'on adoroit communément parmi les Grecs, & qui semblent avoir été des hommes. Ainsi *Hesiodé* avoit, dans le fonds, les mêmes principes que les Athées Materialistes, & on ne le peut disculper d'Athéisme, qu'en disant qu'il a appelé *Dieux* Jupiter & les autres, comme on faisoit communément en Grece; par une dépravation de l'ancienne Théologie, laquelle dépravation ne valoit guere mieux que l'Athéisme. Car enfin des Dieux qui n'ont point créé le Monde, des Dieux qui ont commencé & qui par conséquent peuvent finir, comme Mr. *Cudworth* l'a fort bien remarqué, ne sont pas des Dieux. Quand on recherche si quelqu'un a crû qu'il y a un Dieu, on recherche s'il a crû qu'il y a un Créateur de toutes choses, sans commencement & sans fin; & si l'on trouve que celui, dont on veut savoir le sentiment, n'établit rien de semblable, & qu'il ne fait que nommer *Dieux* des Divinitez imaginaires, qu'il suppose avoir commencé

cé après la creation du monde; on ne peut le regarder, que comme une espece d'Athée. *Heraclite* disoit apparemment, pour se moquer de cette Theologie Poétique & populaire : *qu'est-ce que c'est que les hommes ! Des Dieux mortels. Qu'est ce que les Dieux ? Des hommes immortels.* En effet les Poètes mêloient des idées incompatibles.

XII. Mais il vaut mieux abandonner ces tems éloignez, pour continuer à rechercher quels Philosophes sont tombez dans l'espece d'Atheïsme, dont on vient de parler. *Aristote* dans sa *Metaphysique* Liv. 1. c. 3. accuse la plûpart de ceux, qui se sont mêlez les premiers de philosopher, d'avoir cherché les causes de toutes choses dans la seule matiere. Il paroît, par la description qu'il en fait, que ces Philosophes ne se servoient pas de la voye des Atomes; mais qu'ils disoient que tout ce qu'il y a dans l'Univers n'est autre chose, que *la matiere* (ύλη) ou des *qualitez de la matiere* (πάθη τῆς ύλης) de sorte que ces anciens Materialistes, aussi bien que ceux, qui ont suivi *Democrite*, ont tiré tout de la matiere, muë par hazard. La difference, qu'il y avoit entre eux, c'est
que

que ceux, qui étoient dans les sentimens de *Democrite*, se servoient de la supposition des Atomes, pour rendre raison des Phénomènes : au lieu que les Materialistes, dont nous parlons, se servoient des Formes & des Qualitez. Mais dans le fonds c'étoit une même hypothese d'Atheïsme, quoi que sous différentes formes, & l'on peut nommer les uns *Athées Atomistes*, & les autres *Hylopathiens*, pour les distinguer.

Aristote assure que ces Hylopathiens étoient les premiers Philosophes de la secte Ionique, avant *Anaxagore*. *Thalès* étant le chef de cette secte, *Aristote* le fait aussi le premier Auteur de cette maniere de philosopher ; qui cherchoit l'origine de toutes choses dans l'eau, comme avoit fait *Homere*. Néanmoins de fort bons Auteurs représentent les sentimens de *Thalès* d'une autre maniere, & disent formellement qu'il mettoit une Divinité, qui avoit tiré toutes choses de la matiere fluide, & qu'il croioit l'ame immortelle. C'est ce que * *Ciceron*, *Diogene Laërce*, *Clement d'Alexandrie* & plusieurs autres ont assuré. *Aristote* lui même

* *De Nat. Deor. L. I. c. 10.*

même dit , dans son *Traité de l'Ame* , Liv. 1. c. 5. que *Thalès a créé que tout étoit plein de Dieux*. Ces raisons sont assez fortes , pour décharger *Thalès* de l'accusation d'Athéisme. Il semble que l'on n'a rapporté si diversement les sentimens de ce Philosophe, que parce qu'il n'avoit laissé aucuns Ecrits ; *Anaximandre* étant celui , qui a écrit le premier de Philosophie.

Il faut néanmoins avouer que ce dernier , qui a succédé immédiatement à *Thalès* , est coupable de ce qu'on a reproché injustement à son Maître. Il disoit que la matiere premiere étoit je ne sai quoi d'infini , qui recevoit toutes sortes de Formes & de Qualitez ; sans reconnoître aucun autre principe , qui la gouvernât. Il fut suivi de quantité d'Athées , entre autres d'*Hippon* , surnommé *l'Athée* ; jusqu'à ce qu'*Anaxagore* arrêta ce torrent d'Athéisme , dans la secte Ionique , en établissant une Intelligence pour principe de l'Univers.

* Cela étant , on peut dire aussi que la raison , pour laquelle *Aristote* parle de *Thalès* , comme du chef de cette sorte d'Athées Hylopathiens ;
c'est

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

c'est que ses disciples l'étoient en effet, & qu'*Aristote* jugeoit des sentimens de ce Philosophe, par ceux de ses Sectateurs. C'est ce qui est souvent arrivé, & qui a fait tort à la mémoire des fondateurs des sectes ; qui ont souvent eu de meilleurs sentimens , que leurs Disciples. On devoit penser que les Philosophes ne se gênoient pas si fort, qu'ils ne recherchassent & qu'ils ne soutinssent autre chose que les sentimens de leurs Maîtres, & qu'ils y ajoutoient souvent du leur ; soit que cela se fit, par voie d'explication, ou de conséquences , ou même de nouvelles découvertes , qu'ils mêloient avec les opinions de leurs prédécesseurs. On a fait encore plus de tort aux sectes anciennes , en attribuant à tous ceux d'une secte tous les sentimens de chacun des particuliers, qui faisoient profession de la suivre. Qui peut néanmoins douter que , dans une secte un peu nombreuse , il ne pût y avoir eu une grande diversité de sentimens ; quand même on supposeroit que tous ses membres s'accordoient, à l'égard des principes généraux ?

On en use de même , dans des recherches qui sont de plus grande con-

féquence que celles des opinions des Philosophes Payens. Par exemple , quand on a trouvé quelques propositions , que l'on croye avoir intérêt de soutenir , dans deux , ou trois Rabbins Cabbalistes ; on dit en termes généraux que c'est là l'ancienne Cabale , & même les sentimens de toute l'Eglise Judaïque ; qui n'en avoit peut-être jamais oui parler. Quand deux ou trois Peres ont dit quelque chose , on soutient hardiment que c'est là l'opinion de tout leur siecle ; duquel il ne nous reste peut-être que ces seuls Ecrivains-là , dont les ouvrages ne reçurent peut-être pas l'applaudissement général de tout le monde , pendant qu'ils vivoient , ou furent très-peu connus. Il seroit à souhaiter qu'on parlât moins affirmativement , sur tout des points particuliers & des conséquences éloignées , & qu'on ne les attribuât directement qu'à ceux , dans les Ecrits desquels on les trouve. J'avoué que l'histoire des sentimens de l'Antiquité n'en paroîtroit pas si complete , & qu'il faudroit parler en doutant , beaucoup plus souvent qu'on ne le fait communément. Mais en se conduisant autrement , on s'expose au danger de prendre des conjectures fausses

fausses , ou incertaines , pour des veritez reconnues & indubitables ; & pendant que l'on croit savoir quelque chose , on ne fait effectivement rien. Le commun des gens de Lettres ne s'accomode pas des expressions suspendues , non plus que le peuple. Ils aiment les affirmations générales & universelles , & le ton hardi d'un Docteur fait dans leur esprit le même effet que l'évidence , quand ils n'y peuvent pas parvenir ; comme si les choses devenoient plus assurées , par la hardiesse de ceux qui les enseignent , & leurs connoissances plus fixes , lors qu'ils cessent de douter , quoi qu'ils n'en aient point de raison tirée des choses mêmes ! Il faut rendre cette justice à Mr. *Cudworth* , qu'il n'assure rien légèrement , & que ses conclusions n'ont pas plus d'air de certitude , que les principes sur lesquels il les fonde.

XIV. Il y a un passage , continue-t-il , dans la Physique d'*Aristote* , qui semble d'abord contraire à ce qu'on a dit du successeur de *Thalès* & mettre *Anaximandre* dans le rang de ceux qui ont crû une Divinité. Après avoir dit que plusieurs anciens Philosophes ont fait de l'Infini le principe de toutes choses,

il ajoute : * *c'est pourquoi , comme nous le disons , il semble qu'il n'y ait point de principe de cet Infini , mais qu'il est le principe des autres choses , & qu'il embrasse & gouverne tout : comme le disent tous ceux qui n'établissent aucune autre cause , outre l'Infini , telles que sont l'Intelligence , ou l'Amitié . Il semble que c'est là la Divinité immortelle & incorruptible , comme le disent Anaximandre & la plupart des Physiciens . Quelques Modernes ont conclu de cet endroit , qu'Anaximandre & les Physiciens , dont , il y est parlé , ont entendu , par l'Infini , la Divinité , ou une Intelligence infinie , qui gouverne l'Univers ; & que par conséquent Aristote se contredit grossièrement , en accusant d'Atheïsme les Philosophes de la secte Ionique , jusqu'à Anaxagore . Il se pourroit aussi faire que Clement Alexandrin auroit été trompé , par cet endroit d'Aristote , lû un peu à la hâte ; puis qu'il a mis , dans sa Harangue *Protreptique* aux Grecs , Anaximandre parmi ceux qui ont reconnu une Divinité , en s'élevant au dessus de la matière . Mais ce passage même d'Aristote , bien considéré , fera voir qu'ils se sont trompez ; car il y oppose clairement Anaximandre & d'autres Physiciens*

* *Lib. III. c. 4.*

ficiens à *Anaxagore*, qui outre une matiere insensible & infinie, ou des Atomes similaires, établissoit une* Intelligence pour principe de l'Univers : comme *Empedocle* mettoit un principe du monde corporel, qu'il nommoit *l'Amitié* ; d'où il s'ensuit qu'*Anaximandre* & les autres ne mettoient pas une Intelligence, mais une Matiere infinie, sans aucune intelligence, pour principe de toutes choses, & que c'étoit toute la Divinité qu'ils reconnoissent. Outre cela, *Anaximandre* est mis là, par *Aristote*, dans le même ordre que *Democrite* ; & si *Anaximandre* parloit des Dieux, il n'entendoit par là que les differents mondes, qui, selon lui, se formoient & se détruisoient de tems en tems. Voyez *Ciceron* de la Nat. des Dieux Liv. I. c. 10.

XV. Il est certain que le Vulgaire a toujours été un fort mauvais juge de ces matieres, & qu'il a condamné, comme Athées des gens, qui croyoient une Divinité ; seulement parce qu'ils n'approuvoient pas quelques opinions, ou quelques superstitions de la Théologie populaire. Par exemple, quoi qu'*Anaxagore* de Clazomene fût le premier

C 4

de

* C'est à quoi *Aristote* fait allusion, dans le passage cité ci-dessus.

de la secte Ionique (si l'on en excepte *Thalès*) qui reconnût pour principe de l'Univers un Esprit Infini ; néanmoins on le traitoit communément d'Athée ; parce qu'il disoit que le Soleil n'étoit qu'un globe de feu , & la Lune qu'une terre ; c'est-à dire , parce qu'il nioit qu'il y eût des Intelligences attachées à ces Astres , & par conséquent que ce fussent des Divinités. On accusa de même * *Socrate* d'Athéisme , quoi qu'on n'entreprît , dans le procès qu'on lui fit , de prouver autre chose contre lui , si non qu'il croyoit que les Dieux , qu'on adoroit à Athenes , n'étoient pas de véritables Dieux. C'est pour cela encore que l'on traitoit d'Athées les Chrétiens, pendant les premiers siècles ; parce qu'ils rejettoient les Dieux du Paganisme. Au contraire , le peuple a souvent regardé de véritables Athées , comme des gens persuadés de l'existence d'une Divinité ; seulement parce qu'ils observoient la forme extérieure de la Religion , & qu'ils se servoient des manières de parler reçues communément.

Ce n'est pas seulement le peuple Ignorant , qui s'est laissé tromper par cette

* Voyez l'*Apologie* de *Socrate* , dans *Platon*.

te sorte de choses, mais aussi bien des gens de Lettres, qui examinoient si légèrement les opinions; qu'à peine ont-ils pu trouver, dans les premiers tems de la Philosophie, quatre ou cinq Athées; comme *Diagore, Theodore, Eubemerus, & Protagore, &c.* Au lieu que *Democrite & Anaximandre*, avec tous ceux qui ont suivi leurs sentimens, étoient autant Athées qu'eux; quoi qu'ils parlassent avec plus de précaution, comme on l'a montré assez clairement.

* *Plutarque* dans son *Traité des sentimens des Philosophes*, a eu raison de juger ainsi d'*Anaximandre*: *Il s'est trompé en établissant la matiere & en ôtant toute cause efficiente. Car l'Infini n'est autre chose que la matiere, & la matiere n'a aucune force d'agir, si l'on n'y joint pas une cause efficiente.*

XVI. Après avoir développé les principes de trois sortes d'Athéisme, de celui de *Democrite*, de celui d'*Anaximandre* & de celui de *Straton*; il en faut encore reconnoître une quatrième espèce, différente des précédentes. Cet Athéisme suppose qu'il y a dans la matiere je ne sais quelle Nature *Plastique*, qui en forme les parties, avec art & avec méthode; mais sans aucune Intel-

C 5

ligen-

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

ligence supérieure , qui préside sur le tout , & qui conserve toutes choses , dans la forme régulière , qu'elles ont. *Seneque* * décrit cette opinion , en ces termes : *Sive anima est mundus , sive corpus ; natura gubernante , ut arbores , ut fata , ab initio ejus usque ad exitum quidquid facere , quidquid pati debent inclusum est , ut in semine omnium futuri ratio hominum comprehensa est. Et legem barbae & canorum nondum natus infans habet. Totius enim corporis & sequentis ætatis , in parvo occultoque lineamenta sunt. Sic origo mundi non minus Solem & Lunam , & vices siderum & animalium ortus , quam quibus mutarentur terrena , continuit.* „ Soit que le monde soit un animal (car il faut lire , selon *Mr. Cudworth* , animal , dans le *Latin* , & non , anima) „ soit que ce ne soit „ qu'un corps ; que la nature gouverne „ comme les arbres & les plantes ; tout „ ce qui lui doit arriver depuis son „ commencement jusqu'à la fin , y est „ renfermé ; comme tout ce qu'un homme fera est dans la semence , dont „ il est formé. Un enfant , qui n'est „ pas né , est déjà soumis à la Loi , „ par laquelle il aura un jour de la „ barbe & des cheveux blancs ; & il a „ les

* *Nat. Quest. Lib. III. c. 29.*

„ les traits en petit & d'une maniere
 „ cachée, de ce qu'il doit être dans la
 „ suite. Ainsi le monde, dans son ori-
 „ gine, n'a pas moins renfermé le So-
 „ leil, la Lune, le cours des étoiles
 „ qui se succedent les unes aux autres,
 „ & la naissance des animaux; que les
 „ changemens, qui devoient arriver
 „ sur la terre. *Senèque* propose, au
 commencement de ces paroles, deux
 Systemes. Le premier est de ceux qui
 croyoient que le monde étoit un ani-
 mal, ou un corps animé par une seule
 Ame, qui la gouvernoit. On ne peut
 pas traiter ce sentiment d'Atheïsme,
 quoi qu'il renferme plusieurs absurdi-
 tez. Le second est l'opinion de quel-
 ques Philosophes, qui regardoient le
 Monde, non comme un Animal, mais
 comme une Plante; qui avoit une Ame
 végétative, qui le faisoit changer &
 croître régulièrement, comme les Plan-
 tes; & cela sans aucune intelligence,
 ni aucun sentiment. Cette pensée est
 une espece d'Atheïsme, puisque ceux,
 qui la soutenoient, ne reconnoissoient
 aucun principe intelligent de toutes
 choses. Mais elle differe de l'Atheïs-
 me Hylozoïque, en ce qu'il ne recon-
 noissoit aucune Ame commune de l'U-
 nivers, & qu'il attribuoit l'origine de

tous les Êtres à un certain mélange des effets de la vie, de la matiere, & du hazard, comme on l'a dit : au lieu que la pensée, qu'on vient d'expliquer, attribue tout à l'Âme végétative de l'Univers, de laquelle les effets sont réglés.

Quoi qu'il se puisse faire qu'il y ait eu quelque particulier, qui se soit laissé entêter de cette espece d'Atheïsme ; on n'en trouve néanmoins aucunes traces que parmi les Stoïciens, que *Senèque* suivoit & qui tenoient des discours approchant de ceux-là, comme *Mr. Cudworth* le fait voir. Mais comme les Stoïciens, aussi bien qu'*Heracrite*, qu'ils avoient suivi en partie, soutenoient, non seulement que le Monde est un Animal, mais qu'il y a une Suprême Intelligence qui l'a formé & qui le gouverne ; on ne peut attribuer cette espece d'Atheïsme, qu'à quelques personnes qui avoient mal entendu leurs sentimens, & qui en avoient tiré de fausses conséquences.

XVII. Outre ces Athées Philosophiques, dont on vient de décrire les systèmes, on ne peut pas douter qu'il n'y ait eu dans tous les siècles d'autres Athées ; sans aucune teinture de Philosophie, & sans aucun Systeme particulier,

ou

ou opinion raisonnée ; mais qui sont tombez dans l'Atheïsme , par une stupide Incrédulité , qui fait qu'ils ne peuvent croire que ce qu'ils voyent. Ils ne viennent les uns & les autres à embrasser cette étrange opinion , que par une impetuosité déraisonnable ; & non par des raisonnemens clairs & suivis. Mr. *Cudworth* les traite tous de *fanatiques*, parce qu'ils ne suivent pas la Raison, & qu'ils ne reconnoissent que je ne sai quelle Divinité aveugle , qu'ils appellent *Nature*.

XVIII. Il y a donc eu quatre sortes d'Atheïsme Philosophique. La première est celle des Hylopathiens , ou d'*Anaximandre*, dans laquelle on tire tout de la matiere destituée de sentiment , en lui attribuant des Formes & des Qualitez , qui s'y engendrent & qui s'y détruisent d'elles mêmes. La seconde est celle des Atomistes , comme *Democrite* , qui fait tout venir du concours fortuit & de l'arrangement des Atomes. La troisième est l'Atheïsme Stoïcien , où une Nature aveugle , mais qui agit selon certaines regles , préside sur tout l'Univers. La quatrième est l'Hylozoïque , ou celle de *Straton* , qui attribuoit à la matiere je ne sai quelle vie , sans sentiment & sans intelligence.

62 BIBLIOTHEQUE

Comme on ne trouve dans l'Antiquité, que ces quatre sortes d'Atheïsme : on n'en pourroit aussi guere imaginer d'autre, qu'on ne pût rapporter à l'une de ces especes, & cela pour deux raisons. Premièrement tous les Athées sont Materialistes, ou ne reconnoissent aucun autre Etre que la matiere. Car comme il n'y a jamais eu personne, qui avouât qu'il y a des substances immateriales & qui niât, en même tems, l'existence d'une Divinité : il est certain aussi, qu'il n'y a aucune raison d'admettre des substances immateriales & de nier qu'il y ait un Dieu. La même incredulité, & la même stupidité, qui font nier qu'il y ait un Dieu, font que l'on rejette aussi l'existence de tout ce qui n'est pas corps. Comme les Medecins parlent d'une maladie, qu'ils nomment *Hydrophobie*, qui fait que l'on a horreur de l'eau, & qui vient d'avoir été mordu par un chien enragé : ainsi les Athées ont une certaine sorte de rage, que l'on peut nommer *Pneumatophobie*, ou crainte des Esprits, qui fait qu'ils ont de l'horreur pour toutes les substances immateriales, & qu'ils ne peuvent souffrir que l'on croye qu'il y en a. Secondement, quoi qu'il n'y ait point d'Athée,

thée , qui ne soit Materialiste , il ne faut néanmoins pas croire que tous les Materialistes soient Athées. Ceux qui disent qu'encore que tout soit matière , il y a dans la matière une Intelligence , qui gouverne tout l'Univers , ne peuvent pas passer pour Athées. Il y a eu des gens , qui , quoique si fort attachez à ce qui frappe les sens , qu'ils croyoient qu'un Dieu immatériel est *un Dieu en paroles* , comme quelques uns parloient ; ont soutenu néanmoins , qu'il y a une Divinité , & que le Systeme du Monde dépend d'un Être Intelligent qui le gouverne , quoique cet Être soit corporel. Les moins sensez se sont imaginez que Dieu avoit une forme humaine , dans laquelle habitoit une Intelligence parfaite , qui gouvernoit tout. Cette hypothese , quoi qu'embrassée par quelques Chrétiens , a été rejetée , avec indignation , par les Stoïciens. *Xenophane* ancien Philosophe qui a écrit en vers , s'en est aussi moqué assez agréablement en ces termes : *Si les bœufs , ou les lions , avoient des mains & qu'ils pussent peindre avec ces mains , & faire les autres ouvrages , que font les hommes , ils feroient les peintures & les corps des Dieux semblables à celui qu'ils ont.*

Ἄλλ' εἶποι χείρας γε εἶχον βόες ἢ λέοντες
 Ἡ γράψαι χείρεσι, καὶ ἔργα πλεῖν ἄπερ
 ἄνδρες,
 Καί κε Θεῶν ἰδίας ἔγραφον, καὶ σώματ'
 ἐποίησαν
 Τοιαῦθ' οἶόν περ ἔαυτοὶ δέμας εἶχον ὅμοιον.

* Il est bon de remarquer ici que les anciens Ebionites étoient aussi *Anthropomorphites*, comme il paroît par l'Auteur des *Clementines* dans l'Homilie XVII. où il prouve au long, à sa maniere, son sentiment, par l'Ecriture sainte & par des raisonnemens. Afin qu'on ne trouve pas étrange qu'il attribue des membres à Dieu, dont il ne fait aucun usage, voici comme il parle: † *Il a une forme, à cause de la premiere & de l'unique beauté* (que l'Auteur trouve dans le corps humain) *& tous les membres, mais non pour s'en servir; car il n'a pas des yeux, afin qu'il voye par-là; puis qu'il voit de tous côtez; ayant un corps incomparablement plus éclatant que l'Esprit qui voit en nous, & plus brillant que toute sorte de lumiere, en sorte que celle du Soleil comparée à la sienne devient ténébreuse. Il n'a pas non plus des oreil-*

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

† Pag. 734. Tom. 1. Patr. Apost. Ed. Amstelod.

*oreilles, pour entendre, car de tous cô-
tez il entend, il connoit, il remue,
il opere, il agit. Mais il a la plus
belle des formes, à cause de l'homme, a-
fin que ceux, qui ont le coeur pur
(Matth. v, 8.) le puissent voir, & se
réjouir, à cause de ce qu'ils auront souf-
fert ici bas.*

Il n'est pas besoin qu'on en rappor-
te davantage de paroles ; les Curieux
pourront recourir à l'original. C'est là
un effet de la foiblesse de l'homme, qui
a ici bas toutes les peines du monde
à s'élever au dessus des sens ; & c'est
peut-être une des raisons, pour les-
quelles Dieu nous a donné un Médi-
ateur, qui est homme comme nous ;
afin de nous aider, par un objet sen-
sible, à nous élever à une Majesté,
que nous ne voyons pas.

XIX. Si le premier principe de tout
ce qu'il y a dans l'Univers n'est que
de la matiere destituée de toute sorte
de sentiment ; il faut nécessairement
qu'on la considere ou comme une
matiere immobile & morte, pour ain-
si dire ; ou comme une matiere plei-
ne d'une certaine vie végétative, &
plastique, c'est à dire, propre à for-
mer dans la matiere toute la variété,
que l'on y voit. Les Athées qui font
sortir

fortir toutes choses de cette matiere morte & sans activité, doivent le faire, en lui attribuant des Qualitez & des Formes, comme le faisoit *Anaximandre*: ou seulement des Atomes de diverses figures, comme *Democrite*. Mais ceux, qui attribuent une vie végétative à la matiere, doivent supposer ou une vie commune & générale, qui soit dans tout l'Univers, comme le faisoient les Athées Stoïciens: ou que chaque particule de matiere, qui forme un tout, a une vie & une activité particuliere, comme l'enseignoient les Athées Stratoniciens. Ce sont là les quatre formes d'Atheïsme, outre lesquelles on n'en sauroit concevoir d'autre.

Il y a eu à la verité certaines gens, qui sembloient favoriser l'Atheïsme, & qui ont voulu établir trois sortes de matieres differentes l'une de l'autre, & qui existent de toute éternité; savoir, une matiere destituée de tout sentiment, une sensitive, & une raisonnable; comme si le systeme du Monde s'étoit pû former de lui même par un mélange de ces trois sortes de matieres, sans l'intervention d'aucune Divinité, & que les Bêtes & les Hommes fussent sortis, comme le
reste,

reste , de ces principes. Mais premièrement , c'est là une pure supposition , dont on ne peut rendre aucune raison , qui nous instruisse en quoi est fondée cette différence essentielle de ces trois sortes de matieres. En second lieu , selon cette hypothese , ce dans quoi est la raison & le sentiment ne se produira point , ni ne sera détruit , dans les générations & les corruptions successives des Animaux ; mais seulement il sera tantôt séparé & tantôt réuni , & par conséquent les substances raisonnables & sensitives seront éternelles & incorruptibles ; ce qui est reconnoître l'éternité des Âmes , chose dont les Athées , qui entendent bien leurs sentimens , ont autant d'horreur , que de la Divinité même. En troisième lieu , on ne sauroit rendre , par ces principes , aucune raison , pourquoi il ne pourroit pas y avoir une matiere divine , doüée d'une intelligence parfaite & existente de toute éternité , aussi bien que des matieres sensitives & raisonnables. Ainsi cette hypothese ne vaut rien , pour soutenir l'Athéisme , & tous ceux , dit l'Auteur , qui en entendent les finesses & qui sont initiez dans les mysteres ténébreux des Athées , s'accordent à dire

dire que toutes les Ames sont engendrées de la matiere & y retournent par la corruption.

XX. Outre les differences, que l'on a remarquées entre les sortes d'Atheïsme, dont on a parlé; si on les considere d'un autre côté, on y en peut trouver encore une autre. On a remarqué que toutes les sortes d'Athées, s'ils veulent parler conséquemment, doivent supposer que tout est nécessaire d'une maniere, ou d'une autre; car encore qu'Epicure établisse de la *contingence* & de la liberté, on fait assez qu'il parle contre ses propres principes, puis qu'on ne peut concevoir aucune contingence, dans le mouvement des Atomes. Mais ils n'établissent pas tous la même sorte de nécessité. Quelques uns supposent une nécessité de la matiere, qui est en elle même morte & sans action, qu'on peut nommer *nécessité materielle*, & qu'*Aristote* appelle *une nécessité absolue*. D'autres disent que cette nécessité est dans la vie de la matiere, & *Aristote* la nomme *nécessité conditionnelle*. La premiere nécessité étoit reconnue d'*Anaximandre* & de *Démocrite*; & l'autre par les Athées Stoïciens & Stratoniciens. Les premiers joignoient de
plus

plus le hazard à la nécessité ; mais les Stoïciens nioient tout à fait ce hazard, que les Stratoniciens admettoient en partie.

Tous ces gens-là se servoient du mot de *Nature* ; mais ce mot avoit deux sens differens ; parmi les Athées, aussi bien que dans le langage de ceux qui reconnoissoient une Divinité. C'est ce que le Stoïcien *Balbus* exprime parfaitement bien , en ces termes dans *Cicéron*. * *Alii naturam censent esse vim quamdem sine ratione , cientem motus in corporibus necessarios ; alii autem vim participem rationis atque ordinis ; tanquam viâ progredientem , declarantemque , quid cujusque rei causâ efficiat , quid sequatur ; ejus sollertiam nulla ars , nulla manus , nemo opifex consequi possit imitando.* „ Les uns „ croient que la *Nature* est une certaine force destituée de raison , qui „ excite dans les corps des mouvemens nécessaires ; les autres croient que c'est une force , qui a de la „ raison & de l'ordre , qui marche avec méthode & qui fait voir pour „ quoi elle fait chaque chose , & ce „ qu'elle se propose ; dont aucun art , aucune main , ni aucun ouvrier ne „ peut

* *De nat. Deor., Lib. 11. c. 22.*

„ peut égaler l'adresse en l'imitant. *Cicéron* éclaircit cette pensée, par l'exemple des graines, qui produisent toujours les mêmes Plantes.

Selon ces deux notions du mot de *Nature*, on peut encore diviser en deux ordres les quatre sortes d'Atheïsme dont on a parlé. Le premier sera celui qui rapporte l'origine de toutes choses à une Nature, qui n'observe aucun ordre; & le second celui qui les fait venir d'une Nature déstituée à la vérité de sentiment, mais qui suit un certain ordre. Le premier sera celui d'*Anaximandre* & de *Democrite*, & l'autre celui des Stoïciens & de *Straton*.

XXI. Tous les Athées qui ont tout tiré de la pure matiere, muë par hazard, en supposant l'éternité de cette matiere, ont dû, pour parler conséquemment, dire que le Monde ne seroit pas éternel; parce que comme le hazard l'avoit formé, le hazard viendroit à le détruire. C'est aussi ce qu'*Anaximandre* & *Démocrite* ont enseigné. Mais ils disoient aussi qu'après que ce Monde seroit détruit, il s'en pourroit former d'autres en sa place & qu'il y en avoit d'autres qui existoient ailleurs, dans l'étendue infinie du vuide, en même

même tems que celui-ci. Pour *Straton*, qui joignoit le hazard à la vie de la matiere, il semble avoir crû qu'encore que la plus grande partie du Monde subsistât, il y arrivoit de grands changements, en plusieurs endroits; comme il paroît, par quelques passages de ce Philosophe citez par *Strabon*. Liv. 1. Les Athées Stoïciens (car les autres Philosophes de cette secte étoient dans un sentiment tout différent) qui croyoient que le Monde étoit conduit par une Nature réglée, pouvoient soutenir, selon leurs principes, & l'éternité du Monde, & la constance uniforme de tout ce qui s'y passe; comme a fait *Pline*, * qui, s'il a eu quelque sentiment fixe, a été du nombre de cette espece d'Athées; comme on le peut recueillir de ces paroles de son Histoire Naturelle, † par où il la commence: *Mundum & hoc, quod nomine alio coelum appellare libuit, cujus circumflexa teguntur cuncta, numen esse credi par est, æternum, immensum, neque genitum, neque*

* Il varie étrangement & fait de si grands galimathias sur la Divinité, que l'on n'y comprend presque rien Voyez le Liv. II. de l'Hist. Nat.

† Lib. II. c. 1.

*que interiturum umquam ——— idem-
que rerum naturæ opus & rerum ipsa
natura.* „ Il faut croire que le mon-
„ de, & ce que nous appellons au-
„ trement Ciel, qui couvre toutes
„ choses par son enceinte, est un
„ Dieu éternel, immense, qui n'a
„ pas été produit, & qui ne perira ja-
„ mais ——— & que c'est en même
„ tems & l'ouvrage de la Nature, &
„ la Nature elle même. Tous les
Athées Stoïciens n'ont pas néanmoins
été de ce sentiment, la plupart ayant
crû, que dans certains temps les
Mondes perissoient, & étoient for-
mez de nouveau; par un principe in-
sensible & semblable à celui, qui est
dans les Plantes, & qui les fait vivre
& croître.

L'Auteur fait d'autres remarques
sur les différentes espèces d'Atheïs-
me, dont on a parlé & fait voir, qu'el-
les se détruisent l'une l'autre; ce qui
est une réfutation générale de tous
ces systèmes. Mais il les détruit en-
core en particulier, en répondant aux
objections, que ces Philosophes ont
faites contre la Divinité, comme on
le verra dans, la suite de ces Extraits.
Il fait après cela une Digression,
dans le Ch. III. dont nous don-
nons

nous l'Extrait, sur la *Nature Plastique*, donc nous donnerons le précis dans un Article à part.

XXII. Il fait encore quelques remarques sur l'origine de l'Athéisme, qu'il attribue, avec raison après *Platon*, à un esprit de débauche, ou de singularité; mais on ne s'y arrêtera pas, parce qu'il n'y a rien là de particulier. On mettra seulement ici le jugement, qu'il fait du rétablissement de l'ancienne Philosophie Corpusculaire; qui se fit au XVII. siècle.

Il y a eu autrefois deux sortes, dit-il, de Philosophie Corpusculaire; l'ancienne, qui étoit celle de *Moschus* (ou de * Moïse) & de *Pythagore*, dans laquelle on voyoit beaucoup de Religion: & la nouvelle, qui étoit celle de *Leucippe* & de *Democrite*, accompagnée d'Athéisme. Il y a aussi eu, dans ces derniers tems, deux rétablissements de la Philosophie Corpusculaire. Le premier est celui de *René Descartes*, qui a fait revivre les sentimens des anciens Atomistes, selon leur première forme; & qui en reconnoissant, outre les corps, une substance qui pense immatérielle; a joint la Métaphysique, ou la Théologie

* Voyez Bib. Ch. T. 1. p. 74. & suiv.

logie à la Physique , & en a fait un Systeme complet de Philosophie. On ne peut pas douter que sa Physique, à l'égard des raisons mécaniques, ne soit pour le moins égale aux meilleures Physiques des anciens Atomistes. Néanmoins on y peut trouver diverses choses à redire, dont la principale est, qu'en décrivant la formation du Monde corporel, il a rejeté toute sorte de nature *plastique*, & prétendu que tout a été formé, par des mouvemens nécessaires de la matiere, divisée en particules & tournant en rond, sans la direction d'aucune Nature Intelligente. Il se vante d'expliquer tous les Phénomènes des corps, par des mouvemens mécaniques; sans qu'il y ait eu aucun Etre, qui se soit proposé, comme sa fin, la formation de l'Univers. Mais il ne rend pas raison du plus grand de tous les phénomènes; qui est la beauté & la régularité du Monde. L'occasion de cet égarement a été, que reconnoissant seulement deux sortes d'Etres ceux qui pensent & ceux qui sont étendus, & faisant consister l'essence de la pensée, dans le sentiment exprès que l'on en a; il s'ensuivoit de là qu'il falloit que tout fût fait par des mou-

mouvements purement mécaniques ; ou que Dieu se mêlât immédiatement de tout. *Descartes*, pour éviter ce dernier inconvenient, est tombé dans celui de nier les causes finales, en attribuant tout à des causes matérielles & mécaniques. On ne peut pas nier, que quelques uns des anciens Atomistes, n'eussent donné un peu trop dans les raisons purement mécaniques ; mais *Descartes* a surpassé en cela, non seulement ces Philosophes, mais même les Athées ; & , autant qu'il a été en lui, il nous a ôté une des plus grandes preuves, que nous ayons, pour montrer qu'il y a un Dieu ; savoir, la régularité & le rapport, que les parties de l'Univers ont les unes avec les autres. On peut encore ajouter à cela, qu'il semble attribuer à la matiere une existence nécessaire, & qu'il la fait essentiellement éternelle & infinie.

Néanmoins la charité ne nous permet pas de croire qu'il ait eu dessein detablir l'Atheïsme ; les Principes fondamentaux de sa Philosophie étant tels, qu'on ne sauroit bâtir dessus aucun Systême, qui le renferme. Mais peu de temps après que *Descartes* eut rétabli l'ancienne Philosophie Corpus-

culaire, qui reconnoissoit des substances immatérielles; il y a eu aussi des *Democrates* & des *Leucippes*, qui ont ramené de nouveau sur la scène les sentimens des Athées, qui ont fait des Atomes les premiers & les uniques principes de toutes choses, & qui par là ont exclu toute substance immatérielle, & détruit l'immortalité de l'ame, l'existence d'une Divinité, & toute sorte de Moralité naturelle; outre qu'ils ont rendu toutes les actions & tous les événemens absolument nécessaires.

* Il semble que Mr. *Cudworth* ait voulu, dans ces dernières paroles, marquer *Hobbes*, qui ne vouloit rien reconnoître que de matériel. S'il étoit Athée, il faut qu'il fût de ces Athées Hylozoïstes, dont on a parlé, qui attribuent une certaine vie à la matière. Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner quels ont pû être les sentimens de *Hobbes*.

Pour *Descartes*, il est bien certain qu'il a nié qu'il faille avoir égard aux causes finales, ou aux desseins de Dieu, dans l'explication des phénomènes de la nature; mais si on lui avoit demandé si Dieu, qu'il fait le
pre-

* *Remarques de l'Auteur de la B, C.*

premier moteur , en imprimant le mouvement à la matiere, comme il le dit , n'a pas prévu tout ce qui résulteroit de tous ces mouvemens , & connu quelles machines sortiroient du sein de la matiere muë; je ne croi pas qu'il l'eût pu nier, selon ses principes ; & cela étant , on peut lui faire la justice de croire qu'il a regardé tous les effets de la nature , comme des productions que Dieu s'étoit proposées , en remuant cette matiere. Voyez ce qu'on a dit de cette question , dans le Ch. XI. de *l'Ontologie*.

Au reste si *Descartes* n'établit pas formellement la création de la matiere du néant, il ne l'a niée nulle part, que je sâche ; & il fait dépendre l'existence de toutes les creatures de la volonté de Dieu. Il n'y a guere de gens aujourd'hui , parmi les Disciples de *Descartes*, qui croient que les corps des plantes & des animaux se soient formez , par de simples mouvemens mécaniques ; quoi qu'ils tâchent d'ailleurs d'expliquer les phénomènes , aussi mécaniquement qu'il est possible. Mais il faut écouter là dessus Mr. *Cudworth*, dont on va voir les sentimens dans l'Article suivant.

ARTICLE II.

Preuves & Examen du sentiment de ceux, qui croient qu'une Nature qu'on peut nommer PLASTIQUE a été établie de Dieu, pour former les Corps Organizez. Ceci est tiré d'une Digression du Ch. III. de Mr. Cudworth, à laquelle on a ajouté quelques remarques.

I. **O**N ne peut pas condamner les Athées Stoïciens & Stratoniciens, parce qu'ils ont supposé une *Nature Plastique*, ou qui sert à former les Corps Organizez, & qui est différente de la vie des Animaux. Il est vrai que les Athées Atomistes l'ont entièrement rejetée, dans la crainte d'admettre je ne sais quoi, qui ressemblât à la Divinité, ou qui pourroit peut-être conduire à la reconnoître. Il est vrai encore qu'elle a été aussi condamnée par ceux qui ont crû qu'il y a une Divinité, dans ces derniers tems; & qui n'ont pas pris garde qu'ils s'exposeroient à tomber dans l'Athéisme, en niant toutes sortes de causes finales, & n'admettant que des causes purement mécaniques. Oter du monde tout dessein de faire
cer-

certaines choses, pour de certaines fins, c'est faire du Monde un monceau de poudre agitée, sans vie, sans sagesse & sans dessein; & d'où il ne pourroit naître qu'une certaine quantité de mouvement local, qui s'y conserveroit, selon certaines regles générales; ce qui arriveroit, quand même il n'y auroit point de Dieu; & ce qui est justement ce que *Democrite* & les autres Athées de son sentiment souhaitoient. C'est ainsi qu'*Aristote* * décrit le sentiment de ces gens-là; c'est que le Monde est composé de corps seulement & d'unitez (ou d'Atomes) qui ont bien une situation, mais qui sont destitues de vie.

II. A moins qu'on n'admette une Nature Plastique, qui agisse d'une maniere réglée, & pleine d'art & de méthode, il faudra supposer l'une, ou l'autre de ces deux choses; ou que dans la formation des corps organizez, comme dans tout le reste, chaque chose se fait fortuitement, comme elle est, sans la direction d'aucune Intelligence: ou que Dieu fait lui même, &, pour ainsi dire, de ses propres mains, chaque mouche, chaque mite, chaque ciron & chaque insecte; dont tous les membres renferment tant

D 4

d'art,

* *De Coelo* Lib. II. c. 12.

d'art , que *Galien* admiroit l'artifice qu'il voyoit dans un pied de mouche , & qu'il auroit encore bien plus admiré, s'il avoit eu l'usage du microscope. Il faut nécessairement admettre l'une , ou l'autre de ces deux choses : ou une Nature Plastique, parce que personne ne croit aujourd'hui que les choses naturelles sont conduites, dans la regularité, & la constance, que l'on y voit, par des Intelligences subalternes, ou des Anges. On dit bien que tout se fait selon les Loix , que Dieu a établies; mais comme il s'agit de choses corporelles, il faut qu'il y ait quelque cause, qui execute ces Loix ; soit que ce soit Dieu lui même, ou quelque cause subalterne. Une pierre, ou un autre corps pesant ne descend pas d'eux mêmes , afin d'obéir à ces Loix ; mais ils sont poussez , par une cause , qui opere sur eux ; & il en est de même des autres corps.

III. Assûrer que tous les effets de la nature se font, par une nécessité mécanique, ou par le mouvement fortuit de la matiere, sans aucune direction d'un autre Etre; c'est assûrer une chose, qui n'est pas moins déraisonnable , qu'impie. Non seulement on ne sauroit concevoir que l'infinie
ré-

régularité, qui est dans tout l'Univers, résulte constamment du simple mouvement de la matiere ; mais il y a encore plusieurs phénomènes particuliers, qui passent le pouvoir du mouvement mécanique ; comme la respiration des animaux ; & il y en a même, qui sont contraires à ses loix, comme la distance du pôle de l'Équateur de celui de l'Ecliptique. On trouvera d'autres exemples de ces deux choses, dans l'*Enchiridium Metaphysicum* * d'*Henri More*.

Outre cela ceux, qui veulent que tout se fasse, par les Loix de la Méchanique, font de Dieu un spectateur oisif de ce qui résultera des mouvemens fortuits, ou nécessaires de la matiere ; puis qu'il n'agit en aucune maniere, au dehors.

Ils rendent la même raison des effets de la Nature, qu'un sculpteur, par exemple, rendroit de la maniere dont il auroit fait une statue ; s'il disoit que son ciseau étant tombé sur tel ou tel endroit, il l'a creusé ; que les autres sont demeurez relevez, & qu'ainsi toute la statue s'est trouvée faite, sans qu'il eût eu le dessein de la faire. C'est

D 5. tom-

* Imprimé à Londres en 1679, avec le reste de ses Oeuvres en 3 vol. in folio.

tomber dans la même absurdité que de dire, pour rendre raison de la formation des corps des animaux, que les parties de la matiere dont ils sont formez se sont muës; en sorte qu'elles ont fait, par exemple, le cerveau en cet endroit & de cette maniere, le coeur là & de cette figure, avec ses ventricules & ses valvules, & ainsi du reste des organes; sans que le dessein de ce mouvement fût de former un homme; tout cela étant seulement le resultat nécessaire de ce mouvement. Mais, selon la remarque * d'*Aristote*, il n'y a aucun Ouvrier, qui crût avoir rendu une bonne raison de la maniere dont son ouvrage auroit été fait, en parlant seulement du mouvement de ses outils; & qui ne dît que c'est lui même qui les ayant dirigez, d'une telle maniere, a voulu faire une statue. Il faut raisonner de même des ouvrages de la Nature.

IV. Que si l'on dit que Dieu est l'auteur immédiat de tout, c'est faire la Providence embarrassée, pleine de soins & de distractions; & par conséquent en rendre la créance plus difficile qu'elle n'est & donner de l'avantage aux Athées. C'est là le jugement

* *De part. An. Lib. I. c. 1.*

ment de l'Auteur du livre de *Mundo*, qui croit qu'il est indigne de Dieu de faire tout lui même, jusques aux moindres choses: * *Puisque ce seroit, dit-il, au dessous de la grandeur de Xerxès de faire tout lui même & d'exécuter ce qu'il souhaite & d'administrer tout lui même; combien plus seroit-ce une chose peu séeante pour la Divinité? Il est bien plus conforme à sa grandeur & plus séeant, qu'une vertu, qui soit répandue par tout le monde, remue le Soleil & la Lune &c.*

Il ne paroît pas conforme à la Raison que la Nature, considérée comme quelque chose de distinct de la Divinité, ne fasse rien du tout, Dieu faisant toutes choses immédiatement & miraculeusement; d'où il s'ensuit que tout se fait par force, ou par artifice seulement & rien par un principe interne.

Enfin, la lenteur, avec laquelle tout est produit, paroîtroit une vaine pompe, ou une formalité inutile, si l'Agent étoit tout-puissant. On ne comprendroit pas non plus comment il y auroit des desordres dans l'Univers, ou quantité de productions qui ne réussissent pas bien, parce que la

D

Cap. VII.

matiere ne se trouve pas bien disposée ; ce qui marque que l'Agent n'a pas une puissance, à laquelle rien ne peut résister ; & que la Nature, aussi bien que l'Art, est une chose qui peut quelquefois manquer, & être frustrée dans ses desseins, à cause de la mauvaise disposition de la matiere. Comme un Agent tout-puissant peut faire ce qu'il se propose, en un moment : il arrive toujours infailliblement à ses fins, sans que rien l'en puisse empêcher.

V. Puis donc que tout n'est pas produit, par le seul mouvement mécanique de la matiere, & qu'on ne peut pas croire raisonnablement que Dieu le fasse par lui même ; il doit y avoir quelque Nature inferieure ; sous lui, qui execute les ordres de sa Providence, en ce qui concerne les mouvemens réguliers de la matiere. Il faut néanmoins toujours se souvenir que cette Nature inferieure n'exclut pas la Providence, qui présidant sur elle supplée souvent à ce qui lui manque, & la conduit elle même ; parce que cette *Nature Plastique* agit sans choix & sans discernement. Ainsi la sagesse Divine n'est pas renfermée dans elle même, mais elle paroît aussi au dehors ; parce que les effets de cette Na-

Nature inferieure lui doivent être attribuez, aussi bien que si la sagesse de Dieu les avoit produits; par elle même; sans que néanmoins on la fasse intervenir immédiatement dans les moindres choses.

Les Philosophes modernes, qui veulent que tout se fasse mécaniquement dans la matiere, affectent d'engager, le moins qu'il leur est possible, la Divinité dans le gouvernement des corps; soit pour ne pas l'abaisser à des choses de trop peu de conséquence; soit pour ne pas embarrasser la Providence de mille petits soins. Ainsi ils introduisent Dieu donnant le mouvement à la matiere & l'y conservant, selon de certaines Loix générales. Mais il ne semble pas, qu'ils entendent assez bien ce qu'ils veulent dire; car il faut qu'ils supposent ou que les Loix du mouvement s'exécutent elles mêmes, ou que Dieu soit occupé à mouvoir immédiatement chaque Atome, dans toute l'étendue de l'Univers, pour exécuter ses Loix. La premiere de ces deux choses est ridicule, & la seconde n'est nullement au goût de ces Philosophes. Il faut conclure de là que, sans y prendre garde, ils ont établi une doctrine à la-

D-7

quel-

quelle ils s'opposent d'ailleurs ; & que leurs Loix de la Nature, concernant le mouvement, ne sont autre chose que les regles de la *Nature Plastique*, qui agit sur la matiere de tout l'Univers, en y conservant la même quantité de mouvement, & en le faisant passer d'un corps en un autre, selon les Loix qui lui ont été une fois imposées. Si cela est, on ne peut point rendre de raison pourquoi on n'attribuerait pas à la même *Nature Plastique* la formation des Plantes & des Animaux, & d'autres choses semblables.

* Ce sont là les raisons générales, que Mr. *Gudworth* employe, pour prouver qu'il y a une *Nature Plastique*, & pour réfuter les Cartesiens, qui attribuent la production de tout au mouvement mécanique de la matiere ; sur quoi il est bon de faire quelques remarques. On peut dire, en premier lieu, qu'il y a très-peu de Cartesiens aujourd'hui, qui croient que les corps organizez soient des productions d'un mouvement mécanique. L'Auteur de la *Recherche de la Verité* croit que les corps de tous les animaux ont été tout-formez dans les

de l'Auteur de la B. C.

Ovaires des premières femelles & qu'ils ne font que se développer & se grossir, par le tems. Il a la même pensée des plantes, qui ont toutes été en petit dans les premières graines. Ainsi, selon lui, Dieu a créé immédiatement tous les corps organizez.

En second lieu, le même Auteur & beaucoup d'autres Cartesiens croient que Dieu est l'auteur immédiat non seulement du premier mouvement imprimé dans la matière, mais encore de tous les mouvemens particuliers, qu'il produit tous les jours, selon les Loix qu'il a établies. Ainsi, selon eux, Dieu est comme l'Âme du Monde corporel, puis qu'il fait immédiatement tous les changemens qui y arrivent. Je ne m'arrête pas ici aux difficultez, qu'il peut y avoir dans cette supposition ; je veux seulement faire voir combien les Cartesiens modernes sont éloignez de la méthode de ceux, qui ne font intervenir Dieu, dans les choses corporelles, que le moins qu'ils peuvent.

En troisième lieu, la crainte que l'on pourroit avoir que c'est trop embarrasser la Providence ; que de la faire intervenir en tout par elle même, s'évanouira ; si l'on pense que Dieu est
un

un Etre infini, à qui rien ne peut faire de la peine, & qu'il n'est pas plus embarrassé à faire une infinité d'actions en même tems, qu'à demeurer sans en faire aucune. Il ne faut pas en juger, par rapport à nôtre foiblesse, à qui un grand nombre d'occupations à la fois fait peur, parce que nous sommes bornés. Il ne faut pas non plus le regarder, comme un Roi, à qui la multitude des ministres semblent faire honneur; mais qui au fonds ne s'en sert, que parce qu'il ne peut pas vaquer aux grandes & aux petites choses, & qu'il ne peut pas être par tout, en même tems; de sorte que ce qui semble d'un côté donner une grande idée de sa puissance est en effet une marque sensible de sa foiblesse, si on le considere en un autre sens. Qui doute qu'un Roi ne fût plus respecté, & regardé même, par ses sujets, comme une espece de Divinité; s'il pouvoit se passer de toutes sortes de ministres & de serviteurs; & faire tout lui même, sans embarras & sans peine? On ne doit pas croire non plus qu'il soit plus digne de Dieu de former lui même le corps d'un Elephant, que celui d'une Mouche, ou d'un Ciron. La grosseur du corps

ne

ne fait rien à l'excellence de l'Ouvrage, & il ne paroît pas moins de sagesse & de puissance à faire un petit Automate, qu'à en faire un grand.

Ciceron s'est moqué à la vérité de cette dernière pensée, lors qu'il dit aux Stoïciens, dans son IV. Livre des Recherches Académiciennes: „ Vous dites „ que ces reptiles (*les Serpens*) n'ont „ pu être faits avec tant de beauté & „ de délicatesse, sans une adresse divine, & vous abaissez sa majesté „ jusqu'à la formation des abeilles & „ des fourmis ; en sorte qu'il semble „ qu'il y a eu aussi entre les Dieux un „ Myrmecide, qui a fait de petits ouvrages. * *Negatis hæc tam politè, tamenque subtiliter effici potuisse, sine divina aliqua solertia; cujus quidem vos majestatem deducitis usque ad apium, formicarumque perfectionem, ut etiam inter Deos Myrmecides aliquis minorum fabricator fuisse videatur.* Mais ce n'est là qu'un tour de Déclamateur. Les Orateurs & les Philosophes sont pleins de semblables manières de raisonner, où une légère probabilité tient lieu d'évidence.

Au reste il faut avouer que la pensée des Cartesiens n'est qu'une supposition,

* Cap. 38.

sition, qui ne devient vrai-semblable, qu'autant qu'ils expliquent les phénomènes, par son moyen, & qu'ils ne sauroient démontrer *à priori*, comme l'on parle dans l'Ecole. Il faut aussi avouer que la lenteur, avec laquelle se font les productions de la Nature & les défauts, que l'on y remarque quelque fois, sont des preuves assez fortes que ce ne sont pas les ouvrages immédiats d'une main toute-puissante, & d'un Etre qui fait tout. Les déréglemens des saisons, & le changement perpétuel de l'air, qui causent tant d'empêchemens à la production & à la maturité des fruits de la terre; & les accidens auxquels les animaux sont sujets dans leur formation, qui en font périr un très-grand nombre, semblent faire voir que la cause immédiate de ces productions n'est pas la maîtresse de ce qui arrive dans l'air, puis que cela détruit souvent ses desseins. Les monstres qui naissent des animaux, & qui périssent pour n'avoir pas tout ce qui est nécessaire à leur subsistance; & les défauts naturels, qui sont souvent dans les corps des animaux d'ailleurs parfaits, semblent être des effets d'un art qui a trouvé quelque empêchement qu'il n'a pas

pas pû surmonter. On pourroit encore rapporter d'autres choses, qui serviroient à confirmer la pensée de Mr. *Cudworth*. Mais les Lecteurs impatiens demanderont ici qu'on définisse ce que c'est que cette *Nature Plastique*. C'est ce que l'Auteur fera dans la suite, & que l'on ne peut pas encore faire; parce que l'on s'est proposé de suivre son ordre; outre qu'il est bon d'écouter ce qu'il a à dire auparavant.

V. Puis qu'on ne peut pas soutenir que toutes choses aient été produites par le hazard, ni par des mouvemens purement mécaniques de la matiere, & que l'on ne sauroit s'imaginer, avec raison, que Dieu fait tout immédiatement & miraculeusement; on en peut conclurre, qu'il y a sous lui une Nature Plastique, qui est comme un instrument, qui execute les ordres de sa Providence, en ce qui regarde les mouvemens réguliers de la matiere. Mais il faut toujours reconnoître une Providence, plus relev  e, qui président sur tout, qui supplée à ce qui manque à cette Nature, qui la conduit même quelquefois, parce qu'elle ne peut pas agir avec choix & avec discernement. Ainsi la sagesse
de

de Dieu n'est pas uniquement renfermée en elle même , mais elle se répand au dehors , & met dans toutes les parties de l'Univers des marques de sa sagesse ; en sorte que Dieu , comme *Platon* parloit , après *Orphée* , est non seulement le commencement & la fin , mais encore le milieu de toutes choses ; puis qu'on peut lui attribuer , outre ce qu'il fait lui même , tout ce qu'il produit par l'intervention des causes naturelles. La raison humaine comprend aussi par-là comment la Divinité conduit toutes choses , sans être en peine de rien , & sans être distraite par un nombre infini d'occupations.

Il est vrai que quelques uns de ceux qui croient qu'il y a un Dieu & que tout se fait mécaniquement , dans la matiere , tâchent , autant qu'ils peuvent , de dégager la Divinité du soin de la conduite des corps ; pour ne la pas abaisser à des offices trop bas , ou à des embarras qui demandent trop de soin. Ils prétendent qu'il suffit que Dieu ait créé une certaine quantité de mouvement , dans la matiere , & qu'il la conserve , selon certaines regles générales. Mais ces gens-là ne semblent pas s'entendre assez

sez bien eux mêmes , car il faut nécessairement , ou qu'ils supposent que leurs Loix du mouvement s'exécutent elles mêmes ; ou qu'ils fassent intervenir la Divinité , pour mouvoir immédiatement chaque Atome , dans toute l'étendue de l'Univers , selon ces regles , afin qu'elles soient observées. La premiere de ces deux choses est absurde , & la seconde renferme un principe , dont ces Philosophes paroissent être fort éloignez , & l'on n'en peut conclurre autre chose , sinon qu'ils établissent sans y prendre garde , ce qu'ils tâchoient d'éviter ; & que leurs Loix du mouvement ne sont en effet autre chose qu'une Nature Plastique , qui agit sur toute la matiere du monde corporel , qui y conserve toujours la même quantité de mouvement , & qui le dispense en le transportant d'un corps en un autre , selon des Loix , qu'elle ne peut pas violer. Que s'il y a une Nature Plastique , pour conduire le mouvement , on ne peut rendre aucune raison pourquoi , cette même Nature ne serviroit pas à la disposition reguliere de la matiere , dans les plantes , & dans les animaux , & dans tout le reste de ce qui concerne la disposition & l'harmonie de l'Univers.

* Il est certain que la supposition de *Descartes*, que Dieu en imprimant dans la matière une certaine quantité de mouvement, en a pu tirer tout ce que l'on y voit, ne dégage point la Divinité du soin d'agir par tout elle même; s'il faut qu'elle intervienne, dans chaque mouvement, pour faire exécuter ses Loix, comme le croient quelques uns des Disciples de ce Philosophe. Si cela étoit véritable, pour exprimer clairement, & sans termes métaphoriques, sa pensée, il faudroit dire que Dieu voulant former & entretenir l'Univers, en remuant lui même perpétuellement la matière, se fit certaines Loix, qu'il observe constamment, & par l'observation desquelles il fait tout ce qui se passe dans le monde corporel. Ainsi ce monde ne seroit rien moins qu'un Automate, mais seulement une machine, qui n'i-roit qu'à proportion des mouvemens perpétuels, que lui imprimeroit son Ouvrier. Ce seroit, pour ainsi dire, une montre, qui ne marcheroit régulièrement, que parce que ses rouës seroient toutes poussées, par le doigt de celui qui l'auroit faite; & si l'on pouvoit remarquer quelque défaut dans

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

dans ses mouvemens, se feroit à l'ouvrier, qu'il les faudroit attribuer. Il y a de très-grandes difficultez en tout cela, & il est bon que ceux qui entendent la matiere les examinent avec soin.

VI. Mr. *Cudworth* fait voir en suite que non seulement *Aristote*, mais encore *Platon*, *Empedocle*, *Heraclite*, *Hippocrate* & les Stoïciens ont reconnu une Nature Plastique dans le Monde; & il leur joint encore les nouveaux Platoniciens & les Peripateticiens modernes, & même les Paracelsistes, qui ont donné, dans le corps des Animaux, le nom d'*Arabie*, à ce que l'Auteur nomme une Nature Plastique. Mais on ne s'y arrêtera pas, parce qu'il ne s'agit pas ici d'autoritez, mais de raisons. L'Auteur n'a néanmoins pas tort de rapporter les opinions de ces Philosophes; parce que cela sert à faire l'histoire des sentimens des Anciens, touchant la Nature Plastique, qui, selon lui, est dans l'Univers.

VII. Peut-être que quelcun pourroit croire que ce que l'on nomme Nature Plastique, est dans le fonds la même chose, que ce que les Peripateticiens appellent qualitez occultes; mais il y a une

a une très-grande difference entre ces deux choses. Ceux qui attribuent un phénomène à quelque qualité occulte, n'en marquent aucune cause, ils témoignent seulement qu'elle leur est cachée; mais ceux qui disent que l'ordre, que l'on voit dans le Monde, vient d'une Nature Plastique en marquent une cause distincte & intelligible. Car ce ne peut être qu'une Intelligence, qui soit la cause de cette régularité, & c'est ce qu'assurent ceux qui établissent la Nature, dont on vient de parler; mais ceux qui établissent un *mécanisme fortuit*, pour parler ainsi, & qui ne reconnoissant aucune cause finale, ne veulent pas qu'aucune Intelligence ait part dans la formation des choses, ne rendent aucune raison de l'ordre de l'Univers; à moins qu'on ne dise que la confusion est cause de l'ordre, & le hazard de la régularité. Ces derniers n'ont même aucune raison fort considérable d'assurer qu'il y a une Intelligence infinie qui est intervenue dans la formation du Monde, puis qu'ils lui ôtent toute action, & qu'elle ne sert de rien dans leur Systeme, dès que la matière est une fois muë.

VIII. La Nature Plastique, que nous établissons, n'étant pas une chose, dont

dont il soit tout à fait facile de se former une idée, on doit faire deux choses à cet égard, dont la première est d'en faire une description, & la seconde est de montrer que les Athées s'y sont lourdement trompez, en la confondant avec la supreme Divinité.

Aristote * nous apprend comment on peut la concevoir en général, en disant que si l'art de bâtir des vaisseaux étoit dans le bois, cet art agiroit comme la nature; c'est à dire, qu'il croîtroit des vaisseaux tout-faits, comme il croît des fruits & d'autres choses semblables. Il en est de même de tous les autres arts. Si l'art de bâtir, qui est dans l'esprit des Architectes, étoit dans les pierres, dans le mortier & dans les autres matériaux, dont on bâtit, ils se rangeroient, par le moyen de ce principe interieur, dans le même ordre, auquel nous les mettons: comme les Poètes ont dit qu'Amphion, en jouant de la Lire, attiroit les pierres, eu sorte qu'elles formoient d'elles mêmes les murailles de Thebes. Si l'art de la Musique étoit dans les instrumens & dans leurs cordes & les animoit comme une ame, ces instrumens & ces cordes se remueroient se-

Tome II.

E

lon

* *Physil. Lib. II. c. 8.*

lon les loix de l'harmonie, sans que rien d'exterieur les ébranlât. Ainsi l'on peut dire en général que cette Nature Plastique, est une Nature instruite de ce qu'il faut faire; pour produire les effets, que nous voyons, & qui agit immédiatement sur la matiere & comme un principe intérieur.

IX. Mais il faut remarquer qu'encore que cette Nature Plastique soit une espèce d'Artisan, s'il faut parler ainsi, néanmoins elle a plusieurs avantages sur l'Art humain, dont le premier est celui-ci. C'est qu'au lieu que l'art humain n'agit qu'en dehors & de loin, sans pénétrer la matiere, qu'il se sert de beaucoup d'instruments, & qu'il agit avec grand bruit; pour imprimer, avec peine, dans la matiere la forme que l'Artisan a dans l'esprit: la Nature, dont on parle, agit intérieurement & immédiatement, sans instruments, & sans aucun fracas, d'une manière cachée & avec beaucoup de facilité. L'Auteur dit que cet Art est comme incorporé dans la matiere; & nomme sa manière d'agir *vitale & magique*, pour l'opposer à la mécanique, dont les hommes se servent. Il explique encore sa pensée, par un passage de *Plotin* que l'on ne rapportera pas.

X. Un

X. Un autre avantage que la Nature a par dessus l'art humain, est celui-ci. C'est qu'au lieu que nos Artistes sont souvent obligez de chercher comment ils feront, pour venir à bout de leurs desseins, qu'ils consultent, qu'ils délibèrent, & qu'ils corrigent souvent les fautes qu'ils avoient faites; la Nature Plastique au contraire ne s'arrête jamais, & n'est point en peine de ce qu'elle doit faire. *Aristote* * nous fait comprendre qu'une grande objection des anciens Athées, contre la Nature Plastique, étoit celle-ci; c'est que parce qu'on ne remarquoit aucune délibération dans les corps naturels, ils n'étoient formez par aucun art, & dans aucun dessein, mais seulement par hazard. Mais il répond qu'il est absurde de ne pas croire qu'une chose est faite pour une certaine fin, à moins que de voir que ce qui la meut délibère, & que l'art ne délibère point. D'où il conclut que la Nature peut agir d'une manière artificieuse, avec ordre & avec méthode, pour une certaine fin; quoi qu'elle ne consulte jamais, comme font les Artistes, parmi les hommes. Ces derniers même ne délibèrent, que parce que l'art

E 2

* *Phys. Lib. II. c. 8.*

qu'ils possèdent, est imparfait, & aquis; mais *l'Art lui même*, ou *l'Art parfait* n'a pas besoin de délibérer. Ainsi la Nature, qui possède cet art, ne doit jamais hésiter, mais agir toujours; elle ne doit jamais changer, ou corriger ce qu'elle a fait, comme si elle s'en repentoit & qu'elle y eût découvert quelque faute. Elle doit toujours agir de même, & sans variation, comme étant une empreinte de la Toute-science Divine, qui est la Loi & la Règle de ce qu'il y a de meilleur en chaque chose. On voit par là que *Platon* a eu raison de dire dans son *Sophiste*, que *les choses, que l'on nomme naturelles, sont faites par l'art de la Divinité*.

XI. Néanmoins on doit se ressouvenir que la Nature Plastique, dont nous parlons, n'est pas la Divinité elle même; mais quelque chose de tout différent & qui est fort au dessous. L'art de la Divinité, à proprement parler, n'est que la lumière, l'intelligence & la sagesse, qui est en Dieu lui même: & qui est d'une nature si éloignée de celle des corps, qu'elle ne peut pas être mêlée dans la nature corporelle. La Nature n'est pas cet *Art Archetype*, ou Original, qui

qui est en Dieu; elle n'en est qu'une copie, ou qu'une empreinte, qui, quoi que vivante, & semblable à divers égards à son Original, conformément auquel elle agit, n'entend néanmoins pas la raison pour laquelle elle agit. On peut exprimer leur différence par la comparaison de la *Raison intérieure*, au du *Discours intérieur* (λόγος ἐνδιάθετος) & de la *Raison professée*, ou du *Discours extérieur*; (λόγος προφορικὸς) & dont le second, quoi qu'il soit une image & une empreinte du premier, n'est néanmoins qu'un son articulé, destitué de tout sentiment & de toute intelligence. On peut encore exprimer la même chose en comparant la sagesse divine à un Architecte, & la Nature à un Ouvrier qui travaille de ses mains. C'est ce qu'*Aristote* * a très-bien expliqué, en ces paroles: *Nous estimons en chaque chose davantage les Architectes & nous croyons qu'ils sont plus éclairés & plus habiles que les Ouvriers, qui ne savent pas les raisons de ce qu'ils font. Ceux-ci agissent comme les choses inanimées, qui ne savent pas ce qu'elles font, comme le feu brûle sans le savoir. Mais les choses inanimées agissent par leur nature,*

* *Metaphys. L. I. c. I.*

causien que les Ouvriers agissent par habitude. Ainsi on peut nommer le principe Plastique un artisan, ou un Ouvrier (*χρηστέχης*) qui agit pour servir aux vues du Divin Architecte, & qui agit sans savoir pourquoi.

XII. Comme on a remarqué ci-dessus les avantages, que la Nature a sur l'art humain: il faut aussi prendre garde à ce qui manque à la Nature & à l'égard duquel elle est au dessous de l'art des hommes. C'est premièrement qu'encore qu'elle agisse avec art, & pour une certaine fin; elle ne connoit point cette fin, ni la raison, pour laquelle elle agit. L'Auteur confirme cette pensée, par des passages de *Plotin* & de *Harvey*, qu'on verra dans l'Original.

XIII. Mais parce qu'il peut paroître étrange, que l'on dise qu'une Nature agisse pour une fin, & avec ordre, sans le savoir; il faut faire voir la possibilité de cette supposition par d'autres exemples. Telles sont, par exemple les habitudes de chanter, de jouer des instrumens & de dancer. Ces habitudes dirigent chaque mouvement des mains, des organes de la voix, & des jambes; sans aucune délibération & sans considérer, quelle est

est la Note, ou quel est le mouvement qui suit. Si vous chantez à un Musicien endormi seulement les premières paroles d'un Air, qu'il n'a ni composé lui même, ni appris auparavant, il l'apprendra d'abord de vous, & cela peut être avant qu'il soit bien réveillé, & le chantera ensuite jusqu'au bout. Les doigts d'un homme exercé à jouer du luth, & les jambes d'un bon Danceur se meuvent régulièrement, selon une longue suite de mouvemens, par les habitudes, qu'ils en ont acquises; quoi qu'ils ne sachent pas eux mêmes les loix de l'harmonie, par lesquelles ils sont conduits. Ainsi l'on peut dire de ces habitudes ce que l'on a dit auparavant de la Nature, qu'elles n'ont aucune connoissance, mais qu'elles agissent seulement. On dit ordinairement que les habitudes sont une autre Nature, & les Stoiciens disoient que la Nature est une habitude; de sorte qu'il ne semble y avoir autre différence entre ces deux choses, sinon que les habitudes sont acquises par l'application & par l'exercice; au lieu que la Nature n'a point été instruite, quoi que Dieu la pousse intérieurement, & d'une manière cachée.

XIV. On peut de plus faire voir, qu'un Ette peut agir avec art & pour certaines fins ; par les instincts naturels, qui sont dans les Bêtes, & qui les font agir régulièrement, pour leur propre bien & pour celui de l'Univers. Néanmoins ce qu'elles font, elles ne le font, ni par art, ni après avoir cherché, ou consulté comment, ou pourquoi elles le doivent faire, comme *Aristote* l'a remarqué : ἔτι πέχη, ἔτι ζητούνται, ἔτι βελευσάμενα ποιεῖ. Ainsi elles ne sont pas proprement Maîtresses, comme parle l'Auteur, *de la sagesse*, par laquelle elles agissent ; elles ne font que recevoir & suivre ses impressions ; puis que leur donner cette connoissance, & cela sans délibération, ni consultation, seroit leur donner des lumières fort au dessus de celles des hommes ; qui ne font rien, qu'après avoir délibéré, ou s'être instruits de ce qu'ils veulent faire. Personne ne doute que la connoissance des Bêtes n'est pas si relevée, qu'elles n'aient pas besoin de consultation, dont on avoué qu'elles ne sont pas même capables. C'est donc une espèce de *Destinée* comme dit l'Auteur, ou de cause nécessaire, qui les fait agir, sans qu'elles sachent pourquoi elles agissent.

XV.

XV. Il y a un autre défaut, dans la Nature Plastique; c'est qu'elle ne fait point les fins de ses actions, & qu'elle n'a aucune *conscience*, ou aucun sentiment interieur de ce qu'elle fait. A cet égard elle est non seulement inferieure à l'art des hommes, mais encore à la maniere d'agir des Bêtes, qui sentent ce qu'elles font, quoi qu'elles n'en sachent pas la raison, leur imagination, comme l'on croit communément, en étant frappée: au lieu que la Nature Plastique, dans la formation des Animaux & des Plantes, semble n'imaginer & ne sentir rien de ce qu'elle produit. C'est le sentiment de *Plotin*. La Nature Plastique est donc un Etre qui ne s'aperçoit de rien & qui ne jouit pas de ce qu'il possède.

XVI. Ce sont là des sentimens, qui ne sont pas conformes aux idées des nouveaux Philosophes; qui, selon leurs principes, n'admettent aucune action que le mouvement local, ou la pensée, qui, comme ils le croient, est toujours accompagnée d'un sentiment interieur. Comme ils supposent qu'il n'y a que deux sortes d'Etres, dont l'une est des *Etres étendus*, l'autre des *Etres qui pensent*, & qu'ils font

le sentiment interieur inséparable de la pensée; il faut nécessairement qu'ils rejettent cette *Vie Plastique*, dont nous parlons, & qui est destituée de toute imagination & de tout sentiment. L'Auteur croit qu'on doit dire plutôt, qu'il y a deux genres d'Êtres, dont l'un est des *Êtres étendus & solides*, & l'autre des *Êtres Vivans*; c'est à dire, qui ont un principe interieur d'action; & qu'ensuite on doit diviser ce second genre d'Êtres, en deux espèces, dont l'une est des Êtres, qui agissent avec sentiment, & l'autre de ceux qui agissent sans sentiment, telle qu'est la Nature Plastique. Ainsi il y peut avoir une action distincte du mouvement local, ou une *Activité Vitale*, qui n'est accompagnée d'aucun sentiment, & qui doit être distinguée de celle qui est dans les Animaux. On doit tomber d'accord que ce qui remue la matiere, ou qui détermine ses mouvemens d'une maniere *Vitale*, le doit faire par quelque autre principe actif, qu'elle n'a pas en elle-même: comme il est raisonnable de croire qu'il y a quelque convenance interieure entre cette *Nature Vitale*, & la matiere sur laquelle elle agit.

C'est pourquoi la dispute, dans laquelle on soutient, ou l'on nie, que
l'ac-

l'activité de la Nature Plastique soit une *pensée* ; ne paroit être qu'une dispute de mots. Car si l'on suppose qu'un sentiment intérieur est nécessairement renfermé dans la *pensée* ; il faudra convenir que la *pensée* n'appartient point à la Nature Plastique : mais si on étend la signification du mot de *pensée* à toute action, qui est différente du mouvement local, & que l'on croye que cette signification est aussi étendue que celle du mot de *Vie* ; il faudra dire que la Nature Plastique est un Etre, qui pense.

Néanmoins si l'on veut attribuer quelque sentiment imparfait, & différent de celui des Animaux à la Nature Plastique, & que l'on veuille le nommer *pensée*, Plotin ne s'y oppose pas ; pourvu que l'on mette autant de différence entre ces sentimens, qu'il y en a entre celui d'un homme endormi & celui d'un homme qui veille.

* Il est certain que la distribution, que l'on fait des Etres en certaines especes, n'est fondée que sur l'étendue de nos connoissances ; & que si l'on dit qu'il n'y a que des *Esprits*, ou des Etres qui pensent, & qui ont un

E. 6

sen-

* Réflexion de l'Auteur de la B. C.

sentiment intérieur d'eux mêmes : & des Corps, ou des Etres étendus, solides & divisibles ; c'est parce que l'on n'a des idées distinctes, ou que l'on croit telles, que de ces deux espèces d'Etres. Mais on ne peut pas s'assurer qu'il n'y a rien dans la nature, que ce dont on a des idées distinctes. Qui oseroit nier que Dieu ne puisse avoir fait des Etres, dont il ne nous a donné aucune idée ? Dieu nous a-t-il faits, pour connoître tout, ou est-il obligé de nous découvrir tous ses secrets ? C'est ce qu'on n'oseroit dire, puis qu'il y a une infinité de choses, que nous ignorons. Mais on dira que cela ne suffit pas, pour assurer qu'il y a quelque Nature différente de celles que nous connoissons. Il est vrai, & je n'ai pas dessein de conclure de notre seule ignorance, qu'il y a des substances, que nous ne connoissons pas. Il suffit que l'on m'accorde que ce raisonnement ne vaut rien : je n'ai point d'idée de cette Substance, donc elle n'est point. Cela étant ainsi, il s'agira de savoir si nous n'avons pas sujet de croire qu'il y a quelque chose dans la Nature, qui n'est ni Esprit, ni Corps de la manière dont nous les avons définis. Voici les raisons, qui ont

ont persuadé Mr. *Cudworth* , qu'il faut établir quelque Etre, qui n'est ni l'un ni, l'autre.

XVII. Il y a plusieurs raisons qui nous peuvent persuader, qu'il y a quelque *activité vitale* , sans aucun sentiment clair & exprès. Premièrement, ces Philosophes même , qui veulent que l'essence de l'Âme consiste dans la pensée, & qui veulent que la pensée soit toujours accompagnée de sentiment intérieur , ne sauroient prouver avec quelque vrai-semblance, que l'Âme des hommes dans les plus profonds sommeils, dans les Léthargies , dans les Apoplexies, & que les Âmes même de ceux, qui sont encore dans le sein de leurs meres, pensent & sentent qu'elles pensent; & néanmoins si elles ne pensent pas, il faut que , selon eux, elles ne soient pas. Si donc les âmes des hommes sont pendant quelque tems, sans ce sentiment intérieur, il faut que l'on accorde que ce sentiment là , au moins clair & exprès , n'est pas nécessaire à un Etre vivant.

Secondement, il y a une certaine apparence de vie, dans les plantes, que l'on nomme *Sensitives* ; auxquelles néanmoins on ne sauroit attribuer , ni

imagination, ni sentiment. Je n'ignore pas néanmoins, qu'on tâche d'expliquer le mouvement de ces plantes, d'une manière mécanique.

En troisième lieu, il est certain que l'ame humaine ne sent pas toujours ce qu'elle renferme. Un Geometre endormi a en quelque sorte tous ses Theoremes & toutes ses connoissances en lui même. Il en est de même d'un Musicien accablé d'un profond sommeil, & qui fait alors la Musique & quantité d'airs, sans le sentir. L'ame ne pourroit-elle pas donc avoir en elle même quelque activité, qu'elle ne fût pas?

En quatrième lieu, nous savons par l'experience que nous faisons quantité d'actions animales, sans y faire aucune attention, & une longue suite de mouvemens corporels; seulement parce que nous avons eu intention de les faire, sans y penser davantage.

En cinquième lieu, ce rapport *vital*, par lequel notre ame est liée si étroitement à notre corps, est une chose dont nous n'avons aucun sentiment direct & que nous ne connoissons, que par les effets. Nous ne pouvons pas dire non plus de quelle manière les
dis-

différens mouvemens de notre corps produisent divers sentimens dans notre ame; ou comment nos ames agissent sur nos esprits animaux, dans notre cerveau, pour y produire les changemens, dont l'Imagination a besoin. Car quoi qu'un Geometre s'apperçoive bien qu'il fait lui-même des lignes & des figures sur le papier, avec une plume, une regle & un compas; néanmoins il ne s'apperçoit pas comment il les forme dans ses esprits animaux, d'où elles reviennent comme d'un miroir pour se présenter à son ame; encore qu'*Aristote* ait eu raison de dire que l'Imagination est un sentiment foible & obscur.

En sixième lieu, il y a une sorte de pouvoir Plastique dans l'ame, s'il est permis de parler ainsi, par lequel elle forme ses propres pensées, & dont souvent elle n'a point de sentiment: comme lors qu'en songeant nous formons des entretiens entre nous & d'autres personnes, assez longs & assez suivis, & dans lesquels nous sommes surpris des réponses, que ces autres personnes semblent nous faire; quoi que nos ames forment elles-mêmes cette espece de Comedie.

En septième lieu, non seulement
les

les mouvemens de nos paupieres & de nos yeux se font en veillant, sans que nous les appercevions, mais nous faisons encore divers mouvemens, en dormant, sans les sentir. La respiration, & tous les mouvemens, qui l'accompagnent, dont on ne peut pas rendre des raisons purement mécaniques qui satisfassent, peuvent passer quelque fois plutôt pour des actions vitales, que pour des actions animales ; puis que personne ne peut dire qu'il sent en lui même cette activité de son ame, qui produit ces mouvemens, quand il veille, & encore moins quand il dort. Enfin les efforts, que *Descartes* a faits, pour expliquer mécaniquement les mouvemens du coeur, se trouvent réfutez par l'expérience & par ce que l'on en voit ; par où l'on découvre que la *Systole* est une contraction musculaire, causée par un principe vital. Comme nôtre volonté n'a aucun pouvoir sur la *Systole* & la *Diastole* du coeur, nous ne sentons aussi, en nous mêmes, aucune action de nôtre ame qui les produise ; & nous en pouvons conclurre avec raison qu'il y a une *activité vitale*, qui est sans imagination & sans sentiment intérieur.

Tou-

* Toutes ces raisons méritent d'être examinées avec soin , & plus on les considérera, moins on trouvera que l'on puisse les réfuter, en établissant seulement deux sortes de substances ; dont l'essence de l'une consiste dans la pensée actuelle, & celle de l'autre dans l'étendue ; sans reconnoître qu'elles aient aucun rapport entre elles. Comme on ne peut pas conclure de ce que l'on ne voit rien dans nos ames, selon l'idée des Cartesiens , qui puisse remuer notre corps , qu'il y a quelque chose , que nous ne savons pas y être : on ne peut pas dire non plus, comme font quelques uns d'entre eux, que c'est Dieu, qui est comme le lien de nos corps & de nos ames, & qu'il agit sur l'ame à l'occasion des mouvemens du corps, & sur le corps à l'occasion des pensées de nos ames. Qui fait s'il n'y a point un troisième principe, en nous, qui connoît nos pensées, & qui prêt à obéir aux ordres de nos ames, exécute tout ce qu'elles ordonnent, sans que nous le connoissions ? Il semble même qu'on ne peut disconvenir, qu'il n'y ait un Principe qui remue la machine de nos corps, pendant qu'elle est

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

est bien disposée , afin qu'elle puisse s'aquiter des fonctions vitales , sans que nous le sachions. La respiration & le mouvement du cœur sont des effets auxquels nôtre ame n'a aucune part , comme M. *Cudworth* l'a fort bien remarqué , & qui cependant ne paroissent pas se faire mécaniquement. Dans les mouvemens volontaires, nos ames ne savent point ce qu'il faut faire pour remuer nos membres ; elles ne font que commander , & , il y a quelcun qui execute fidelement ce qu'elles ordonnent, si les organes sont bien disposez ; car autrement ce Principe executif, quel qu'il soit, ne peut pas plus les remuer , qu'un Musicien ne peut jouer d'un instrument de Musique , qui est rompu, ou auquel il manque quelque partie nécessaire. Ne se pourroit-il donc pas faire qu'il y eût un Etre vivant, dans nôtre corps, outre nôtre ame , qui lui fût subordonné , sans que nôtre ame le fût , pour lui obeir ; mais dont la puissance seroit bornée, en sorte qu'il ne pourroit obeir, que par le moyen des organes disposez d'une certaine maniere ? On ne sauroit nier la possibilité de cet Etre, & par consequent il n'est pas besoin de recourir à Dieu ,

pour

pour rendre raison de l'exécution de nos volontez. Ce même Etre, ébranlé par les mouvemens de nôtre corps, pourroit avertir nos ames, de ce qui s'y passe, afin qu'elles ordonnassent ce qui seroit nécessaire pour sa conservation, & qu'il fît ce qui est en son pouvoir, pour leur obeïr. Comme on suppose cet Etre, sans connoissance réfléchie, & sans aucune capacité de former des desseins & d'agir pour une fin, il ne feroit qu'avertir l'ame, & recevoir ses commandemens, pour les exécuter autant qu'il le pourroit. L'Ame seroit, selon cette supposition, semblable à un maître incapable de se servir lui même, & qui n'auroit autre pouvoir que celui de commander; & le Principe Plastique ressembleroit à un esclave, qui ne sauroit rien des desseins de son maître, & qui ne feroit qu'exécuter ses ordres & l'avertir de ce qui concerne ses intérêts.

On dira peutêtre que c'est là composer un seul homme de trois substances différentes, ce qui n'est pas vrai semblable. Mais par quelle démonstration fait-on voir que l'homme peut bien être composé de deux substances, mais non de trois ? Il est certain qu'il n'y en a
au-

aucune ; & il est certain de plus qu'en formant l'homme de deux substances, qui n'ont point de rapport naturel l'une avec l'autre, on ne peut en aucune maniere expliquer l'union de l'ame & du corps, sans faire intervenir la Divinité ; à laquelle on attribue les fonctions, que je viens d'attribuer au Principe Plastique, que je suppose pouvoir être en nous. Je ne saurois bien digérer la pensée de ceux qui abaissent la Divinité à tant de vils & d'indignes ministeres, & qui la soumettent à des loix arbitraires, qu'elle ne viole jamais. J'ai déjà marqué ci-devant quelques uns des inconveniens, qu'il y a à faire le Createur de l'Univers l'ame de son propre ouvrage.

Que si l'on me demande une définition nette de ce Principe mitoyen, qui lie l'ame avec le corps ; je répondrai que je n'en puis donner aucune exacte, parce que c'est une substance, qui ne m'est connue que par les effets que je voi qu'elle produit. Tout ce que je puis dire, c'est que c'est un Etre qui a en lui même un principe d'activité, & qui peut agir également, par lui même, sur l'ame & sur le corps ; un Etre qui avertit l'ame, de ce qui se passe dans son corps, par les sensations qu'il y cau-

y cause, & qui remue le corps aux ordres de l'ame; sans savoir néanmoins les fins de ses actions. Cela me fait ressouvenir de l'ingenieuse fiction * d'*Apulée*, qui sous l'histoire de *Psyché* (ce mot signifie en Grec l'ame) représente l'ame humaine, qui est servie par un Etre qu'elle ne voit pas, qui execute ce qu'elle ordonne, avec une fidelité & une ponctualité admirables, sans qu'elle sâche comment; en sorte qu'elles' imagine que ce qui arrive, en conséquence de ses volonte, est un effet immédiat de ses desirs. Supposons que depuis nôtre enfance il y eût un Esprit, qui connût nos desirs, & qui pût les executer; & que toutes les fois que nous voudrions entendre quelque air, cet Esprit ouvrît un Lut & y jouât l'air que nous souhaiterions, sans jamais prendre aucune forme qui frappât nos sens, nous croirions que ce seroient nos volonte, qui seroient mouvoir, selon les reg'es de la Musique, les cordes de ce Lut, & on auroit bien de la peine de nous ôter cette opinion. Après cela, faut il s'étonner si tous les mouvemens de nôtre corps se faisant par des ressorts invisibles;

* *Metam. Lib. V.*

bles; qui s'aquittent de leurs fonctions, lorsque nous le voulons, nous croyons que nos ames sont l'unique cause de ces mouvemens ?

On dira peut-être que, pour ne pas multiplier les Êtres, sans nécessité, il vaut mieux attribuer à l'ame humaine, une faculté qu'elle ne fait pas qu'elle ait ; & dire que nôtre ame exécute elle même ce qu'elle souhaite , par des ressorts qui lui sont inconnus. Premièrement, en parlant de la sorte, on avouë que l'on avance une chose dont on n'a aucun sentiment interieur , & qui est très-difficile à concevoir. J'avouë que les ames peuvent avoir & qu'elles ont en effet des facultez, qu'elles ne savent pas toujours qu'elles ont. Un homme, né destitué des organes de quelques uns des sens, ne s'imagineroit jamais que son ame eût la faculté de sentir diverses choses ; quoi qu'elle l'eût & qu'elle ne l'eût pas exercée, seulement parce qu'il lui auroit manqué certains organes. Mais je ne comprends pas que l'on puisse se servir tous les jours d'une faculté , sans savoir qu'on l'ait, & sans en avoir jamais eu aucun sentiment. Mais il faut revenir à nôtre Auteur, après avoir averti le Lecteur, que ce que l'on vient
de

de dire ne doit être regardé que comme un probleme , que l'on soumet à l'examen de ceux qui s'entendent en ces matieres.

XVIII. Mr. *Cudworth* dit que la Nature Plastique agit d'une maniere fatale, magique & sympathetique ; mais il n'explique ces termes, qu'en disant que les Loix de Dieu, concernant le monde corporel , ne sont pas de simples paroles, ni de simples pensées dans la nature Divine ; mais un Principe qui a de l'activité & de la force , & établi par la Divinité , pour l'exécution de ses décrets. Il fait voir que les Anciens Philosophes se sont servis de ces mots, en ce sens ; mais il faut avouer que tout cela veut dire que nous n'avons pas d'idée de la maniere d'agir de la Nature Plastique.

XIX. Il paroît , par ce qu'on vient de dire, que cette Nature quoi qu'elle agisse avec beaucoup d'art, & que ce soit, pour ainsi dire , la destinée du Monde corporel, n'est nullement une Divinité, mais une creature imparfaite. Elle ne sait pas pourquoi elle agit , ni ne sent pas ce qu'elle fait ; elle obéit seulement à des Loix superieures. Il en est d'elle comme d'un amas de lettres d'imprimerie, qui expriment un cer-

certain sens, quoi qu'elles soient d'un metal destitué d'intelligence.

XX. Néanmoins puisque c'est un Etre vivant, il faut qu'il soit immatériel, puis qu'il n'y a point de vie purement matérielle. Le corps n'étant qu'une étendue solide, qui n'est capable que de recevoir des impressions d'une autre chose; il n'a aucune activité intérieure, ni aucune vie. Comme il n'est pas capable de se mouvoir, de lui même: il n'est pas capable non plus de diriger son mouvement, avec art. Outre cela dans la formation du corps des animaux, il n'y a qu'une seule chose, qui dirige le Tout; ce qui forme les yeux n'étant pas différent de ce qui forme les oreilles, ni ce qui forme les mains de ce qui forme les pieds. Il en est de même de tous les autres membres, entre lesquels il y a une liaison & une harmonie, qui fait qu'ils servent réciproquement les uns aux autres. Il faut qu'il y ait une seule & même chose, qui possède l'idée & le modèle de tout le corps. Différentes parties de la matière, agissant à part, & sans une direction commune, ne conspireroient jamais, à faire un Tout aussi bien ordonné, que l'est le corps des Animaux. Il faut dire la même

même chose , pour la même raison , de tout l'Univers corporel.

On a censuré *Aristote*, qui parle beaucoup de cette Nature , de ce qu'il ne détermine point si elle est matérielle, ou immatérielle. Il est demeuré dans la même incertitude , à l'égard de l'ame humaine. Cependant on ne peut pas nier que la plupart des Sectateurs d'*Aristote* ne la fassent corporelle ; quoi que , selon les principes de leur maître, elle ne puisse pas l'être, comme Mr. *Cudworth* le fait voir au long.

XXI. Si la Nature Plastique est immatérielle , il faut nécessairement que ce soit ou une faculté inférieure d'une Ame , qui ait du sentiment , & de la pensée : ou une substance vivante, mais déstituée de sentiment intérieur. Les Platoniciens & *Aristote* semblent assurer l'un, ou l'autre ; comme l'Auteur le montre. On ne sauroit rapporter le détail de ses preuves , sans être trop long, quoi qu'elles méritent d'être lues.

XXII. Certainement il semble que les phénomènes demandent que l'on reconnoisse qu'il y a quelque chose, dans le corps des Animaux, qui est au dessus de la seule machine. Il semble qu'il y a quelque Principe, qui conser-

ve leurs particules des liqueurs, qui sont dans le corps, de la même grosseur & de la même figure ; qui empêche qu'elles ne s'augmentent d'une manière disproportionnée, par trop de nourriture ; qui rétablit la chair, lorsqu'elle s'est fondue : qui consolide ce qui est séparé violemment ; qui incorpore la nourriture , & qui la joint à la chair, & aux os ; qui répare les veines consumées , ou coupées ; qui fait naître & croître les dents d'une manière si régulière, non seulement dans les enfants , mais encore dans les adultes ; qui met dehors les excréments & décharge les superfluités ; qui fait que des choses, qui sont agréables au goût, paroissent néanmoins intérieurement mauvaises. C'est là la Nature d'*Hippocrate*, qui disoit : *αἱ φύσεις τῶν νοσούντων ἰστροί*, les natures sont les médecins des maladies. C'est l'*Archée* des Chymistes & des Paracelsistes, auquel les médicaments servent , & sans lequel ils ne peuvent rien faire. Ce Principe n'est pas mécanique, mais *vital* ; & comme il ne faut pas multiplier les Êtres sans nécessité, on peut croire avec *Aristote* que c'est une faculté de leurs âmes.

XXIII. Outre ces Natures Plastiques,

ques , qui sont dans chaque animal , & qui sont de leur corps comme *un petit monde* ; il faut qu'il y ait encore une Nature Plastique commune à tout le *grand monde* corporel. L'Auteur du livre *de mundo* , dit positivement *qu'il n'y a qu'une seule puissance , qui a disposé le monde , & qui pénètre toutes choses.* Il l'appelle *un esprit , une nature animée , & qui a le pouvoir d'engendrer ,* πνεῦμα , ἐμψυχοι καὶ ζῶντες ὅσιν , il témoigne que c'est un Etre différent de la Divinité , & qui dépend d'elle. *Aristote* en a aussi parlé au long , dans son Ouvrage des Parties des Animaux Liv.1. c.1. & ailleurs ; comme l'Auteur le prouve , en réfutant ceux qui ont crû le contraire , touchant le sentiment de ce Philosophe.

XXIV. Outre la Nature Plastique , commune à tout l'Univers , & les Natures particulières qui sont dans les ames des Animaux ; il n'est pas impossible qu'il n'y en ait encore d'autres , dans des parties considérables du Monde ; & que toutes ne dépendent d'une Ame , qui ait du sentiment intérieur d'elle même , ou au moins d'une parfaite Intelligence , qui préside sur le Tout. Par exemple , quoi qu'on ne puisse pas attribuer à chaque Plante & à chaque

Herbe une ame végétative distincte de la machine de son corps, ni croire que la Terre est un Animal, qui a une Ame qui pense ; néanmoins il se pourroit faire qu'il y eût une seule Nature Plastique , dans le globe de la Terre & de l'Eau & dans tout ce qui l'environne, qui formeroit les Végétales conformément à leurs différentes semences, aussi bien que les Minéraux, & tout ce qui est au dessus du simple mécanisme, & qui seroit leur cause immédiate ; quoi qu'elle fût soumise elle même à d'autres causes, dont la principale est la Divinité. C'est le parti que peuvent prendre ceux qui tombent d'accord qu'il y a des Natures Plastiques, mais qui croient que c'est trop, que de donner à une seule le soin d'animer, pour ainsi dire, tout l'Univers.

XXV. Voilà ce que nous avons à dire de la Nature Plastique, & qui revient à ceci ; c'est qu'il y a un certain Etre vivant, mais d'une vie qui est au dessous de celle des Animaux, qui agit avec règle & avec art ; pour certaines fins, qu'il ne connoît pas, sous la direction d'une Intelligence plus relevée ; que cette Nature Plastique ne possède pas la sagesse, conformément à

à laquelle elle agit, mais ne fait qu'exécuter ce que cette sagesse ordonne, & agir nécessairement d'une certaine manière, & se'on des Loix, qui lui sont prescrites par une Intelligence plus parfaite; qu'enfin elle est ou une faculté d'un Etre Intelligent, ou un Etre inférieur, qui en dépend.

Après cela, il faut découvrir, en peu de mots, l'erreur des Athées Stoïciens & Hylozoïstes, qui reconnoissant cette Nature Plastique, la confondoient mal à propos avec la Divinité. Ces Athées se trompoient principalement en quatre choses. La première est, qu'ils établissoient, comme le premier principe de Tout, le plus bas de tous les Etres, auxquels on attribue de la vie. Car la Vie Plastique n'est qu'une ombre, pour ainsi dire, & qu'une image obscure de l'Intelligence; de qui elle dépend aussi essentiellement que l'ombre du corps, l'image d'un visage sur un miroir du visage même, & l'Echo de la voix dont il n'est qu'une réflexion. S'il n'y avoit point d'Intelligence plus parfaite, il ne pourroit pas plus y avoir de Nature Plastique, que d'ombre sans corps, d'image dans un miroir sans visage, & d'Echo sans voix. C'est pourquoi *Aristote* joint a-

vec raison *la Nature* (φύσις) & l'*Intelligence* (νῦς) par laquelle tout a été fait; au lieu que ces Philosophes faisoient d'une Nature, destituée de sentiment & de pensée, le principe de toutes choses.

La seconde erreur de ces gens-là est une suite de la précédente, c'est qu'ils prétendoient que la vie, le sentiment & la pensée, que l'on remarque dans les Animaux, viennent d'une Nature destituée de vie, de sentiment & de pensée, comme de leur première source. Cette opinion est aussi absurde, que si l'on disoit que la lumière, que l'on voit dans l'air est la lumière originale, de laquelle dépend & coule la Lumière du Soleil & des Etoiles, ou même que le Soleil & les Etoiles ne sont que des réflexions des images que nous en voyons dans les lacs & dans les rivières. Mais ç'a toujours été le défaut des Athées, de renverser l'ordre des choses, & de représenter les causes, comme dépendantes de leurs effets. La Raison, ou la Pensée étant quelque chose de beaucoup plus relevé que l'insensible Nature, dont nous avons parlé, ne peut pas en être sortie. Que l'on multiplie tant qu'on voudra, les organes du corps,

corps, jamais on n'en fera une Intelligence; qui sent ce qu'elle est & qui raisonne.

En troisième lieu, les Hylozoïstes, pour mieux colorer leurs premières erreurs, corrompoient la véritable notion de la Nature Plastique, en la confondant avec la Sagesse & l'Intelligence. Quoi qu'ils avouassent qu'elle n'a point de sentiment, comme les Animaux, ni de pensée; néanmoins ils prétendoient qu'elle est souverainement sage, ce qui est absurde.

Enfin ces Athées se trompoient, en ce qu'ils faisoient de la Nature Plastique une chose purement matérielle; sans penser que la simple matière ne peut pas se remuer d'elle même, & encore moins disposer ses parties avec art. Quoi que la Nature Plastique n'ait que la plus basse sorte de vie, néanmoins elle renferme une activité intérieure, distincte du mouvement local, & par conséquent elle n'est pas matérielle. Ils mêloient l'intelligence & la matière, dont ils faisoient une seule masse, & ils prétendoient que l'idée que l'on se forme de la Divinité, comme d'un Être Intelligent, est une idée incomplète de la matière,

qui est en même tems intelligente, étendue, solide, divisible &c. & qui est la cause de tout.

M. *Cudworth* réfute, dans la suite, cette pensée, & finit ici sa digression touchant la Nature Plastique. C'est à ceux, qui entendent ces matieres, à examiner ses principes, & à voir s'ils ne sont pas plus raisonnables que les sentimens de ceux qui veulent que tout se fasse dans les corps, par pure machine, ou de ceux qui font Dieu seul la force mouvante de cette machine. Il est au moins certain qu'il est impossible d'expliquer mécaniquement la formation des corps organisez; & qu'il n'est pas facile de se persuader que Dieu veut immédiatement toutes choses. Peu de gens reçoivent aujourd'hui le premier de ces sentimens, & le second regarde le monde corporel, comme une machine, dont l'ame est la Divinité elle même; qui, selon eux, n'a fait aucun Etre capable d'agir au dehors de lui, pas même les Etres Intelligens; & qui fait tout, en tous les corps. Quelques uns d'entre eux enseignent même que la volonté des Intelligences consiste uniquement en ce que Dieu pousse les Esprits vers la Verité & le Bien en géne-

général; & qu'ils n'ont rien qui dépende d'elles, que la détermination libre de ce mouvement de Dieu vers quelque Verité particuliere, ou quelque Bien particulier, au moins comme elles croient, qu'elles embrassent librement. C'est là toute l'activité des Intelligences, selon eux. Mais c'est ce qu'on ne peut pas examiner ici. Les sentimens de Mr. *Cudworth* n'ayant encore paru, dans toute leur étendue, qu'en Anglois; ce que nous en avons dit pourra exciter ceux qui en sont capables à examiner de nouveau la matiere, & peut-être qu'après avoir long-tems douté, on trouvera enfin de quoi fixer l'esprit des Philosophes. Peut-être aussi qu'on ne trouvera jamais rien, qui leve toutes sortes de doutes; mais on pourra au moins distinguer ce que l'on sait de ce qu'on croyoit mal à propos savoir. Le premier degré de la connoissance est celui de ceux, qui sont exactement instruits de la Verité, mais quand on n'y peut pas parvenir, le second est de ne se tromper pas, en croyant savoir ce qu'on ne sait point. Si nous ne pouvons pas atteindre au premier, il faut au moins tâcher de parvenir au second. C'est là toute la consolation,

que nous pouvons avoir ; dans les ténèbres qui nous environnent ici bas.

ARTICLE III.

MEMOIRES *pour servir à l'Histoire de Hollande & des autres Provinces Unies. Où l'on verra les véritables causes des divisions ; qui sont depuis soixante ans dans cette République , & qui la menacent de ruine. Par Messire LOUIS AUBERY Chevalier , Seigneur du Maurier. Imprimé à la Flèche. A Paris chez Jean Villette. M. DC LXXX VII. in 8o. p. 482.*

CE livre est trop connu, pour en faire un Extrait ; cette Edition étant déjà la troisième, qui s'en est faite depuis l'an 1680 qu'il parut à la Flèche, pour la première fois. On ne fera qu'indiquer en général ce qu'il contient, sur quoi l'on ajoutera quelque peu de réflexions.

Ces Mémoires sont composés en partie de ce que l'Auteur pouvoit avoir lû , touchant les personnes, & les faits, dont il parle, ou de ce qu'il en avoit ouï, dire à *Benjamin du Maurier*

rier son Pere., qui avoit été pendant longtems Ambassadeur de France en Hollande au commencement, du XVII. Siecle. L'Auteur parle, comme il semble, avec assez de liberté & de désintéressement; & ceux qui l'ont lû sans préjuger, sont généralement persuadés qu'il croyoit véritable ce qu'il rapporte & que s'il n'a pas dit par tout la verité; c'est qu'il n'en a pas été bien informé. L'Ouvrage est divisé en huit sections, sur lesquelles on fera quelques remarques.

I. La premiere section contient la vie & l'éloge de *Guillaume I.* Prince d'Orange, avec un long Extrait de l'Apologie qu'il fit pour lui même, contre l'Espagne; qui avoit tâché de le diffamer, par des injures atroces. L'Auteur y a omis un fait, qui est des plus importans; sans doute parce qu'il l'ignoroit, quoi qu'il eût été publié long-tems avant que ses Mémoires parussent. Ce fait se trouve dans la célèbre *Déduction* ou *Déclaration* publiée par Mrs. les Etats de Hollande en M D C L V, où ils font voir quels sont les fondemens de cette République. Dans la 2. Partie Ch. 1. §. 20. voici comme ils parlent, „ Tout étoit prêt en Hollande l'an-

„ née 1584. à prendre & à établir
 „ pour Comte de ce Pais, avec tou-
 „ tes les sollemnitez requises, le Prince
 „ *Guillaume* de glorieuse mémoire,
 „ bisayeul du Prince d'Orange d'à pré-
 „ sent. (*Guillaume III. qui est mort*
 „ *Roi d'Angleterre*) La même dispo-
 „ sition se trouvoit en Zelande, &
 „ l'on travailloit fortement pour le
 „ même dessein à Utrecht. Cette
 „ affaire fut portée si loin ; que son
 „ Excellence (*On nommoit ainsi alors*
 „ *le Prince d'Orange*) pour la facili-
 „ ter, fit en sorte que les Etats de
 „ Hollande envoyèrent des Députéz
 „ à ceux d'Amsterdam & de Ter-gou-
 „ de, qui faisoient encore quelque
 „ difficulté, avec ordre de leur dire ou-
 „ vertement qu'à défaut de leur consen-
 „ tement, on pour leur refus, les Etats ne
 „ laisseroient pas, nonobstant cela, de proce-
 „ der jusqu'au bout, dans cette affaire. Là
 „ dessus il se leve un assassin sans hon-
 „ neur, ni crainte de Dieu & acheté par
 „ les ennemis du pais, qui ôte la vie à ce
 „ glorieux Prince, environ un mois a-
 „ près la date de cette députation, savoir
 „ le 10 de Juillet suivant. La brieveté du
 „ tems empêcha qu'on ne pût executer
 „ avant sa mort la résolution qui avoit
 „ été prise d'envoyer la dénonciation
 „ , donc

„ dont on a parlé. Quoi que par cet assassi-
 „ nat, ce païs étant privé de son principal
 „ soutien, il semblât visiblement que le
 „ nouvel édifice de l'Etat, qui venoit de
 „ se former, dût tomber, & que ses
 „ habitans dussent retourner dans l'es-
 „ clavage où les Espagnols les avoi-
 „ ent mis ; néanmoins Dieu tira u-
 „ ne lumière éclatante de ces pro-
 „ fondes ténèbres, & conserva par sa
 „ grace non seulement l'Etat d'une
 „ manière surprenante, mais préserva
 „ même ses habitans de la nouvelle
 „ sujétion, dans laquelle ils s'étoi-
 „ ent déjà précipitez. On trouve a-
 „ près la Dédiction une copie de la ré-
 „ solution des Etats, dont on vient de
 „ parler ; où l'on voit plus au long le
 „ dessein formé de faire le Prince *Guil-*
laume Comte de Hollande & de Ze-
 „ lande. C'est à quoi il semble que
Guillaume Camden ait fait allusion,
 „ dans sa vie de la Reine *Elizabeth*, sur
 „ la fin de l'année MDLXXXVII. où
 „ il dit que les Provinces Unies avo-
 „ ient conservé leur liberté, *contra A-*
rausionensis vulpinantis astutias, contre
 „ les finesses du Prince d'Orange, qui
 „ agissoit en renard, aussi bien que con-
 „ tre la violence des Espagnols. On
 „ voit bien que ce fait étoit d'assez gran-

de conséquence, pour le mettre dans ces Mémoires, si l'Auteur l'avoit sù ; & l'on verra, dans la suite, qu'il sert à éclaircir l'histoire de ce país.

II. Dans le second Article , *Du Maurier* fait l'Eloge de *Louise de Coligny*, fille du fameux Amiral de France de ce nom & dernière femme du Prince *Guillaume* , & y découvre un secret, qu'il dit avoir été caché soixante ans ; c'est que *Maurice*, fils du Prince dont on vient de parler, fit tenter, par cette Princesse, *Barnevelt*, Pensionnaire de Hollande, pour voir s'il voudroit l'aider à se rendre Souverain des Provinces Unies ; ce que *Barnevelt* refusa , & qui lui attira l'inimitié du Prince & ensuite la mort.

Cet endroit a été fortement censuré par Mr. *Le Vassor* , dans son Histoire de *Louis XIII.* Liv. VIII. J'estime extrêmement le mérite personnel de cet Auteur , & je louë avec plaisir la sincérité , & l'exactitude de son Histoire ; aussi bien que le stile net, vif & dégagé , avec lequel elle est écrite , & les réflexions solides & instructives, dont elle est remplie. Mais il faut que j'avouë que je ne suis pas de son sentiment , à l'égard de cet endroit de *Du Maurier*. J'ai
crû

crû que ceux, qui aiment les recherches historiques ne trouveroient pas mauvais que j'examinasse ici les raisons, sur lesquelles il fonde sa censure. J'espere même qu'il ne le prendra pas lui même en mauvaise part. Je n'ai aucun dessein de décrier ni son histoire, ni sa personne, que j'estime autant que qui que ce soit ; je veux seulement traiter un probleme historique, sur lequel je ne suis pas du même sentiment que lui. Après avoir rapporté en peu de mots ce que *Du Maurier*, dit de la tentative, que *Maurice* fit par le moyen de *Louise de Coligny*, pour engager *Barnevelt* à l'aider à se faire Souverain des Provinces Unies, il raisonne de la sorte.

„ Un fait de cette importance, dit-
 „ il, mérite d'être examiné avec un
 „ peu de soin. La raison & l'équité
 „ veulent qu'on n'attribue pas legere-
 „ ment à un des plus grands Prince
 „ du tems, dont j'écris l'histoire, un
 „ dessein aussi détestable, que celui
 „ d'opprimer la liberté d'une Répu-
 „ blique formée par la prudence &
 „ par la valeur de son Pere, & qui
 „ lui avoit confié les premières char-
 „ ges de la guerre & du gouverne-
 „ ment.

Si

Si l'on juge d'un semblable dessein, par les regles de la justice , comme Mr. *Le Vassir*, on ne peut pas manquer d'en parler comme lui ; mais si l'on demande à ceux qui jugent des hommes , non par ce qu'ils doivent faire, mais par ce qu'ils font, s'ils croient qu'un Prince tel que *Maurice*, eût fait grand scrupule de se saisir de la Souveraineté , s'il l'eût pû faire sans danger ; ils répondront tous , sans doute, qu'il n'en auroit pas plus fait que son Pere. Ce Prince l'avoit entrepris, dans un tems beaucoup plus fâcheux, & dans des circonstances infiniment plus odieuses ; car s'il avoit pû jouir de ce qu'on lui vouloit donner, il est visible qu'on auroit dit, qu'il n'avoit fait soulever ces Provinces , que pour s'en rendre le maître , & il lui auroit été fort difficile de se justifier d'un reproche si apparent. L'ambition est le peché originel des Princes & ceux qui ne sont pas nez Souverains ne font pas plus de scrupule d'essayer de le devenir ; que de violer les privileges des peuples, qui leur confient une trop grande autorité. Les flatteurs , qui les environnent , leur persuadent aisément qu'ils ne font aucun tort à ces peuples ; qui sont, disent-

sent-ils, mieux gouvernez par un seul, que par plusieurs, & qui, si on les en croit, abusent ordinairement de leurs privileges, & de leur liberté; comme si eux mêmes n'abusoient point de leur pouvoir, & de la confiance que l'on a en eux ! Il n'est pas besoin d'en dire davantage.

„ Le dessein de sacrifier à son ambition la vie de Barnevelt, à qui le Prince avoit des obligations particulières, & dont il estimoit la sagesse & la vertu est quelque chose de si noir, de si atroce qu'on ne doit pas croire qu'une ame naturellement noble & élevée ait pû le concevoir, à moins qu'on n'en ait des preuves convaincantes.

Mais si l'on suppose que *Barnevelt* s'opposoit au dessein qu'il soupçonnoit que *Maurice* avoit, comme il l'avouë lui même dans une Apologie qu'il écrivit en prison ; on peut croire que l'esprit de vengeance fit faire à *Maurice*, ce qu'il n'auroit jamais fait, s'il ne s'étoit laissé prévenir par cette passion. S'il avoit crû que *Barnevelt* pouvoit faire réussir son dessein d'être Souverain, & qu'il le traversoit, l'ambition offensée au dernier point, lui put faire oublier les services qu'il en
a-

voit reçus & changer son estime en haine. Le desir de vengeance succede facilement à l'ingratitude & à l'aversion ; & n'a ordinairement guere de bornes. Quoi qu'il en soit , *Barnevelt* fut mis en prison & condamné par le parti de *Maurice* , & par des Juges qu'il avoit fait établir, contre toutes les formes de la justice. Si *Maurice* l'avoit voulu sauver, il ne tenoit qu'à lui. Il ne falloit que le remettre à ses Juges naturels, & s'ils l'avoient condamné, il ne falloit que lui faire grace; car enfin cela dépendoit de *Maurice*. Mais peutêtre que quelcun dira que *Barnevelt* étoit coupable. Si quelque étranger mal instruit & peu versé dans l'histoire de ce tems-là le croit; il n'y a personne, qui ait lû sa vie, & l'Apologetique de *Grotius*, auquel on n'a jamais répondu solidement, qui se le puisse persuader, & qui puisse même croire que *Maurice* le jugeât coupable d'aucun crime, qui méritât la mort. S'il n'avoit pas été excessivement irrité contre lui, il n'auroit jamais travaillé à lui faire faire son procès, contre toutes sortes de formes, & il n'auroit pû s'abstenir de lui faire grace.

„ Si Mr. *Du Maurier* l'Ambassadeur

„ a-

„ avoit écrit lui même ce que son
 „ Fils a publié, peutêtre que la ré-
 „ putation que Mr. Du Maurier s'é-
 „ toit acquise, par sa vertu & par ses
 „ bonnes qualitez, feroit un préjugé de
 „ quelque force contre le Prince *Mau-*
 „ *rice*. Mais ce n'est ici qu'un sim-
 „ ple ouï-dire, que son Fils nous ap-
 „ porte.

Mr. *Du Maurier* le Pere ne pou-
 voit pas publier ce secret, sans offen-
 ser *Maurice*, ou *Frideric Henri*; ce
 qu'il n'avoit garde de faire, parce
 qu'il avoit un Fils au service des E-
 tats, & qu'une de ses Filles avoit une
 pension d'eux, comme son Fils le té-
 moigne dans le même article, dont il
 s'agit. Si l'on n'avoit aucun sujet de
 croire que *Maurice* eût contribué à la
 mort de *Barnevelt*, & que *Barnevelt*
 se fût opposé au dessein qu'il croyoit
 que ce Prince avoit de se saisir de la
 Souveraineté, que le seul rapport de
Du Maurier le Fils; on pourroit en
 effet en douter, & croire ou qu'il n'au-
 roit pas compris ce qu'il avoit ouï di-
 re à son Pere, ou qu'il n'auroit pas
 dit la verité. Mais l'un & l'autre est
 manifeste, par la * vie de *Barnevelt*,
 & par les choses mêmes.

„ II

* Imprimée en Flamand en 1648. in 4.

„ Il publie, *continue Mr. Le Vassor*,
 „ son prétendu secret dans un tems, où
 „ la France ennemie déclarée de la
 „ Maison d'Orange vouloit la rendre
 „ odieuse & suspecte aux Provinces
 „ Unies. On faisoit alors sa Cour à
 „ Mr. de Louvois, en flattant la pas-
 „ sion qu'il avoit d'inspirer de la jalou-
 „ sie & de la défiance contre un Prin-
 „ ce, dont la prudence & la valeur
 „ devoient être le plus grand obstacle
 „ aux vastes & ambitieux desseins de
 „ Louis XIV.

Je croirois plutôt que Du Maurier publia ses Mémoires, en ce tems-là, parce qu'il n'avoit plus rien à ménager en Hollande; son frere & sa Soeur étant déjà morts. D'ailleurs il paroît extrêmement ami de la Maison d'Orange, & il louë beaucoup, dans l'article de *Frederic Henri*, le dernier Prince de cette Maison; aussi bien que tous les autres. Le bon homme ne paroît nullement Courtisan, comme on le peut connoître non seulement parce qu'il le dit dans sa Préface, mais encore par toutes ses manieres.

„ En quel tems, je vous prie, *Mau-*
 „ *rice* a-t-il fait tenter inutilement *Bar-*
 „ *nevelt*, & conçu le noir dessein de le
 „ per-

„ perdre? ce ne peut être qu'en 1615.
 „ un peu après le voyage du Prince
 „ *Philippe Guillaume* en Hollande.
 „ *Maurice* étoit auparavant fort bien
 „ intentionné pour le Pensionnaire ,
 „ de l'aveu des Remontrans les plus
 „ déclarez. C'étoit à son avis le Ma-
 „ gistrat , dont la vie étoit la plus
 „ nécessaire au bien de la République.
 „ Rien n'obligeoit le Prince *Maurice*
 „ de parler de la sorte à son frere,
 „ dans un entretien particulier.

On ne peut pas marquer exacte-
 ment le tems, auquel on fit tenter inu-
 tilement *Barnevelt*; mais il y avoit
 sans doute plus long-tems, que le
 Prince étoit mal satisfait de lui. On
 fait que la Trêve de MDCIX fut
 principalement conclue, par les conseils
 & les soins de *Barnevelt*, quoi que le
 Prince ne l'approuvât pas, & on ne
 peut guere douter que, depuis ce tems-
 là, il n'y eût des mécontentemens secrets
 entre eux. On le croira d'autant plus
 facilement, que * *Barnevelt* dit, le
 soir avant qu'il mourût, qu'il avoit
 craint depuis l'an MDC que le Prin-
 ce n'aspirât à la Souveraineté. Ces
 sortes de pensées diminuent beaucoup
 la confiance, que l'on pourroit avoir
 au-

* *Vie de Barnevelt* p. 242.

autrement en ceux contre qui l'on a de semblables soupçons ; mais ces soupçons augmentèrent considérablement, trois ou quatre ans avant la mort de *Barnevelt*, qui crut que les partisans du Prince ne fomentoient les démêlez de l'Arminianisme, que pour mettre l'Etat en desordre & l'élever par là à la Souveraineté : comme *Barnevelt* le témoigne lui même, * dans la Déclaration qu'il fit en prison. Cependant avant que l'on en vînt aux dernières extremitez, le Prince & *Barnevelt* se faisoient des honnêtetez réciproques, & parloient bien l'un de l'autre. Ils ne pouvoient guere vivre autrement, sans se faire tort à eux mêmes, & ils étoient bien-aîles qu'on crût qu'ils ne vouloient pas rompre. Le Prince craignoit de son côté que *Barnevelt* ne lui nuisît, dans son dessein ; car enfin il étoit Pensionnaire de Hollande, extrêmement considéré dans la République & rompu dans la maniere de la conduire ; & le Prince n'étoit pas en état de se faire déclarer Comte, dans les formes, malgré lui, ni de se saisir de ce titre, par la pure force. Peut-être esperoit-il que le Pensionnaire se laisseroit fléchir peu à peu

* Là-même p. 158.

peu par ses manieres honnêtes. D'un autre côté *Barnevelt* ne vouloit pas trop irriter le Prince, & pouvoit aussi esperer qu'il changeroit de dessein, à cause des difficultez qu'il y rencontre-roit. Quoi qu'il ne pût guere y avoir de confiance entre eux, il n'étoit pas possible qu'ils ne se regardassent réciproquement comme des hommes du premier ordre, chacun en son espece. Ainsi ils vécurent dans une bonne intelligence apparente, & sans éclater, jusqu'à ce que *Maurice* eût trouvé l'occasion de se venger de lui. Il n'y a rien de si commun, que ces sortes de dissimulations, entre les gens de cet ordre, & le soir même avant que *Barnevelt* mourût, comme il eut envoyé faire des excuses & des complimens au Prince, * ce dernier répondit les larmes aux yeux, qu'il étoit bien fâché du malheur de *Barnevelt*, & qu'il l'avoit toujours aimé, & souvent averti qu'il eût à le conduire autrement. C'est une Comedie, que les Princes savent parfaitement bien jouer ; & quand on dira que le Prince *Maurice* ne parloit avantageusement de *Barnevelt* à son Frere, qu'afin que ce Prince le redît

* La même p. 242.

dît, je croi qu'on ne se trompera pas beaucoup.

„ Donne-t-on encore les principaux
 „ emplois aux enfans de celui, qu'on
 „ a résolu de perdre, comme son plus
 „ dangereux ennemi. C'étoit, dit froi-
 „ dement l'Auteur, pour mieux ca-
 „ cher le dessein formé. La Politique
 „ est un peu trop raffinée. *Maurice*
 „ pense à se faire Souverain, & dans
 „ le même tems il confie une des plus
 „ importantes places de l'Etat au Fils
 „ de celui, qui doit s'opposer le plus
 „ fortement à l'exécution du projet.

L'ainé des fils de *Barneveldt*, nom-
 mé *de Groenevelt*, étoit Maître des
 eaux & forêts de Hollande & l'autre
 Gouverneur de Bergopzoom. Ni l'u-
 ne ni l'autre de ces places ne les met-
 toient en état de sauver leur Pere; puis-
 qu'elles ne leur donnoient aucune en-
 trée dans les délibérations, concernant
 les affaires d'Etat. L'événement fit
 bien voir, qu'ils n'étoient pas en état
 d'apporter aucun retardement à sa rui-
 ne. Ainsi pendant qu'on gardoit des
 mesures avec leur Pere, il ne faut pas
 s'étonner si on leur donna quelques
 emplois; ç'auroit été se déclarer ou-
 vertement contre lui, que de refuser
 des emplois honorables à ses enfans,
 après

après les services qu'il avoit rendus à l'Etat & à la Maison d'Orange.

„ On ne peut pas s'imaginer non
 „ plus que le Prince se soit découvert
 „ à Barneveldt , après l'entrevue des
 „ deux freres. La mesintelligence
 „ commença pour lors.

On ne peut pas dire justement le tems, auquel *Maurice* fit sonder le Pensionnaire. Mais rien n'empêche de croire, que ce fut avant les brouilleries. Comme il l'avoit fait faire par sa Belle-mere , il pouvoit dissimuler & feindre de n'en savoir rien ; & attendre cependant l'occasion de se venger de cet homme , qui traversoit son dessein.

„ Enfin *Maurice* ne pensoit pas à se
 „ défaire du Pensionnaire, lors que les
 „ contestations commencerent à s'é-
 „ chauffer tout de bon , entre le Capi-
 „ taine Général & les Etats de Hol-
 „ lande. Barneveldt offrit alors à
 „ *Maurice* de se démettre de son em-
 „ ploi , en cas que les vûes de son Ex-
 „ cellence fussent contraires aux sien-
 „ nes & de se retirer hors de la Hol-
 „ lande. Il le pria même de lui fai-
 „ re obtenir son congé, de la part des
 „ Etats de la Province.

Je ne fai à quoi *Maurice* pensoit
 Tom. II. G pré-

précisément en ce tems-là , mais la suite a fait voir , qu'il ne perdit pas l'occasion de faire perir cet Illustre Vieillard, lors qu'il crut le pouvoir faire avec sûreté. *Maurice* étoit trop bien instruit de tout ce qui s'étoit passé pour le croire coupable ; cependant il fit tout ce qu'il falloit faire , pour le perdre , & il y réussit. Il n'osa pas apparemment se déclarer assez ouvertement contre *Barneveldt* , pour travailler à lui faire obtenir son congé , qu'on lui auroit peut-être refusé , n'y ayant aucune raison de s'en défaire. En tout cas , on l'auroit congédié si honorablement , qu'il n'y auroit guere eu d'occasion de s'en venger , sous quelque prétexte de justice. On ne l'auroit pas au moins pû accuser d'avoir voulu livrer l'Etat aux Espagnols , & d'avoir voulu changer la Religion , s'il s'étoit retiré au commencement des troubles. En un mot , comme on ne peut pas douter que *Maurice* ne fût le principal instrument de sa mort , & que pour en venir à bout il n'ait violé les privileges & les loix de sa patrie ; qu'est-il besoin de rechercher quand il commença à former ce dessein ?

„ Il n'étoit pas si facile d'opprimer,
„ par

„ par les formes de la justice, un hom-
„ me du rang & de la réputation de
„ Barnevelt.

C'étoit une chose presque impossi-
ble, mais il étoit trop dangereux de le
faire par la pure force, dans un tems,
auquel l'Etat auroit été tranquille. Il
falloit donc qu'il y eût quelque brouil-
lerie dans l'Etat, qui donnât lieu de
couvrir la violence, par le prétexte
specieux du bien de l'Etat, & par
quelques formalitez, qui, quelques
irrégulières qu'elles fussent, avoient
quelque apparence de justice; parce
qu'il y avoit un tribunal & des juges.

„ Bien-loin que *Maurice* y pensât
„ alors, il prioit le Pensionnaire de
„ chercher des voies d'accommode-
„ ment.

Maurice parla ainsi presque jusqu'à
la fin, mais les choses mêmes firent
bien voir que ce n'étoit que pour en-
dormir *Barnevelt*, & ceux de son par-
ti; puis que dès qu'il le put, il les ac-
cabla, & les traita sans miséricorde.
On doit juger des paroles par les ac-
tions, qui ne trompent point; & non
des actions, par les paroles. Autre-
ment qui seroit coupable, si quelques
paroles modérées excusoient les acti-
ons les plus illégitimes?

„ Passons à des preuves plus posi-
 „ tives: Barneveldt avouë dans sa pri-
 „ son, *qu'il avoit eu peur que le Prin-*
 „ *ce n'aspirât à la souveraineté, ou qu'il*
 „ *ne voulût s'attribuer plus d'autorité,*
 „ *que la constitution de l'Etat ne lui en*
 „ *donnoit. On ne doit pas trouver étran-*
 „ *ge, dit-il encore, qu'un homme, qui*
 „ *a tant vu de révolutions, & que la*
 „ *vieillesse rend naturellement timide,*
 „ *ait quelque défiance* Le Pensionnaire
 „ auroit donc eu seulement quelques
 „ soupçons sur la conduite & sur les
 „ démarches de *Maurice*. Il ne sa-
 „ voit pas certainement si son Excel-
 „ lence aspirait à la Souveraineté ;
 „ ou bien si elle prétendoit seulement
 „ pousser son autorité au delà des
 „ bornes légitimes. *Barneveldt* auroit-
 „ il rejeté sa défiance sur la timidité
 „ ordinaire à ceux de son âge & de
 „ son experience ; si *Maurice* lui avoit
 „ fait proposer par la Princesse, sa
 „ Belle-mère, de seconder son Ex-
 „ cellence, dans le dessein qu'elle a-
 „ voit d'obtenir la Souveraineté ?

Il faut penser que *Barneveldt* étoit
 entre les mains de *Maurice*, déjà assez
 mal-disposé, & qu'il étoit dangereux
 d'irriter davantage ; sur tout avant que
 les Juges eussent condamné ce bon
 hom-

homme à la mort. On le traita même assez durement en prison, malgré ces ménagemens. D'ailleurs il avoit à ménager non seulement le Prince *Maurice*, mais encore la Princesse & son Fils; à cause de sa femme & de ses enfans. En découvrant ce que la Princesse lui avoit dit en secret, & sans témoins, & apparemment après avoir tiré parole de lui, de garder le silence; il n'auroit rien gagné devant ses juges, & il auroit irrité au dernier point la Princesse & son Fils, qui auroient pû s'en venger sur sa famille. D'ailleurs qui sait si la Princesse ne lui avoit point dit, qu'elle lui parloit en son propre nom, & de son mouvement particulier, & non par ordre de *Maurice*; pour ne pas exposer l'autorité de ce Prince, en cas que *Barneveldt* fût d'un autre sentiment? Si la chose se passa ainsi, il est visible que ç'auroit été offenser inutilement la Princesse, que de découvrir son secret. Il ne faut pas donc s'étonner s'il n'en dit mot, & ç'auroit été une très-grande imprudence à lui d'en parler.

„ Il paroît encore, par les moyens
 „ que *Barneveldt* fournit à ses parens,
 „ pour sa justification, qu'on ne lui
 „ avoit jamais fait la proposition d'ai-

„ der le Prince à devenir Souverain.
 „ *J' ai parlé librement à son Excellen-*
 „ *ce*, dit-il, *je lui ai représenté les con-*
 „ *sequences du discours fâcheux, que te-*
 „ *noient les Contre-Remontrans, qu'ils*
 „ *ne demeureroient point en repos, jus-*
 „ *qu'à ce qu'ils eussent fait ce Prince Com-*
 „ *te de Hollande. On m'avoit rapporté,*
 „ *comme une chose certaine, qu'un*
 „ *Bourgmestre d'une des villes princi-*
 „ *pales, devoit m'en faire la proposition.*
 „ *Quelcun parla de ma part au Bourg-*
 „ *mestre, & il déclara que c'étoit un*
 „ *mal entendu.* Le Pensionnaire fon-
 „ doit donc ses soupçons, sur les dis-
 „ cours de quelques Contre-Remon-
 „ trans emportez.

J'ai dit la raison, que *Barneveldt* a-
 voit de ne point citer *Louise de Coli-*
gny, & il n'est pas besoin que je la
 répète.

„ Le Pensionnaire seroit-il allé fai-
 „ re une pareille remontrance à *Mau-*
 „ *rice*, si *Louise de Coligny* avoit veri-
 „ tablement proposé à *Barneveldt* de
 „ servir *Maurice*, dans le projet qu'il
 „ avoit formé de se faire déclarer Sou-
 „ verain?

Pourquoi non, si *Louise de Coligny*
 lui avoit dit que c'étoit de son propre
 mouvement, qu'elle lui en parloit ?

Bar-

Barnevelt pouvoit feindre de n'en rien savoir, que par les libelles, que l'on avoit fait courir là-dessus, & par les bruits qui en avoient été répandus ; jusqu'à ce que *Maurice* lui même lui en fît ouverture. Ce Prince n'étoit pas Souverain en Hollande, pour n'oser pas lui en parler, & l'on dit en Angleterre des choses infiniment plus hardies contre les Pois, dans les Parlemens. D'ailleurs il se pouvoit faire que *Maurice* changeât de sentimens, ou du moins supprimât son dessein, à cause des difficultez comme il le fit en effet „ Enfin le Prince avoit si peu „ ce dessein, qu'il fit mettre dans l'arrêt de mort, donné contre *Barnevelt*, que le Criminel avoit tâché de „ rendre son Excellence odieuse & suspecte, en répandant cette calomnie, „ que le Prince aspirait à la Souveraineté.

Quand on fit mourir *Barnevelt*, le dessein étoit échoué, au moins pour ce tems-là. On s'étoit bien apperçu, que ni les Magistrats, ni les peuples n'étoient pas disposez à offrir le titre de Comte au Prince, depuis que ce dessein avoit été éventé. On regardoit *Barnevelt*, comme celui qui y avoit apporté le plus d'obstacle, & l'on

voulut se venger de lui. Outre qu'on satisfaisoit par là une passion violente, on épouvantoit ceux qui auroient pû s'opposer au parti.

„ L'accusé eût pû prendre la Prin-
 „ cesse Douariere d'Orange à témoin;
 „ elle n'étoit pas encore morte; & ra-
 „ conter l'entretien qu'il avoit eu a-
 „ vec elle.

J'ai déjà dit que *Barnevelt* devoit ménager une Princesse, qui pouvoit avoir quelques égards pour sa famille, & qui étoit en effet une Princesse très-retenue, & très-génereuse, comme *Du Maurier* le remarque fort bien.

„ Si le fait est véritable, *Grotius* en
 „ auroit sû quelque chose. Et com-
 „ ment ne l'auroit-il pas allegué, pour
 „ la justification de *Barnevelt* son bon
 „ ami?

Il se pourroit faire que *Barnevelt* n'eût rien dit à *Grotius* de la conversation secrète, qu'il avoit eüe avec la Princesse d'Orange. Car enfin il n'étoit pas nécessaire de révéler ce secret. Mais supposons qu'il l'ait sû, il avoit deux raisons très-fortes de n'en rien témoigner. La première étoit que ce que *Barnevelt* avoit fait, & dont on l'accusoit principalement, n'étoit pas pour s'opposer directement au dessein
 du

du Prince, mais seulement pour empêcher que les desordres de l'Etat ne s'augmentassent. Ainsi, pour le justifier, il suffisoit de montrer qu'il n'avoit rien fait, qu'il ne pût, & qu'il ne dût faire, pour appaiser les brouilleries. En second lieu, *Grotius* gardoit autant de mesures, qu'il lui étoit possible, envers la Maison d'Orange; parce qu'il ne desespéroit pas de l'appaiser, pour retourner en sa patrie, comme il le souhaitoit passionnément. D'ailleurs cette Maison pouvoit lui nuire hors de son pais, & il n'étoit pas de la prudence de la pousser à bout, en découvrant tout ce qu'il savoit.

„ Il se contente de dire, que ceux
 „ qui ont conseillé au Prince *Maurice*
 „ de s'opposer à *Barneveldt* & aux Etats
 „ de Hollande, y ont été portez par
 „ d'autres motifs, que ceux de la Religion. *Grotius* attribue donc les
 „ démarches de son Excellence, contre le Pensionnaire aux insinuations
 „ malignes & aux conseils pernicieux
 „ d'*Aersjens* & de quelques autres ennemis du Pensionnaire. Il finit son
 „ Apologie, pour *Barneveldt*, en priant Dieu qu'il lui plaise d'accorder
 „ au Prince *Maurice* la grace de bien

„ gouverner la patrie, & de se faire ai-
 „ mer de tout le monde. Je ne sai
 „ si l'on parleroit si librement d'un
 „ Prince, qu'on sauroit avoir commis
 „ des injustices atroces & criantes,
 „ pour se faire le tiran d'une Repu-
 „ blique libre.

Grotius parle modestement de *Mau-
 rice* & rejette tout sur les mauvais con-
 seillers, à cause des raisons que l'on a
 dites. C'est l'usage de tous ceux qui
 trouvent à redire à la conduite des
 Princes. Ajoutez à cela que *Grotius*
 avoit sujet de croire qu'il se justifie-
 roit plus facilement, & qu'il pourroit
 ramener enfin les esprits, en gardant
 toute la moderation possible. La pas-
 sion, bien loin de servir en une oc-
 casion semblable, produit un effet tout
 contraire, & diminue même le poids
 des meilleures raisons. C'est pour ce-
 la qu'il se renferme uniquement dans
 ce qui étoit nécessaire, pour montrer
 que *Barnevelt* & ceux qui avoient sui-
 vi ses sentimens, n'avoient rien fait
 qui ne fût conforme aux Loix. D'ail-
 leurs en prouvant cela, il faisoit voir
 qu'on avoit fait à *Barnevelt* une inju-
 stice atroce & criante, & il valloit in-
 finiment mieux qu'il laissât tirer aux
 Lecteurs les conséquences qui naisso-
 ient

ient d'elles mêmes des faits qu'il avoit établis, que de les exprimer lui même en termes odieux. Le mot de *tiran*, dont Mr. le *Vassor* se sert, est extrêmement fort ; & les Courtisans ne croyoient pas qu'il convînt à un Prince, qui auroit été fait Comte, par une émotion populaire, ou par des intrigues de politique, quelques illégitimes qu'elles puissent être. Ces Messieurs-là donnent des noms horribles aux moindres excès, que les Peuples commettent, en défendant un peu trop âprement leur liberté ; mais ceux que les Grands commettent, ou pour acquérir la Souveraineté, ou pour se mettre au dessus des Loix, ne sont, à leur gré, que des *peccadilles*, & même des marques d'une ame grande & relevée. Les Princes, imbus de ces flateries, n'écoutent guere les regles de la Justice ; qu'ils s'imaginent n'être faites, que pour les particuliers.

Il semble au reste, que Mr. Le *Vassor* fasse quelque fois de la charge de *Stadthouder* ou de *Lieutenant*, un emploi qui a des prérogatives indépendantes des Etats ; qui sont néanmoins le seul Souverain, & qui peuvent étendre ou diminuer l'autorité de cette charge, ou même l'éteindre tout à fait,

selon qu'ils le trouvent à propos. Il n'est pas plus permis, selon les Loix, au Lieutenant des Etats de se servir contre ceux, dont il est sujet, & à qui il prête serment, de leur armée; qu'à un Lieutenant d'un Roi, de lui opposer ses propres soldats. Si un Roi d'Angleterre, soutenu d'une armée payée par le Parlement, avoit agi contre ses résolutions, cassé de son autorité ceux d'entre les membres du Parlement qui lui auroient déplu, mis d'autres en leurs places, fait mettre d'autres en prison, & établir des Juges extraordinaires pour les condamner, que ne diroit-on pas en Angleterre? Mais ces matieres sont délicates, & je n'en parle pas, pour rien décider; mais seulement pour rapporter les sentimens des Républicains, que Mr. *Le Vassor* ne méprise pas. Au reste je ne prétends pas chicaner son Histoire, qui est d'ailleurs très-estimable, par bien des endroits, & sur tout par l'air de liberté qui y regne, & par les maximes de bonne Politique & de Justice, qui y sont répandues. A l'égard de *Barnevelt*, il lui rend assez justice, dans son Livre XIII. qui mérite d'être lû avec soin.

III. Le troisième Article contient diverses particularitez de la vie de
Phi-

Phillippe Guillaume Prince d'Orange , fils aîné de *Guillaume I.* Il avoit été pris par les Espagnols à Louvain en MDLXVIII. & emmené en Espagne , où il fut en prison jusqu'à l'an XCVI. du même siècle ; auquel il fut renvoyé dans les Pais-bas ; mais sans pouvoir rendre aucun service aux Espagnols. Il y vécut même au commencement des liberalitez de *Maurice* son frere & de la *Comtesse d'Hohenlofa* soeur ; car les Espagnols ne voulurent pas encore le remettre dans la possession de ses biens , comme *Grutius* & *Reidanus* le disent sur cette année. Ce ne fut que l'an MDXCVIII. qu'on commença à lui rendre une partie de son bien. *Albert d'Autriche* , si l'on en croit le second de ces Historiens, que l'on vient de nommer , avoit voulu d'abord l'obliger , en reconnoissance de ce bienfait , à payer aux héritiers de *Balthasar Gerard* , assassin de *Guillaume I.* la somme que les Espagnols leurs payoient tous les ans , selon la promesse qu'ils en avoient faite à cet assassin. *Philippe Guillaume* avoit refusé de le faire , comme une chose contraire aux sentimens de la nature ; & à cause de cela , on avoit différé de le remettre en possession de ses biens ,

qu'on lui rendit néanmoins dans la suite. Cette fermeté a assez de rapport à l'action que *Du Maurier* rapporte de lui, dans ce même Article; où il dit que ce Prince jetta par une fenêtre le Concierge du Chateau, où il étoit prisonnier en Espagne, parce qu'il avoit parlé injurieusement du Prince d'Orange son Pere.

IV. Le quatrième Article contient l'éloge de *Maurice de Nassau*, que l'Auteur élève avec raison au dessus de tous les Capitaines de son tems. On voit par tout qu'il le louë avec plaisir, à l'égard de sa haute capacité dans ce qui regarde la guerre, & de plusieurs grandes qualitez personnelles, que l'on admiroit en lui. Il le blâme seulement, à l'égard de l'affaire de *Barneveldt*, qu'il rapporte en peu de mots, avec l'origine des disputes sur la Prédestination. Il le fait assez bien & avec assez de netteté, mais ceux qui voudront s'en instruire plus à fonds n'ont qu'à lire les Histoires Flamandes de *Jean Uytembogaart*, & de *Gerard Brand*, qui racontent au long tout ce qui se passa dans ces occasions. L'Apologétique de *Grotius*, les Ecrits Antisynodaux des Remontrants, le recueil de Lettres in-

ti-

titulé, *Præstantium ac Eruditorum Virorum Epistolæ* &c. pourront aussi en instruire ceux qui savent le Latin. On y peut ajouter la vie Flamande & Latine de *Simon Episcopus* imprimée à Amsterdam en 1693 & 1701.

Je m'étonne que Mr. l'Evêque de Meaux, qui pouvoit tirer de quelques uns de ces livres toute l'instruction dont il avoit besoin, pour parler de ces matieres, dans son *Histoire des Variations* ne les ait pas consultez, ou lui même, ou par quelcun de ses amis. S'il l'avoit fait, il n'auroit pas dit * qu'*Arminius* trouva un terrible adversaire en la personne de *François Gomarus* Professeur en Theologie dans l'Academie de Groningue & que les Academies se partagerent entre ces deux Professeurs. Il auroit pû savoir que *Gomarus* † étoit Professeur à Leide, plusieurs années avant qu'*Arminius* y fût appelé; & qu'il ne le fut à Groningue, que long-tems après la mort d'*Arminius*. Leur division nâquit dans Leide même, d'où *Gomarus* ne sortit qu'après la mort de son adversaire.

Le

* Liv. XIV. II. 321. de l'Ed. de Hollande.

† Il n'y a qu'à voir, si l'on veut, Mr. Bayle dans son Diction. dans les Articles d'*Arminius* & de *Gomarus*.

Le P. Noël *Alexandre* n'a pas fait cette faute, mais il en a commis de beaucoup plus considerables , dans le Tome VIII de son Histoire Ecclesiastique * où il parle de ces disputes. Après avoir rapporté la sentence de déposition , contre les Ministres Arminiens , prononcée par le Synode de Dordrecht , il parle ainsi ; *Inter Arminianos eminebant Barneveldus Ordinarius Cancellarius , H. Grotius Syndicus Rotodamensis , Episcopus Leidenfis Professor , Hogerbetius , Utenbogardus , Bertius , Curcellæus ; qui cum Dordrechtanæ Synodi decretis parere pertinaciter recusarent , Contra-remonstrantium , seu Gomaro Calvinianorum potentiâ oppressi sunt. Barneveldus capite plexus , Hogerbertius , Ledenbergius , Grotius carceri mancipati.* „ Les principaux „ des Arminiens étoient *Barneveld* „ Chancelier des Etats, *H Grotius* Pensionnaire de Rotterdam, *Episcopus* „ Professeur à Leide, *Hogerbeets* , *Uytembogard* , *Bertius* , *De Courcelles* , „ qui refusant opiniâtrément d'obeïr „ aux ordonnances du Synode de Dordrecht , furent opprimez par la puissance des Contre Remontrants, ou Go-

*Sac XV. C. XI * Artic. XII. Sect. 3. Pag. 152. Col. 2. Ed. in fol.*

„ Gomaro-Calviniens. *Barneveld* eut
 „ la tête coupée, *Hogerbeets*, *Lindenberg*
 „ & *Grotius* furent condamnez à une
 „ prison perpetuelle. Premièrement
 c'est écrire peu exactement , que de
 confondre ceux qui avoient des em-
 plois politiques , avec ceux , qui n'en
 avoient que dans l'Eglise, ou dans l'A-
 cademie. Il n'y avoit que les quatre
 derniers, qui eussent des emplois dans
 l'Etat. Secondement ceux ci ne furent
 point condamnez , pour n'avoir pas
 voulu se soumettre aux decrets du Sy-
 node de Dordrecht; mais pour des
 crimes d'Etat, qu'on leur imputa. En
 troisième lieu, il auroit fallu au moins
 nommer ceux d'entre les Ministres
 Remontrans , qui furent citez à Dor-
 drecht, n'y ayant qu'eux & leurs Col-
 legues, que la sentence de déposition
 regardât. Quatrièmement, on traita
Uytembogaarts de criminel d'Etat, &
 non de refractaire au synode. Cin-
 quièmement, *Bertius* étoit bien Armi-
 nien, mais il ne fut pas à Dordrecht.
 Sixièmement *Etienne de Courcelles* n'é-
 toit pas en Hollande en ce tems-là ,
 & n'avoit rien à démêler avec le Sy-
 node de Dordrecht , étant alors Mi-
 nistre à Fontaine-bleau. Mais le P.
Alexandre ayant ouï dire que *De Cour-*
cel-

celles avoit été un fameux Arminien , l'a mis avec les autres , sans prendre garde au tems. Je ne m'arrête pas à ce qui pourroit être mieux exprimé , mais je dirai que l'Auteur voulant dans la suite marquer au Lecteur les livres, où il pourroit s'instruire des sentimens des Arminiens, il ne nomme de ce parti que le seul *Arminius*, comme si c'étoit le principal Auteur , que l'on pût lire pour cela ; au lieu de renvoyer le Lecteur à la Confession de foi & à l'Apologie des Remontrants, aux écrits d'*Episcopius*, de *Courcelles* & de Mr. de *Limborch*, qui sont plus connus & plus exacts que ceux d'*Arminius*.

Je pourrois faire diverses remarques sur les theses, dans lesquelles il dit que la doctrine des Arminiens est contenue, mais je n'ai pas dessein de m'y arrêter. Il vaut mieux revenir à notre Auteur.

V. L'Article suivant regarde le Prince *Frideric Henri* , qui succeda à son frere dans les dignitez de Stadthouder & de Capitaine Général. Avant que de parler de lui , plus au long, l'Auteur parle de sa posterité, du Prince *Guillaume II* & du Prince *Guillaume III*. mort Roi d'Angleterre. Il dit aussi quelque chose des conquêtes
que

que le Roi de France fit en MDC LXXII. sur les Etats, & les attribue à la discorde, qui regnoit dans ces Provinces, qui se trouverent destituées de troupes & de munitions de guerre, lors qu'elles furent attaquées. Comme *Du Maurier* n'avoit aucunes lumieres particulieres de ce qui se passoit en cetems-là en Hollande, il n'est pas si digne de foi, à l'égard de ces matieres, qu'en ce qu'il avoit appris de son Pere. Il dit, par exemple, après avoir parlé de la division, qui étoit dans l'Etat en MDCLXXII. que, *par une passion déreglée la plupart des principaux du pais souhaitoient la perte de leur armée de terre, & la défaite du Prince d'Orange, dont la puissance & l'élevation leur étoit suspecte; & que pour cela ils n'avoient pas assez pourvu son armée des choses nécessaires, tandis qu'ils mettoient tous leurs soins & leur principale application à grossir leurs forces de mer.* Je ne croi pas qu'il y eût personne, dans les Provinces Unies, qui fût aussi extravagant, que de souhaiter la perte de l'armée par terre; puis que c'étoit visiblement souhaiter la perte de l'Etat, que ses Flotes n'auroient pas sauvé, si l'Ennemi eût été maître de la terre. Il n'est pas vrai non plus que l'on

l'on négligeât l'armée de terre , pour grossir celle de la mer. On trouve tout le contraire , dans la vie de *Ruyter* par *Gerard Brand*, sur l'année 1672. & la chose même le fait voir ; puis que le Prince d'Orange d'alors fut Capitaine Général, dès le 24 de Fevrier de cette année , & que son parti étoit indubitablement le plus fort , dans l'Assemblée des Etats. Ce parti n'avoit garde d'avoir plus de soin de la flotte , que de l'armée de terre. Mais le tems fut trop court, pour faire les appareils nécessaires, afin de repousser l'ennemi, & peut-être encore que le Prince d'Orange , qui étoit fort jeune, ne fut pas alors trop bien servi ; malheur qui lui est arrivé plus d'une fois, dans la suite de sa vie. Il y a même des gens , qui ont soupçonné que quelques uns de ce même parti ne se remuerent que mollement , & ne firent pas ce qu'ils pouvoient, pour rendre *Mrs. de Wit* plus odieux aux peuples ; comme s'ils avoient été responsables de tout le mal, qui arriva, même après avoir perdu leur autorité. Quoi qu'il en soit , il est certain que les longues délibérations, sur l'élection d'un Capitaine Général, avant que l'on se mît en peine de lever une armée,

mée, mirent l'Etat à deux doits de sa perte. Dieu veuille que jamais rien de semblable ne lui arrive! Dieu veuille qu'instruit par le passé il travaille toujours d'un commun accord à sa conservation; comme il l'a fait, d'une maniere très glorieuse, dans la guerre commencée en M D C C I I.

L'Auteur fait ensuite un petit abrégé de la vie de *Frederic Henri*, qui n'étoit guere moins habile dans l'art de faire la guerre, que son frere *Maurice*. On en a une vie, par *Jean Commelyn*, en Flammand & en François, publiée en 1656. mais qui peut plutôt servir de mémoires, pour écrire cette vie, que pour satisfaire le Lecteur. On voit aussi des morceaux remarquables de cette histoire, dans la description du siege de *Grol* en 1627. par *H. Grotius*, & dans celle du siege de *Bolduc* en 1629. par *Daniel Heinsius*.

VI. Le Sixième Article regarde *Jean de Barneveld*, & l'Auteur y dit ce qu'il n'avoit pas encore dit, touchant ce grand homme, dans les Articles de *Maurice* & de *Louise de Coligny*. On peut s'en instruire plus à fonds, dans sa vie Flamande imprimée en 1648. quoi que l'on puisse dire de cette vie la même chose, que de celle de
Fris-

Frideric Henri. Du Maurier parle aussi de la conspiration des fils de *Barnevelt*, contre *Maurice*, qui n'eut pas plus de pitié d'eux, que de leur Pere.

VII. Le septième Article est de *François Aersens*, Sr. de Sommersdyk, dont il dit autant de mal, que de bien des autres. Il-avoit toujours été ennemi du Pere de l'Auteur, & s'étoit avancé par de mauvaises voies. Néanmoins il louë beaucoup son fils *Corneille Aersens*, qu'il dit avoir été infiniment plus moderé que son pere. Il parle de sa posterité, jusqu'à celui, qui est mort à Surinam, depuis quelques années, quoi qu'il n'aille pas jusqu'à sa mort.

VIII. Le huitième & dernier Article contient l'éloge de *H. Grotius*, qui avoit été ami particulier de l'Ambassadeur *Du Maurier*. Ce grand homme est trop connu, pour s'y arrêter. Je remarquerai seulement deux choses. La premiere, c'est qu'il y a quelques faits, dans lesquels *Du Maurier* s'est trompé; comme je l'ai fait voir, il y a dix-sept ans, dans le I. Tome de la *Bibliothèque que Universelle* Article X, ou le I. du mois de Février.

L'autre chose, qu'il est bon de remarquer, c'est que l'on trouvera l'A-

po -

pologie de *Grotius*, concernant les sentimens dangereux qu'on lui attribue , dans la Lettre XVII. des *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande, sur l'Histoire Critique du Vieux Testament*. Ajoûtez encore à cela que feu Mr. *Stillington*, Evêque de Worcester, qui a écrit avec beaucoup de véhémence contre les Sociniens, a défendu *Grotius*, contre ceux qui l'accusent d'être de l'opinion de ces gens-là, au Chap. VIII. de son livre intitulé : *Défense de la doctrine de la Trinité*. On ne peut pas accuser ce savant Evêque, d'avoir favorisé, en aucune maniere, le Socinianisme ; de sorte que l'on peut être persuadé que son jugement est fondé sur l'opinion qu'il avoit de l'Orthodoxie de *Grotius*, dont il apporte en effet des raisons solides. Cependant un autre Evêque, mais de l'Eglise Romaine , a tâché depuis peu de diffamer *Grotius*, autant qu'il a été possible. Je veux dire Mr. de Meaux, dans sa premiere * instruction contre Mr. Simon , où il semble même promettre un Ouvrage, où il entreprendra de détruire l'autorité de *Grotius* dans l'esprit de ceux qui étudient l'Ecriture sainte. Comme les goûts ne se ressemblent pas,

* Imprimée à Paris en 1703.

pas, à l'égard des viandes: les jugemens de l'esprit ne sont pas les mêmes, à l'égard des livres, & des sentimens. J'avouë que je ne connois aucun interprete de l'Ecriture, que l'on puisse égaler à *Grotius*; mais si *Mr. de Meaux* veut nous faire perdre la haute estime, que nous avons conçue de ce grand homme, il ne sauroit mieux le faire, qu'en nous montrant quelque autre Interprete, qui vaille mieux que lui, & qui ait suivi une route différente; ou plutôt en produisant lui même quelque chose de meilleur. Car en disant seulement que *Grotius* étoit Socinien, tout ce qu'on avancera c'est que le Public aura de meilleurs sentimens des Sociniens; s'il est une fois persuadé que le plus habile de tous les Interpretes de l'Ecriture Sainte a été de leur côté. Il y a des gens qui, ennemis de toute Raison, appellent *Sociniens* tout ce qui paroît plus raisonnable, que ce que l'on dit vulgairement. On fait par là beaucoup d'honneur aux Sociniens, & un très-grand tort à la Verité; puis que cette conduite suppose que ceux, qui la défendent, ne font aucun usage de leur Raison. Si l'on dit que les Sociniens ont découvert plusieurs de ces choses que l'on trou-

trou-

trouve raisonnables ; il ne s'ensuit pas
 quel'on doive traiter ces pensées de So-
 ciniennes, puis que le bon sens doit
 être, ce me semble, autant du côté de
 la Verité, que de celui de ceux qui
 l'attaquent. Ce qui est de bon sens ap-
 partient à tous les hommes, & en
 particulier à tous les Chrétiens, qui le
 doivent embrasser avec plaisir ; dans
 quelque Auteur, qu'il se trouve. Mais
 ce n'est pas là un sujet, que l'on puis-
 se traiter en passant.

A R T I C L E. IV.

DIONYSII PETAVII *Opus de Doctrina
 Temporum, in tres Tomos distribu-
 tum, cum multis additionibus ipsius
 Auctoris.*

C'EST là le titre général de l'Ouvra-
 ge du P. Petau, intitulé de *Doc-
 trina Temporum*, & de son *Uranologium*.
 Comme l'un & l'autre de ces Ouvra-
 ges regardent la Chronologie, le Li-
 braire a crû devoir les joindre, & en
 faire un seul corps. Le premier avoit
 paru en deux Tomes *in folio*, à Paris
 en 1627. & le second fut imprimé au-
 si *in folio*, dans la même ville en 1630.
Tom. II. H Après

Après avoir vû que l'édition des *Dogmes Theologiques*, qui parurent à Amsterdam en 1700. avoit été bien reçue du Public; le Libraire n'a pas douté qu'il ne dût mettre au jour la *Chronologie* du même Auteur, qui étoit devenue aussi rare que les *Dogmes Theologiques*, & n'en espere pas un moindre débit. Ce n'est pas ici un Ouvrage à en donner un Extrait suivi, parce que la matiere n'est pas d'une nature à pouvoir être abrégée, & que peu de gens même entendraient ce qu'on pourroit en dire. Néanmoins comme il y a beaucoup plus de personnes, qui en ont ouï parler, ou qui l'ont vû dans les Bibliothèques, qu'il n'y en a qui en sâchent l'usage; on en indiquera le contenu, en peu de mots.

- I. *Dionysii Petavii Aurelianensis, à Societate Jesu, opus de Doctrina Temporum, auctius, in hac nova Editione, Notis & Emendationibus quamplurimis quas manu sua Codici adscripserat Dionysius Petavius. Cum præfatione & Dissertatione de LXX. Hebdomadibus JOANNIS HARDUINI S. J. P. Tomus I. Amstelodami apud Georg. Gallet MDCCIII.*

MDCCLIII. Pagg. 568. sans les
Préfaces & les Indices.

I La premiere chose , que l'on trouve ici c'est une Préface d'un Anonyme , qui rend raison de cette Edition. Après avoir marqué, en peu de mots, l'utilité de cet Ouvrage, il remarque que le P. *Petau* s'est principalement proposé de réfuter *Joseph Scaliger*, en ce qu'il a de particulier dans ses livres de *Emendatione Temporum* & dans ses *Canons Isagogiques*, qui sont joints à son *Eusebe*. Le Jésuite parle avec un extrême mépris de ce savant homme, qui s'étoit attiré la colere de la Société, dont il avoit mal parlé , aussi bien que de plusieurs de ses membres , en divers endroits de ses Ouvrages & sur tout dans l'examen du *Tribarefion* du Jésuite *Serrarius*. Mais on soutient qu'il y a trois choses , qui sont particulieres à *Scaliger*, & dont on ne peut juger que d'une maniere qui lui soit avantageuse.

La premiere c'est que c'est lui, qui a le premier entrepris de faire une Chronologie complete, ou de donner des principes assurez, pour ranger l'Histoire en un ordre exact & fondé sur des regles. Avant lui, comme le

P. *Petau* lui même l'avouë, on n'a-voit encore rien tenté de semblable. On ne voioit rien que de très-confus, & de très-incertain. Cela étant, quand *Scaliger* se feroit trompé en beaucoup de choses, comme on ne le nie pas, il seroit toujours très-louable d'avoir rompu la glace, & d'avoir montré, au moins en général, de quelle maniere il s'y faut prendre, pour faire une Chronologie, complete & méthodique. Ce n'est pas là l'entreprise d'un génie vulgaire, quoi qu'elle n'ait pas été executée, par celui qui l'a faite, avec la dernière exactitude.

La seconde chose c'est que *Scaliger* ayant une très-grande connoissance des Langues Orientales, aussi bien que de la Greque & de la Latine & une prodigieuse lecture de toutes sortes d'Auteurs, il a ramassé tout ce qu'il a pû trouver dans les Auteurs de l'Orient & de l'Occident, qui pouvoit servir à établir des principes assurez de Chronologie, & à fixer le tems auquel divers événemens remarquables sont arrivez. Quand de cet amas étonnant de materiaux, tirez de toutes sortes d'Auteurs, *Scaliger* n'auroit fait aucun édifice régulier; on ne pourroit pas néanmoins disconvenir qu'on ne
lui

lui eût une très-grande obligation de les avoir ramassez. Il y avoit très-peu de gens , qui pussent faire cet amas ; parce qu'il falloit pour cela avoir une connoissance peu commune des Langues mortes , & une lecture infinie. Je doute beaucoup que le P. *Petau* lui même eût pû faire ce recueil ; car quoi qu'il en dise, il raisonne le plus souvent sur ces passages ramassez par *Scaliger*. S'il accuse ce grand homme de n'en avoir pas fait l'usage, qu'il devoit , il ne peut pas néanmoins dire que cet amas ne soit pas de lui. On peut même assurer qu'il a été plus en état de bien raisonner sur ces passages, qu'il ne l'auroit été, si personne ne les eût examinez avant lui, supposé qu'on s'y soit trompé. Une erreur reconnue est un écueil, que l'on évite plus facilement, que si on n'en avoit point ouï parler auparavant.

La troisième chose, qui mérite d'être louée dans *Scaliger*, c'est l'invention de la *Période Julienne* ; qui est d'une si grande utilité que le P. *Petau*, qui parle si mal de lui, ne peut pas s'empêcher de la louer, en divers endroits de cet Ouvrage & sur tout au commencement du neuvième Livre ; où il avoue qu'elle renferme des marques

certaines des tems, par lesquelles on les distingue les uns des autres, & sans lesquelles tout le travail des Chronologues est presque inutile, ou au moins très-fâcheux & très-difficile. Il en traite aussi, au Liv. VII. c. 8.

Ces trois choses auroient dû obliger le *P. Petau* de parler plus honêtement de *Scaliger*; qu'il ne louë qu'en qualité de Grammairien ou de Critique. *Alexandre Morus* avoit déjà fait en peu de mots l'Apologie de *Scaliger*, contre divers de ses Adversaires. & contre le *P. Petau*, dans une Préface qu'il mit au devant du *Thesaurus Temporum*, imprimé pour la seconde fois à Amsterdam, en 1658.

On voit ensuite, dans cette Préface, diverses petites notes, sur quelques endroits du *P. Petau*, que l'on a trouvées à la marge d'un exemplaire qui avoit appartenu à *David Blondel*, mort Professeur en Histoire, dans l'Ecole Illustre d'Amsterdam. Si l'on traitoit le *P. Petau*, avec la même aigreur qu'il a traité ses Adversaires & entre autres *Blondel*, qu'il a réfuté dans ses livres de la Hierarchie; on pourroit trouver dans ce peu de notes, que l'Auteur n'avoit pas écrites pour les publier, de quoi faire voir que le
P. Pe-

P. *Petau* n'étoit pas moins sujet à se tromper qu'un autre. Il y a encore quelques fautes d'impression, ou d'inadvertence, remarquées par *Mr. Baudry* au Livre XIII. dans les lettres Dominicales, & dans les Cycles du Soleil & de la Lune.

II. On voit ensuite une espece de dedicace du P. *Hardouin* Jésuite, qui témoigne que de petites notes, qui sont au dessous des pages, dans cette Edition & qui n'étoient pas dans la précédente, sont entierement conformes aux remarques de la main propre du P. *Petau*, que l'on voit dans la Bibliothèque des Jésuites de Paris.

Cette préface est suivie d'une Dissertation sur les LXX. Semaines de Daniel, sous le nom d'*Eusebius Franco-Romanus*; où l'on défend le sentiment que le P. *Hardouin*, avoit avancé, dans sa Chronologie imprimée & supprimée à Paris en 1697. Le P. l'*Amy* de l'Oratoire avoit attaqué ce sentiment, dans son *Apparat Chronologique* Part. II. Ch. IV. 10. C'est contre lui qu'on le défend ici.

Le P. *Hardouin* croit qu'il faut placer le commencement des LXX. semaines, à la quatrième année de Joakim Roi de Juda, qu'il met à l'an

DCV. avant Jesus-Christ, & à l'an de Rome CXLIX. L'année précédente, sur la fin, * Jeremie avoit eu une révélation, par laquelle il apprit que la captivité des Juifs, dans laquelle ils furent emmenez par Nabuchodonosor, ne duretoit que LXX ans. Il y en avoit déjà XLIX. d'écoulez, lors que Daniel eut la révélation des LXX. semaines d'années, Ch. IX 23 & suiv. Ainsi selon le P. *Hardouin* l'Ange veut dire que depuis la sortie de la parole, c'est à dire, de la révélation du rétablissement de Jerusalem faite à Jeremie, il y avoit déjà eu VII. semaines, ou XLIX ans, jusqu'à l'Oint, & au Chef dont il parle au v. 25. c'est à dire, jusqu'à Cyrus; & qu'à compter depuis la même année de la révélation faite à Jeremie, il y auroit LXII. semaines d'années, jusqu'à la venue d'un autre Oint, qui est Judas Macchabée. Dieu promet, selon lui, ici deux Oints, dont le premier est Cyrus, qui devoit venir au bout de VII semaines, & l'autre Judas Macchabée qui ne devoit venir qu'au bout de LXII. semaines. Après Cyrus, le saint des saints (Dan. IX, 24) c'est à dire, Jesus-Christ, devoit être oint, non en lui-même.

* Ch. XXIX. 10.

même, mais en son type, ou dans le Souverain Sacrificateur des Juifs. Après que Judas Macchabée seroit venu, avant la profanation du Temple, le Christ devoit être tué, non en lui-même, mais en son type, ou dans un autre Souverain Sacrificateur qui fut *Onias* tué à Antioche l'an CLXXI. avant Jésus-Christ & l'an DLXXXIII. de la ville de Rome, avant la profanation du Temple par Antiochus. Ainsi ces LXX. semaines finissent l'an CLXV. avant Jésus-Christ, selon le P. *Hardouin*. Néanmoins il prétend que les Juifs, après avoir vu leur Temple entièrement détruit par Tite, ont dû conclure de cette Prophetie que le Messie avoit été oint & tué avant cette ruine. Pour soutenir cette nouvelle explication, le P. *Hardouin* a inventé une Chronologie particuliere & une nouvelle suite des Rois de Perse & de Babylone. Il soutient aussi que ces paroles de la Vulgate Dan. IX. 24. *Septuaginta hebdomades abbreviate sunt super populum*, doivent être expliquées, selon son hypothese, qui abregé ces LXX semaines de sept, parce qu'il fait commencer les VII. & les LXXII. au même tems. Il répond en suite aux objections de son Adversaire.

On lui avoit objecté , entre autres choses, que son sentiment ressembloit à celui du Chevalier *Marsham* , qui a crû qu'il n'y avoit rien dans cette Prophetie qui regardât le Messie. Mais il soutient qu'il y a une très-grande difference entre leurs explications. 1. *Marsham* dit que cette Prophetie ne regarde pas le Christ ; mais le P. *Hardouin* soutient qu'il faut entendre de lui principalement ces mots : *Christus occidetur*, & condamne *Estius* & *Sixte de Sienne* , qui ont été dans un autre sentiment : 2. *Marsham* , n'a pas entendu ce que vouloient dire les semaines , abrégées , que le P. *Hardouin* a , comme il croit , heureusement expliquées ; d'où vient qu'il y a une difference d'environ cinquante ans , entre leurs calculs : 3. *Marsham* n'a rien dit d'*Onias* qui , selon le P. *Hardouin* , a beaucoup de part , dans cette prophetie : 4. *Marsham* compte les LXX. semaines depuis la ruine de Jerusalem , par Nabuchodonosor ; le P. *Hardouin* en met le commencement dix-neuf ans plutôt : 5. *Marsham* suppose qu'il y avoit trois semaines d'années écoulées , lors que Daniel eut cette vision ; mais le P. *Hardouin* suppose qu'il s'étoit déjà écoulé LXXIV. ans : 6. *Marsham*

cx-

explique *jusqu'au Christ, le Chef*, de l'année première de Cyrus, après la prise de Babylone; mais le P. *Hardouin*, l'explique de la première année de son règne en Médie, qui a été, selon lui, antérieur à l'autre de plus de vingt-cinq ans. Mais ce qu'on a repris principalement, dans l'un & dans l'autre, c'est que faisant finir les LXX. semaines au tems de Judas Maccabée, ils ôtent aux Chrétiens la preuve qu'ils tirent de cet endroit, pour faire voir contre les Juifs, que le Christ est mort, dans le tems auquel les Evangelistes, le marquent. Néanmoins le P. *Hardouin* prétend qu'on peut s'en servir contre eux, selon son hypothèse. Il croit qu'il faut entendre ces paroles: *après LXII. semaines, l'Oint, ou le Christ sera tué*, de cette manière: „ au „ bout de deux semaines, on tuera „ celui qui montrera en lui-même, „ que le Christ doit être aussi tué, le „ Temple devant être profané après „ sa mort, comme il sera renversé „ après la mort du Christ. En soixan- „ te deux semaines, la mort d'un „ homme saint, & qui sera Souverain „ Sacrificateur, vous fournira une preuve, par où il paroîtra que le Christ, „ ainsi nommé par excellence, doit „ être

„ être aussi tué de même. L'Auteur soutient que les Juifs sont obligés de reconnoître , dans cette prophétie bien entendue , que la mort du Messie a été prédite & représentée par la mort du Souverain Sacrificateur Onias ; parce qu'ils sont obligés d'avouer que le mot d'*Oint* signifie le Messie proprement dit ; & que la mort , qui lui est prédite dans Daniel , a été représentée dans Onias , puis qu'elle est arrivée au bout de soixante deux semaines , qui est le tems de la mort d'Onias , quoi qu'Onias ne soit pas le Christ. Mais les Juifs diront , s'ils veulent admettre l'explication du P. *Hardouin* , que cette prophétie ayant été accomplie dans Onias , comme le calcul de l'Auteur le prouve , on n'a pas besoin d'en chercher l'accomplissement plus loin ; & que même on ne le doit pas faire , à cause de la manière distincte dont le tems est marqué ; & qu'Onias est nommé *Oint* , parce qu'il étoit Sacrificateur ; comme Cyrus a ce titre , parce qu'il étoit Roi. Il seroit bien difficile de tirer d'un Juif , autre chose que cela , en vertu de l'explication du P. *Hardouin*. On n'en peut pas dire davantage , parce que l'on n'a pas la Chronologie du vieux Testament , par cet Auteur.

Il répond enfin , en peu de mots , à ce que le P. *P Amy* a dit contre son sentiment, touchant le Sabbat *second-premier*, qu'il croit être le *premier sabbat du second Adar*, ou du mois intercalaire qu'on nommoit ainsi. Comme il n'y a rien de démonstratif là dessus, il est facile de disputer pour & contre. Le P. *P Amy*, que l'Auteur maltraite beaucoup , verra ce qu'il aura à repliquer, s'il trouve à propos de revenir à la charge.

Au reste le P. *Hardouin* n'a pas voulu paroître publier lui même , cette Dissertation. On introduit un Chanoine d'Augsbourg, nommé *Languemantel* (car c'est ainsi qu'on orthographie ce mot à la Françoisé) qui l'envoie au *Sr. Gorge Gallet*, directeur de l'Imprimerie de Mrs. *Huguetan*.

III. Après cela, on trouve l'Ouvrage du P. *Petau*, qui commence par des *Prolegomenes*, où il décrit la science qu'il a entrepris de traiter , & où il parle du dessein & du contenu des deux Volumes de la *Doctrine des Temps*.

Il n'est pas besoin * de remarquer que l'objet de la Chronologie est le temps, considéré par rapport aux hom-

H 7

mes.

* *Proleg. c. I. & III.*

mes. Il n'y a personne, qui l'ignore. Mais il est bon de dire un mot de la première origine de cette science. * L'Oracle de Delphes ayant dit qu'il falloit faire les fêtes solennelles & les sacrifices publics non seulement *selon l'usage de la patrie*, κατὰ πατρίαν, mais encore *selon trois choses*, κατὰ τρία; les Grecs crurent que l'Oracle leur ordonnoit d'avoir égard en cela aux jours, aux mois & aux années; que pour cela il falloit regler les années sur le cours du Soleil, & les mois & les jours sur celui de la Lune. Acause de cela, les Astronomes inventerent des *Cycles*, ou révolutions, par le moyen de quoi ils tâchèrent d'accorder les mouvemens du Soleil & de la Lune, & de fixer en quelque sorte les mois à de certaines saisons dans lesquelles on devoit faire les sacrifices. Les Romains avoient une année encore plus confuse, que les Grecs, jusqu'à ce que Jules-Cesar la corrigeât, & la reduisit dans l'état où elle est présentement, par le conseil de *Sofigene*. Les anciens Chrétiens n'étoient gueres moins embarrassés, que les autres, pour l'observation de la Pâque, sur laquelle ils ont eu longtems de grandes disputes, qui ont donné

* Cap. II.

né origine à la science du *Comput*, comme on la nommoit, qui consistoit à marquer le tems des fêtes mobiles. Cela fit que l'on commença à prendre quelque goût à l'Astronomie, sur laquelle la Chronologie est fondée.

* Il y a eu quantité de *Computistes*, dans les Siècles les plus barbares, qui ont donné la maniere de savoir en quel jour la Pâque devoit être, par certaines regles faciles; mais ils ne savoient pas assez d'Astronomie, pour rendre raison de ces regles; & ce n'a été guere que dans les XVI. & XVII. Siècles, que l'on en a donné les raisons Astronomiques; comme ont fait *Jean Stoesler*, *Campanus*, *Paul Pitati*, & *Christophe Clavius*. *Paul de Middelbourg*, Evêque de Fossombrone, a cultivé la même science du *Comput*; mais il avoit de plus recherché la forme des années des Orientaux. Néanmoins il n'avoit pas assez de connoissance de l'Astronomie.

Le P. *Petau* avouë qu'il n'y a eu personne, avant *Joseph Scaliger*, qui ait entrepris de faire une Chronologie fondée sur l'Astronomie & sur des regles certaines. *Scaliger* s'étoit persuadé

* *Cap. IV.*

dé d'avoir porté cette science à un si haut point de perfection , qu'il n'y avoit rien à changer à ses décisions ; & * l'Auteur rapporte de lui quelques passages , par lesquels il paroît que ce grand homme étoit un peu trop entêté de lui même. Cependant le P. *Petau* , après avoir protesté qu'il est prêt de pardonner des fautes médiocres, soutient que toute sa doctrine est fautive, & pleine de contradictions ; ce qu'il entend des inventions particulières de *Scaliger* & non de ce qu'il a pris des autres Auteurs. Il auroit bien fait d'en excepter ici la belle invention de la *Période Julienne* , dont il est obligé de faire l'éloge ailleurs , comme je l'ai déjà dit. Il auroit paru d'abord plus de candeur dans la manière, dont il en use envers lui, où l'on ne voit, dès le commencement , que de l'aigreur.

Quand *Scaliger* publia, pour la première fois, ses livres de *Emendatione Temporum*, l'érudition qui est répandue par tout cet Ouvrage , la variété incroyable des choses peu connues dont il y traite, la nouveauté du sujet, & la manière décisive dont *Scaliger* parle, lui attirerent une très-grande répu-

* Cap. V.

réputation; & comme il n'étoit pas facile d'examiner sa doctrine, on aimait mieux croire qu'elle étoit bien fondée, que d'entreprendre un si difficile examen. Cependant le même Auteur, publiant cet Ouvrage environ quinze ans après, en 1598. y changea une infinité de choses, & soutint souvent tout le contraire de ce qu'il avoit dit dans la première édition. De même dans ses *Canons Isagogiques*, qu'il prétend devoir être comme une introduction à son livre de la *Correction des Temps*, il détruit une grande partie de ce qu'il y avoit enseigné. Ce qu'il y a de pire, selon le Critique de *Scaliger*, c'est que ces changemens ne valent souvent pas mieux, que ses premières pensées, & sont même quelque fois moins soutenables. Il est certain que cette inconstance est une marque que *Scaliger* ne voyoit pas si clair dans ces sortes de choses, qu'il le croyoit; & qu'elle auroit été plus supportable dans un homme, qui auroit parlé moins affirmativement; car il faut tomber d'accord que c'étoit là un des défauts de ce grand homme, aussi bien que la précipitation dans les conjectures. C'est ce que le P. *Petau* a exprimé, dans ces termes énergiques:

ques: *Fuit, ut in fingendo ac divinando præceptis, sic in affirmando vebemens, ac violentus. Itaque nihil ab eo non adseveranter ac sine cunctatione pronunciatum est, iis de rebus; quas subinde damnans ac rescindens, contraria omnia pari fiducia decrevit.*

* Le P. *Petau* s'est proposé, dans sa Doctrine des Temps, premierement de réfuter *Scaliger*, & en second lieu d'établir de meilleurs principes. Mais comme *Scaliger* n'a point été méthodique, & ne s'est pas exprimé assez clairement, ce qui a fait que peu de gens l'ont entendu; son Adversaire a expliqué sa pensée, avant que de la réfuter, plus clairement que l'Auteur lui même ne l'avoit fait. Ainsi ceux qui voudront lire *Scaliger* & le comparer avec le P. *Petau*, pourront tirer cet avantage de ce dernier; que par son moyen ils entendront plus facilement ce que *Scaliger* a dit. Il ne faut pas néanmoins s'y trop fier, car il paroît ici une si violente passion de censurer *Scaliger*, qu'on peut croire que le P. *Petau* s'en est quelquefois laissé aveugler, sans lui faire aucune injustice. Il dit que la Chronologie est fondée sur deux sortes de principes, dont

* *Cap. VI.*

dont les uns sont mathématiques & indubitables, & les autres sont les témoignages des Anciens, qui rendent un fait d'autant plus certain, qu'ils sont en plus grand nombre & plus constants. On doit prendre garde, comme il dit très-judicieusement, quand on établit quelque chose, jusqu'à quel point on peut l'affurer; afin de ne le faire ni plus, ni moins que la nature de la chose nous le permet. C'est de-là que naît l'ingenuité & la candeur; lors que l'on reconnoît & que l'on avouë librement ce qu'il y a en chaque chose ou en chaque opinion de certain, de probable & de douteux; lors que l'on n'apporte pas, pour la décision d'une chose, des préjugés appuyez sur des conjectures, ou conçus par caprice; & lors que l'on n'entreprend pas de gagner les esprits par force ou par tyrannie, mais par persuasion. Le P. *Petau* croit avoir évité ce dernier défaut, dont il accuse *Scaliger* avec quelque raison. Cet endroit est beau dans l'Original & digne d'être appris par coeur, partous ceux qui se mêlent de raisonner sur des faits. Je ne puis m'empêcher de le rapporter: *Illud est κατασκευαστικὸς partis proprium munus, videre quatenus adfirmari aliquid*

quid adprobarique oporteat ; ne vel minus, vel amplius id fiat, quàm rei natura postulabit. Ex quo plenus ingenuæ fidei, ac veritatis ille candor existit ; dum quid in re & opinione quaque certum, quid probabile, vel dubium sit, liberè agnoscimus ac fatemur ; non ex sola conjectura aut libidine præjudicati quidquam afferimus ad causam ; neque vi ac tyrannide, potiusquàm certâ persuasione, ad adsentendum impellimus.

* Le premier Tome, contient les huit premiers livres, qui comprennent la partie spéculative, s'il faut ainsi parler, de la Chronologie ; c'est à dire, la science de regler & de disposer les tems, selon les regles des Astronomes, & les Cycles qu'ils ont inventez pour cela. Ici il n'y doit rien avoir que de mathématique & d'assuré ; parce qu'il s'agit de faire des démonstrations sur des principes clairs & évidens. Le second Tome regarde l'usage de la Chronologie, à l'égard de l'Histoire, & roule tout entier sur les moyens que l'on a de fixer les *Epoques* de divers faits importants, à certains tems marquez, selon les regles de l'art.

Pour parler de ce qu'il y a dans le premier Tome, un peu plus distinctement, l'Auteur traite dans le I. Li-

* Cap. VII.

vrc

vre de l'année des Grecs & des Cycles inventez par les Astronomes de cette nation. C'étoit par là que *Scaliger* avoit commencé son Ouvrage de la Correction des Tems, & il croyoit y avoir bien réussi. Le P. *Petau* prétend avoir renversé ce que *Scaliger* avoit établi, & montré que l'année Greque ordinaire & l'Attique en particulier a été Lunaire, selon l'établissement de ceux qui l'avoient formée, & que la forme de l'année que *Scaliger* fait consister en 12 mois de trente jours chacun, avec certaines intercalaisons réglées, & les Cycles, qu'il décrit & qu'il attribue à diverses villes, ne sont que des fictions.

Le II. Livre traite de l'année Lunaire, & après avoir rejeté la différence entre l'année ordinaire & la Prytanique, on y explique les diverses Perodes, ou Cycles de huit ans, le Cycle de dix-neuf ans de *Meton*, la Periode Calippique, les années populaires des Arabes & des Juifs, les Cycles des anciens Chrétiens pour trouver la Pâque, où l'on donne la méthode des *Quarto-decimains*, & des Latins, qui n'étoit pas fort connue. On y explique encore le Canon de S. *Hippolyte*, & les Cycles de *Theophile*, de
Cy-

Cyrille, de *Victorius* & de *Denys*. Cela est suivi d'une explication étendue de l'année Romaine ancienne, dont *Scaliger* avoit embarrassé la forme, par diverses conjectures.

Il faut néanmoins avouer qu'il y a bien de l'obscurité en tout ceci, qu'il faut souvent conjecturer pour suppléer ce qui manque, à ce que l'on tire de l'Antiquité, & que les conjectures du P. *Petau* n'ont pas plû à tout le monde, non plus que celles de *Scaliger*. On en pourra trouver des preuves dans les *Dissertations sur les Cycles des Anciens*, par Mr. *Dodwel*, imprimées à Oxford en 1701. Mais le P. *Petau* se vante, dans ses *Prolegomenes*, d'avoir eu soin de ne proposer que comme probable ce qu'il n'étoit pas en état de démontrer. Cela n'est pas tout à fait faux, mais il rejette quelque fois comme des faussetez notoires ce qui n'est que douteux, ou suspect. Comme il y a des degrez de vrai-semblance, tout n'a pas la même apparence de fausseté, & il n'y a pas moins de témérité à nier qu'à assurer quelque chose trop positivement.

Dans le III. Livre, on réfute ce que *Scaliger* avoit avancé de l'année des Chaldéens, des Perses & des Egyptiens.

Le

Le IV. traite de l'année solaire , dont la plus célèbre est la Julienne. On explique donc d'abord sa disposition & sa correction. Ensuite après avoir expliqué l'année de Rabbi *Aïda*, & ses *Tbekupbes* , ou révolutions , on passe à l'année Céleste , où l'on fait voir de quelle manière les Anciens l'ont fixée, & l'on produit leurs observations, sur les Equinoxes & les Solstices. On forme là-dessus l'année Tropicque, que l'on peut appeller l'année commune & égale. Outre cela, on montre la manière de déterminer la véritable & l'exacte année Tropicque, par le moyen de l'Astronomie. On explique aussi exactement la période du mouvement annuel du Soleil, dont on traite néanmoins plus à fonds, dans le Livre VIII. En passant , on réfute ce que *Scaliger* avoit dit , contre la doctrine reçue de l'anticipation des équinoxes.

Dans le Livre V. le P. *Petau* montre tout l'artifice du Calendrier Gregorien , & renverse ce que *Scaliger* avoit objecté à ce Calendrier.

Le VI. contient des principes peu connus auparavant , concernant le Nombre d'Or, les Epâcles & le Calendrier en général ; par où l'on peut voir le grand usage de l'Arithmétique, dans la Chronologie. Le

Le VII. renferme la science du *Comput*. Mais on y a ajouté de plus des Tables des mouvemens moyens du Soleil & de la Lune, & l'on y enseigne la methode de s'en servir. Les Chronologues avoient crû que cela suffisoit, pour la science dont ils font profession, & le P. *Petau* lui même avoit été de ce sentiment. Mais l'experience lui a fait changer de pensée; parce qu'il a remarqué que l'on ne pouvoit pas déterminer diverses Epoques, sans avoir une connoissance exacte des veritables mouvemens & des Eclipses du Soleil & de la Lune; comme on le peut voir, par le second Tome de cet Ouvrage. C'est pourquoy ce premier Tome étant déjà fort avancé, l'Auteur y ajoûta le VIII. Livre, où il y a un calcul exact des veritables mouvemens, du Soleil & de la Lune & la methode de chercher les Eclipses, par de nouvelles Tables, qu'il a faites & qu'il appelle *Parisiennes*. Il a joint à cela le calcul de toutes les Eclipses, arrivées avant la venue de Jesus Christ & dont l'Antiquité a fait quelque mention; mais il n'a calculé que les principales, qui sont arrivées depuis. C'est assurément un très-grand travail, mais qui ne sert pas peu à marquer détermi-

mi-

minement le tems de divers événemens , & par lesquels on juge plus sûrement du tems de ceux qui les ont précédé , & qui les ont suivi de près.

Comme en réfutant *Scaliger* , l'Auteur n'a pas pû garder une méthode Geometrique : il n'a pas non plus suivi , dans son propre Ouvrage , l'ordre qu'il auroit fallu suivre , pour traiter méthodiquement la Chronologie. C'est pourquoi dans le dernier Chapitre de ses *Prolegomenes* , il marque l'ordre qu'il faut garder dans la lecture de cet Ouvrage , pour le lire avec plus d'utilité. *Scaliger* demande de ceux , qui entreprennent de lire ses *Canons Isagogiques* , qu'ils aient une teinture plus que médiocre de toutes les sciences : *Que ceux* , dit-il sous le titre , *quine sont pas initiez dans les arts liberaux , & dans toutes sortes de sciences n'entrent pas ici*. Le P. *Petau* croit que c'est trop demander ; quoi qu'il avouë que ceux , qui auront étudié les Langues & les belles Lettres , sont mieux en état d'en profiter que les autres. Mais il veut que l'on sâche au moins bien l'Arithmetique vulgaire , & que l'on ait la connoissance de l'Astronomie , qu'on peut tirer des traitez touchant la sphere. Après cela , il veut que l'on com-

Tom. II. I men-

mence à lire son Ouvrage, par le VII. Livre, qui est une introduction à tout le reste, & que l'on apprenne à chercher le moment des Equinoxes & des Solstices; ce que l'on pourra faire, par le moyen des Tables qu'il a données & qu'il nomme *les Tables Parisiennes*. Après quoi, l'on pourra commencer à calculer les oppositions & les conjonctions de la Lune; & il faudra s'exercer en cela long-tems & avec soin. On pourra tirer de ce même livre la connoissance de l'ancien Calendrier & du Gregorien, & joindre à ce que le P. *Petau* en a dit le livre de *Clavius*, qui a expliqué cette matiere avec plus d'exactitude & d'étendue. Que si l'on trouve ce travail trop long, on pourra se contenter de ce que le P. *Petau* en a dit. Cela étant fait, il faudra s'instruire de la forme des années des Egyptiens & de Nabonassar, des Juifs & des Arabes, & se rendre cette matiere familiere, par une longue méditation. Quand on aura aquis ces connoissances, on pourra lire utilement la premiere partie de la Doctrine des Tems. Mais il faudra joindre au quatrième & au huitième Livres la Théorie des mouvemens du Soleil & de la Lune, qui a été expliquée par *Purbachius*,

chius, *Rheinoldus*, ou *Möllerus*; à moins qu'on ne se contente de ce que l'Auteur en dit, dans son huitième livre. On apprendra dans ce même livre l'art de calculer les Eclipses, qui est une chose très-belle & très-difficile; que le P. *Petau* a tâché de faciliter, par des Regles & par des exemples. Quand on aura fait cette étude, on pourra venir à la lecture du second Tome, dont on sera en état de juger solidement.

Pour entendre ce qu'il y'a d'Astronomique dans *Scaliger*, il croit qu'il suffit d'avoir lu le livre VII. parce que *Scaliger* ne demande pas une si grande connoissance de l'Astronomie. Au reste il croit avoir si bien expliqué *Scaliger*, que ceux qui liront ce qu'il a dit de la doctrine n'y trouveront plus cette obscurité, dont tant de gens se sont plaints; & que *Scaliger* lui même ne sauroit mieux expliquer sa pensée, s'il revenoit au monde, qu'elle ne l'est dans ces livres de la Doctrine des Temps.

II. DIONYS. PETAVII *Operis de Doctrina Temporum Tomus II. in quo Temporum rationes disputantur, tum Doctrinae usus, atque fructus*
1 2 *Cbro-*

Chronico Libro traditur. Pag. 536.
sans la préface.

DANS les Prolegomenes de ce second Tome, l'Auteur fait voir l'utilité de l'Astronomie, pour regler la Chronologie, & censurer quelques Auteurs qui n'ont pas eu une méthode assurée. Il est certain que la Doctrine des Tems en général n'est autre chose que la doctrine des mouvemens des corps célestes, qui étant toujours les mêmes peuvent être démontrés mathématiquement. Cette science en a deux sous elle, dont l'une est la science du *Comput*, que l'Auteur a traitée au Livre VII. jointe à la connoissance de la forme des années & des Cycles des diverses nations, qui se trouve dans les Livres précédens. L'autre science, qui est une suite de la Doctrine des Tems, est celle que l'on nomme *Chronologie*, qui consiste à ranger méthodiquement, & selon les principes Astronomiques, les années de chaque nation. Il ne la faut pas confondre avec l'Histoire, qui ne fait que lui fournir les faits; que la Chronologie met en ordre, & sans laquelle il n'y a que de la confusion dans l'Histoire.

Il y a des gens, qui ont crû que l'on peut

peut tirer cette disposition des seuls témoignages des Anciens, pourvu que l'on y apporte quelque attention & qu'il n'est nullement besoin d'employer l'Astronomie, pour savoir s'il est arrivé des Eclipses en certain tems. Il suffit, selon eux, que les Anciens l'aient témoigné; puis que c'est sur leur autorité que toute l'Histoire est appuyée. A quoi bon, disent-ils, tous ces Cycles disposez avec tant d'art, puis que leur commencement dépend du caprice des hommes? C'est ainsi que parlent quelques Auteurs, qui ont publié des Histoires disposées Chronologiquement. Mais le P. *Petau* n'est nullement de leur avis.

La Chronologie, comme il le remarque fort bien, est appuyée sur trois sortes de principes. Il y a des choses que l'on démontre *à priori*, comme l'on dit, & qui sont tout à fait mathématiques. Il y en a d'autres qu'on ne démontre, que sur de certaines suppositions, telles que sont les *demandes* des Geometres. Par exemple, c'est une *demande*; que les années de l'Ere Vulgaire de Jesus-Christ ont eu leur commencement, il y a 1703 ans; ce qui étant supposé, sans démonstration, suffit pour en tirer des conse-

quences assurées ; car une chose étant une fois accordée , il en suit nécessairement une autre. Il y a encore d'autres choses , qui sont appuyées sur l'autorité & sur le consentement de ceux qui les ont rapportées ; par exemple , qu'il y a en Orient une ville , qu'on nomme Jérusalem , que les Turcs sont maîtres de Constantinople &c. Quoi qu'on n'en soit pas assuré de ses propres yeux , néanmoins on ne doute pas de cette sorte de faits. Il y a aussi de semblables choses , dans l'Histoire ; qui les assure si constamment , qu'aucun homme de Lettres n'en peut douter ; par exemple , qu'il y a eu parmi les Grecs des Jeux Olympiques , que l'on célébroit de cinq en cinq ans ; que la ville de Rome a été bâtie , après le commencement des Olympiades , qu'*Herodote* , *Thucydide* & *Xenophon* , ont aussi vécu long-tems après que les Olympiades eurent commencé , & qu'ils ont écrit des choses , qui s'étoient passées de leur tems &c. La Chronologie est bâtie sur ces trois sortes de principes ; dont les deux premiers fournissent des conclusions mathématiques ; & le troisième n'a qu'une certitude morale , mais qui est si grande , qu'il faut nécessairement s'y ren-

rendre. La Chronologie est composée de ces sortes de choses, & des conséquences que l'on en tire.

Pour rendre cela plus sensible, par un exemple; supposons, dit le P. *Pertan*, qu'un Chronologue cherche quelle année, avant l'année présente 1627. (*c'est l'année pendant laquelle il composoit ceci*) la guerre du Peloponnesse, entre les Atheniens & les Lacedemoniens, a commencé; voici comme il le reconnoîtra. *Thucydide*, qui vivoit en ce tems-là, a remarqué que la première année de cette guerre il y eut une éclipse de Soleil après midi; que les Jeux Olympiques furent célébrés, la quatrième année de cette guerre; que la huitième, il y eut encore une éclipse de Soleil, & une de Lune la dix neuvième année, lors que *Nicias*, General des Atheniens, faisoit la guerre en Sicile. *Xenophon*, qui a aussi été contemporain, témoigne encore que la dernière année de cette guerre, ou l'Olympiade XCIV. il y eut une troisième éclipse de Soleil. On trouvera les paroles de ces deux Auteurs, au IX & X Livres de cet Ouvrage. De là il s'ensuit, par le calcul des éclipses, que la première année de la guerre du Peloponnesse a été la 431. avant l'E-

re de Jesus-Christ. Or il y a, depuis cette Ere jusqu'à présent, 1627 ans. Donc la guerre du Peloponnese a commencé, il y a 2058 ans. Ce raisonnement est fondé sur les trois sortes de principes, dont on a parlé. La troisième sorte se trouve, en ce que l'on est persuadé que *Thucydide* & *Xenophon* n'ont pas rapporté ces éclipses à faux. Ce qu'ils en disent ne peut pas être vrai, à moins que la guerre n'ait commencé 431. ans avant l'Ere commune : comme il paroît, par le calcul des éclipses ; en quoi l'on se sert de la première sorte des principes Chronologiques, qui ne renferme rien que de démonstratif. Si vous ajoutez à cela les Cycles du Soleil & de la Lune, pour distinguer cette année des autres, qui est marquée ainsi *Cycl. du Soleil 28, de la Lune 8. B.* vous en aurez une preuve tirée de la seconde sorte des principes.

On peut demander à ceux qui se moquent de la Chronologie Astronomique, ce qui manque à ce raisonnement, pour être concluant ? Feignons qu'un opiniâtre veuille le contredire, que pourra-t-il objecter ? * Pourrait-il

* On assure qu'un homme de la Société du P. Petau ose avancer un semblable paradoxe & plusieurs autres, qui ne sont pas moins étranges.

est-il dire que *Thucydide* & *Xenophon* n'ont pas vécu en ce tems-là, ou qu'ils n'ont pas écrit ce que l'on en rapporte, ou que ces éclipses ont pu arriver d'autres années? Les deux premières réponses sont ridicules & le calcul Astronomique détruit la dernière.

Il y a plusieurs autres Epoques, dont on détermine le tems, avec la même évidence; comme le commencement des Olympiades, celui de la ville de Rome, l'Ere de Nabonassar, l'Ere Vulgaire de la Naissance de Jesus-Christ, &c.

On dira que tout n'est pas de même, dans la Chronologie, & que l'on y avance bien des choses, par simple conjecture. Le P. *Petau* ne le nie pas, mais il soutient qu'il ne s'ensuit pas de là qu'il faille mépriser la Chronologie; puis que la Philosophie même & la Médecine ne sont pas exemptes de conjectures, & n'en sont pas pour cela des Sciences méprisables. Tout ce qu'on peut faire c'est de discerner ce qu'il y a de certain de ce qui ne l'est pas; & de n'attribuer pas plus de clarté à un raisonnement qu'il n'y en a dans les principes, sur lesquels il est fondé.

Remarque de l'Auteur de la B. C.

est appuyé. Le P. *Petau*, si on l'en croit, a pris par tout cette sage précaution, comme on l'a déjà indiqué. Voici ses propres termes, qui suivent immédiatement ceux que l'on a rapportez ci-dessus : *Itaque cum in omnibus passim controversis, tum in Chronologicis præsertim, hoc saltem operæ pretium facere satis habuimus; ut si minus, pro rerum obscuritate, comperti, exploratique aliquid asserere possemus; dubia saltem, vel opinabilia discernereamus à certis, demonstrationeque constantibus; nec plus à nique rei firmitatis tribueremus, ac fidei, quàm earum, quibus est innixa, probationum conditio pateretur.* Il se trouvera, sans doute, bien des gens, qui ne croiront pas qu'il en ait usé par tout avec autant de retenue qu'il le dit; & l'on peut dire hardiment, qu'il n'en a point usé ainsi dans la Theologie, & sur tout dans les endroits, où il s'agissoit de défendre les sentimens particuliers de son Eglise.

Ainsi à l'égard des principales Epoque, que l'on peut démontrer, il avouë que *Scaliger* ne s'est pas beaucoup trompé, non plus que tous les autres qui ont écrit avec quelque méthode. Que si quelqu'un d'entre eux s'est trompé, les autres ont bien tôt

re-

reconnu l'erreur & ne l'ont pas suivie. C'est ce que l'on reconnoîtra , si l'on veut lire ce que l'Auteur dit Liv. VII. c. 8. & Liv. IX. c. 1. de la maniere d'examiner une Chronologie.

Pour faire voir la nécessité de la méthode Astronomique dans la Chronologie , il montre , que faute de la savoir , *Jean Fancius* , *Jean Carrion* , *Philippe Beroalde* , & *Gilbert Genebrand* ont commis de très-grandes fautes , dans leurs Chronologies. Il soutient qu'il n'y a que ceux qui se servent d'une méthode exacte , qui sachent qu'ils ne se trompent pas , & qui puissent bien défendre la Verité. Il croit même que *Scaliger* s'est souvent trompé , parce qu'il n'étoit instruit que des mouvemens moyens du Soleil & de la Lune , & que pour chercher les véritables , il se servoit d'autres Auteurs , comme de *Buntingus* , qui l'avoient quelquefois trompé , selon la remarque de *Jean Herwart*.

Ces remarques générales m'ont paru dignes d'être rapportées , parce qu'elles servent à donner une idée de l'utilité de la Chronologie à ceux qui n'en sont pas instruits. Il faut dire présentement ce que chaque livre de ce Tome contient.

Le IX. Livre, par où il commence, traite d'abord de la Periode Julienne, & en suite de toutes les Epoques remarquables, dont il est fait mention, dans l'Histoire Sacrée & Profane, depuis le commencement du Monde, jusqu'à la guerre de *Cyaxare* & d'*Alyattès* Roi de Lydie, c'est à dire, jusqu'à l'année 4111 de la Periode Julienne, & la 603. avant Jesus-Christ.

Le X. Livre commence par l'Eclipse de Soleil, qui arriva pendant que les armées de *Cyaxare* & d'*Alyattès* se battoient, ce qui se fit l'an de la Periode Julienne 4117 & le 597. avant Jesus-Christ; & continue à établir les Epoques remarquables jusqu'à la mort d'*Herode le Grand*, exclusivement.

Le XI. Livre commence par l'Epoque de cette mort, & finit à l'année à laquelle Constantinople fut prise par les Turcs; c'est à dire, jusqu'à l'an MCCCCLIII.

Le XII. Livre contient l'examen de diverses questions célèbres, concernant le tems de la naissance & de la passion de Jesus-Christ, des LXX. années de la Captivité dont parle *Jeremie*, & des LXX. semaines de *Daniel*. Ensuite le P. *Petau* y réfute un livre

livre intitulé *Nova, verâque Chronologia*, & diverses opinions de *Jerôme V'ecchiotti*.

Outre cela, il y a beaucoup de questions incidentes, semées dans tout ce Tome, où il réfute par tout *Scaliger*; qu'il prétend n'avoir rien avancé de vrai, en ce qu'il a de particulier, & qu'il ajoute aux inventions des autres, dans le Livre V. de la Correction des Tems, & dans le III. de ses Canons Isagogiques, excepté ce qu'il dit de la Période Julienne & de Darius de Medic. Mais pour trouver si peu de veritez dans *Scaliger*, il attribue aux autres Chronologues, beaucoup de choses, qu'ils n'avoient fait qu'entrevoir, sans les bien prouver; au lieu que *Scaliger* l'a fait avec un grand soin, & par des passages de l'Antiquité inconnus à ceux qui avoient écrit avant lui.

Enfin le XIII. & dernier Livre est une Chronique, qui contient l'usage de tout ce qu'il a dit dans sa Chronologie. Il n'a poussé cette Chronique, que ju'qu'à l'an DXXXIII. de Jesus-Christ; n'ayant pû l'achever alors, dans la pensée qu'il le pourroit faire quelque jour. Il ne l'a néanmoins pas fait, selon la même méthode; mais

son *Rationarium Temporum* imprimé depuis , & qui va jusqu'à l'an 1632. peut suppléer en quelque sorte à ce qui manque ici. Dans le reste cet Ouvrage peut passer pour un Abregé de celui-ci , excepté que l'ordre y est renversé; puisque dans le *Rationarium* il commence par l'Histoire & finit par la Chronologie. Ceux qui ne peuvent pas s'engager dans une lecture aussi longue , que l'est celle de la Doctrine des Temps , & qui se contentent d'une connoissance générale de la Chronologie, peuvent se satisfaire par la lecture du *Rationarium*.

A la fin de ce Tome II. il y a encore une Lettre de *Proterius* d'Alexandrie, touchant la célébration de la Pâque, deux de *Denys le Petit*, & quelques autres sur la même matiere, suivies de petites notes du P. *Petau*.

C'est là ce que contiennent ces deux Tomes de la Doctrine des Temps. On doit dire de plus, à l'avantage de cette édition, que l'on a eu soin 1. d'insérer en leur place de très-grandes additions , qui étoient à la fin, dans l'Edition de Paris: 2. que l'on a corrigé soigneusement les fautes des Errata: 3. que l'on a mis sous les pages ce que le P. *Petau* avoit ajouté lui-même,

me , dans son Exemplaire. Quand il corrigeoit dans le texte quelque faute d'imprimerie, qui n'étoit pas dans les Errata , on s'est néanmoins contenté de corriger dans le texte ces fautes. Mais quand il y avoit quelque changement considérable à faire , on a mieux aimé laisser le texte, comme il étoit, & mettre le changement au bas de la page , aussi bien que les additions. On y verra plusieurs corrections remarquables , & dans les calculs & dans les choses , qui feront comprendre au Lecteur, que si l'on traitoit l'Auteur, avec la même aigreur , avec laquelle il a traité *Scaliger*, on lui pourroit plus d'une fois reprocher son inconstance & son peu d'attention. Mais il faut avoir plus d'équité que lui , & lui pardonner ces sortes de fautes , à cause de l'utilité de son Ouvrage, où il y a infiniment plus de bons endroits que de mauvais ; au de là de quoi, on ne doit rien demander.

III. DIONYS. PETAVII *Opus de Doctrina Temporum , in quo UKRONOLOGIUM, sive Systema variorum Auctorum, qui de Sphæra ac sideribus, eorumque motibus Græcè commentati sunt, quorum nomina post*
Præ-

*Præfationem leguntur. Omnia vel Græcè ac Latine nunc primum edita, vel ante non edita. Item VARIA-
RUM DISSERTATIONUM Libri
VIII. Accesserunt in hac nova Editio-
ne ejusdem Petavii & Jac. Sirmon-
di Dissertationes de anno Synodi Sir-
miensis, & Fidei formulis in ea edi-
tis, Petavii Libri II. de lege & gra-
tia, Elenchus Theriacæ Vincentii
Lenis, Dissertatio de adjutorio sine
quo non, & adjutorio quo, quæ in
Dogmatibus Theologicis omissa fuerant,
ac denique Epistolarum Libri III.
Tomus. III. pag. 584. sans les Préfa-
ces.*

QUOI que ce Volume n'eût pas pa-
ru, comme un troisième Tome
de la Doctrine des Temps, le Libraire
a eu raison de le regarder comme tel, &
de changer un peu le titre à cause de
cela; car enfin l'*Utatologe* & les *Dis-
sertations*, qui le suivent, ne contien-
nent que des matieres de Chronolo-
gie. Le P. *Petau* lui même avoit eu
dessein de joindre quelques uns des
Auteurs Grecs, que l'on voit au com-
mencement de ce Tome, à la fin du
second Volume de la Doctrine des
Temps; mais ce Volume se trouva trop
gros

gros, ce qui fit qu'il réserva ces pièces pour un autre. Il résolut ensuite de faire imprimer, en même tems, quelques autres Auteurs de la même espèce.

1. Le premier est *Geminus*, qui avoit été publié plus de quarante ans auparavant en Grec & en Latin. Cet Auteur a vécu du tems de *Silla* & de *Ciceron*, comme le P. *Petau* le fait voir dans ses notes, sur la pag. 19. Il étoit de Rhodes, mais on peut conjecturer fort probablement qu'il a vécu en Italie, comme l'Auteur le remarque dans les mêmes notes. Ce livre est une *Introduction à l'Astronomie*, mais qui n'est pas fort exacte. Le P. *Petau* l'estime beaucoup, parce qu'il n'y a point d'Auteur, selon lui, dans l'Antiquité, qui ait parlé plus exactement, & plus nettement de l'année des Grecs; ce qui a beaucoup servi à ce Jésuite à réfuter les sentimens de *Scaliger*, touchant l'année Greque. Il l'a revû & corrigé, sur quelques anciens Manuscrits.

Le second est un Livre de *Ptolomée*, des apparences & des significations des étoiles fixes. Il contient le lever & le coucher des étoiles fixes pendant toute l'année, & marque ce que l'on cro-

croÿoit, touchant les présages de ce lever & de ce coucher. Ce livre, est infiniment meilleur, que celui que *Nicolas Leonicus* avoit traduit en Latin, & qui est sur la même matiere, comme le P. *Petau* le fait voir. Cependant il a cru devoir publier ici cette version.

On voit en troisiéme lieu un Calendrier Romain, avec le lever & le coucher des Etoiles fixes, tiré des *Fastes d'Ovide*, de *Columella* & de *Pline*, par le P. *Petau*. Cet ouvrage est utile à ceux qui lisent les Poètes, ou quelque autre Auteur, que ce soit, où il est parlé du lever & du coucher des Etoiles; principalement si l'on joint ce que l'Auteur enseigne, dans le premier livre de ses *Differtations* diverses, à l'usage de ce Calendrier.

En quatrième lieu, il y a ici un Calendrier Romain fait sous Constantin l'an CCCXXV, & publié autrefois, par *Jean Herwart*.

Le cinquiéme livre est l'*Introduction aux Phenomenes d'Aratus*, par *Achille Tatius*, traduit en Latin par le P. *Petau*, sur l'édition de Florence de *Petrus Victorius*. On ne fait pas bien quand ce *Tatius* a vécu, mais il semble avoir vécu sous les Empereurs

Chrè-

Chrétiens. Voyez *Vossius* des Sciences Mathématiques Ch. XXXIII.

Le fixième livre sont les explications d'*Hipparque* de Bithynie, sur les Phénomènes d'*Aratus* & d'*Endoxe*. Il est beaucoup plus ancien qu'*Achille Tatius*, puis qu'il a vécu environ CLX, ans avant Jesus Christ, & c'étoit même un excellent Astronome. Le P. *Petau* a corrigé l'original sur un MS. de la Bibliotheque Royale, & l'a traduit en Latin.

En septième lieu, on voit le livre de *Theodore Gaza* des mois Attiques, avec l'explication Latine de *Jaques Perrel*.

Enfin ce qui reste ne sont que des *Computs* de quelques Grecs, dont le principal est celui de S. *Maxime* Martyr, qui a été tiré d'un MS. de la Bibliotheque Vaticane.

Le P. *Petau* a fait de petites notes sur ces Auteurs, que l'on a mises, dans cette Edition, sous les pages. Mais il en a expliqué quantité d'endroits dans ses Dissertations, qui sont dans la suite de ce volume; où l'Auteur a traité de toutes les questions un peu remarquables, qui sont touchées dans ces livres.

II. Après l'*Uranologe*, on trouve
huit

212 BIBLIOTHEQUE

huit livres de Dissertations diverses , qui concernent des matieres Chronologiques , & où l'Auteur maltraite extraordinairement *Alphonse de Caramza* Jurisconsulte Espagnol , mais sur tout *Claude de Saumaise* , dont il avoit entrepris de ruiner la réputation. Il se plaint , dans sa préface , de la maniere dont *Saumaise* avoit traité *Delrio* Jésuite , dans ses Exercitations sur *Solin* , & dont il avoit parlé de lui même ; mais assurément il s'en est bien vengé , non seulement en faisant voir les fautes que ce grand Critique avoit commises en matieres d'Astronomie , mais en parlant de lui en des termes beaucoup plus aigres & plus emportez , qu'il n'avoit fait. On se contentera d'indiquer le contenu de chaque livre , car on n'en peut pas faire d'extrait plus étendu.

Dans le premier livre , l'Auteur explique les differents levers & couchers des Etoiles , & la maniere de les découvrir par regles & par méthode. Il en donne en suite des Tables.

Dans le second , il traite des sentimens des Anciens touchant les Solstices & les Equinoxes , & touchant le lever de diverses étoiles ; du tems de la moisson en Egypte & dans la Palestine,

ne, & d'autres choses semblables.

Le troisiéme livre est opposé à la Dissertation posthume de *Joseph Scaliger*, contre l'anticipation des Equinoxes. L'Auteur explique & défend contre lui quantité de passages des anciens Astronomes, d'*Hipparque*, d'*Eudoxe*, d'*Aratus*, de *Ptolomée* &c. On ne peut guere douter, que *Scaliger* ne se soit trompé en ceci, & que le P. *Petiau* n'ait été beaucoup plus habile en Astronomie, que lui & que *Saumaïse*. Mais on ne pouvoit pas, à cause de cela, les traiter avec mépris, ni les injurier. *Sit ista*, disoit * *Ciceron*, in *Græcorum levitate perversitas, qui maledictis insectantur eos, à quibus de veritate dissentiunt*. C'est une chose que les gens de Lettres devoient laisser à la populace; & au fonds malgré leurs injures, le Public & la Postérité ne laissent pas d'estimer ce qui est estimable, sans approuver néanmoins ce qui ne le mérite pas.

Dans le livre quatrième, l'Auteur traite de l'année Greque en général & particulièrement de celle des Atheniens, contre *Alphonse de Caranza*, Jurisconsulte Espagnol, qui un an après que la Doctrine des Temps eut paru, l'at-

* *De Fin. Bon. & Mal. Lib. II. c. 25.*

l'attaqua par une Dissertation que l'on réfute ici Le P. *Petau* le traite, non seulement avec le dernier mépris, mais encore avec une indignation terrible; pour empêcher, comme il le témoigne dans sa préface, que d'autres ne s'attaquassent si facilement à lui.

Le Livre cinquième traite de l'année Judaïque, Egyptienne & Romaine, contre le même *Caranza* & contre *Saumaïse*; pour ne pas parler de je ne sai quel autre Auteur, que le P. *Petau* réfute sans le nommer.

Dans le Livre sixième, le P. *Petau* critique divers endroits des Exercitations de *Saumaïse* sur *Solin*, où ce grand Critique avoit parlé avec beaucoup de dédain du P. *Petau*; à l'occasion du démêlé qu'il avoit avec *Scaliger*, touchant l'ordre des mois Attiques. Il lui rend ici son mépris avec usure, en faisant voir que *Saumaïse* lui même s'est contredit, & qu'il se trompe entièrement. On ne peut pas douter que *Saumaïse* n'eût tort d'avoir traité le P. *Petau* d'une manière injurieuse, qu'il ne se trompât dans le fonds & qu'il n'eût mérité d'être mal-traité à son tour; mais si le P. *Petau* avoit eu autant de douceur, qu'il fait quelquefois semblant d'en avoir, il ne
lui

lui auroit pas dit tout ce qu'il méritoit.

Dans le Livre VII. il réfute encore le même, sur divers points d'Astronomie & de Critique, qu'il avoit traitez dans ses Exercitations sur *Solin*.

Enfin le huitième Livre traite des Eres & des Computs, dont les Chrétiens Orientaux se sont servis, & sert à entendre divers endroits des Auteurs Grecs, qui sont à la fin de l'*Uranologe*.

Parmi tout cela, il y a quantité de choses qui regardent les belles Lettres, & plusieurs passages des meilleurs Auteurs de l'Antiquité Payenne éclaircis. Comme on doit rendre justice à tout le monde, il faut avouer que le P. *Petau* s'est heureusement servi de la connoissance qu'il avoit de l'Astronomie, pour éclaircir quantité de choses, que de simples Grammairiens ne pouvoient pas bien expliquer. Tout ce qu'il y auroit à souhaiter, c'est qu'il ne se fût pas si fort laissé emporter à l'envie démesurée, qu'il avoit de décrier *Scaliger* & *Saumaïse*. Au reste, la Société des Jésuites n'a eu, que je sâche, personne depuis, qui l'ait égalé en érudition, & en assiduité au travail.

III. Ce Volume n'étant pas fort épais

épais, on a trouvé à propos d'y joindre les Dissertations que le P. *Sirmond* & le P. *Petau* ont faites sur l'année du Concile de *Sirmium*, & sur les Confessions de foi que l'on y fit. D'ailleurs c'étoit une contestation sur une matiere Chronologique, & qui méritoit d'être ajoutée aux Ouvrages Chronologiques de l'Auteur; quoi qu'elle ait été imprimée dans le IV Tome des Oeuvres du P. *Sirmond*, publiées à Paris en MDCXCVI. *Socrate* & *Sozomene* avoient rapporté le Concile, dont on a parlé, à l'an CCCLI, mais *Baronius* l'avoit fait assembler six ans plus tard, en CCCLVII. Le P. *Petau* a soutenu, dans ses remarques sur *S. Epiphane*, le sentiment de *Socrate* & de *Sozomene*, contre *Baronius*. Mais le P. *Sirmond* crut avoir des raisons solides, pour défendre ce Cardinal; sur quoi il fit sa *Diatriba Sirmitana prima*. Il y traite aussi des Formules de Foi, qui se firent dans ce Concile, & fait voir qu'il s'y en fit deux, au lieu que le P. *Petau* avoit prétendu qu'il ne s'y en étoit fait qu'une. Le dernier replica, peu de tems après; le P. *Sirmond* y répondit, & le P. *Petau*, qui n'étoit pas homme à ceder facilement, revint encore à la charge. On ne

ne peut pas donner d'Extrait de ces discussions, mais on dira que ceux qui veulent s'instruire de l'Histoire Ecclesiastique de ce tems-là, les liront avec plaisir.

IV. On trouve ensuite, dans ce Tome, trois Traitez de Théologie, qui auroient sans doute mieux été placés dans le Tome III. des *Dogmes Theologiques*, où il y en a d'autres de la même nature; mais quand on publia ce Tome, le Libraire ne put pas les trouver, & trouva plus à propos de publier ce qu'il avoit, que d'attendre plus longtems. Ainsi de peur qu'ils ne se perdissent, on les a mis ici.

Le premier est un *Traité de Lege & Gratia*, publié à Paris en MDC. XLVIII. où l'on disputoit alors fortement du Jansenisme. Le Pere *Petau* y traite 1. de la grace, qu'il prétend avoir été attachée à la Loi, contre la pensée des Jansenistes, & 2. de la grace sous l'Evangile, que les Jansenistes soutiennent, selon lui, n'être autre chose que l'amour parfait, que Dieu inspire à ceux à qui il la donne: au lieu que le P. *Petau* prétend qu'il y a plusieurs autres sortes de graces, & que l'*attrition*, ou la simple peur des peines, suffit pour être admis au Sa-

Tom. II. K. etc-

crement de Pénitence , & y recevoir l'absolution , & la justification.

Le second est la réfutation d'un Livre intitulé *Vincentii Lenis Theriaca*, où *Libert Fromond*, Docteur de Louvain, qui s'étoit caché sous ce nom, avoit attaqué les sentimens du P. *Petau* touchant le Franc-arbitre. Cette réfutation porte pour titre , *Elenchus Theriacæ Vincentii Lenis*, & roule toute sur la définition de la liberté, que le P. *Petau* fait consister dans l'indifférence : au lieu que les Augustiniens prétendent que ce n'est autre chose que ce que l'on nomme *Spontanéité*, ou la détermination de la volonté sans contrainte. Il est fort aisé au Jésuite d'embarrasser son Adversaire , sur la chose même ; mais il ne lui est pas aussi facile de faire voir que S. *Augustin* n'a pas été du sentiment de ceux, qui font consister toute la liberté de l'homme en ce qu'il veut sans contrainte ; quoi qu'il soit déterminé invinciblement à vouloir. Les Jansénistes ont * prétendu , que le P. *Petau* avoit agi contre ses lumières ; d'autres ont crû qu'il étoit *Janséniste* & *Calviniste*, à certain égard , sans le

* Voyez l'Histoire du Jansénisme T. 1. p. 247. à Amsterd. 1700. in 8.

savoir. C'est ce qu'on peut voir par le Ch. XXII. de cet Ouvrage, où il prouve très-clairement que, selon S. Augustin la grace de la perseverance, que Dieu accorde aux Prédestinez, est un secours, par lequel nous pouvons non seulement ce que nous voulons, mais encore nous voulons ce que nous pouvons. C'est là le sentiment des Jansenistes & des Calvinistes, de qui le Jesuite dit d'ailleurs tant de mal; & qui suppose, ou comprend, si l'on y prend bien garde, tout ce qu'on leur reproche sur les matieres de la Prédestination. Ceux qui liront ce Traité & les autres, avec soin, verront facilement que la Philosophie, ni la Théologie n'étoient pas le fort du P. Petan, quoi qu'il ait fait de si gros volumes là-dessus. En cette occasion, on lui pourroit rendre sans injustice, ce qu'il a dit de Scaliger, c'est qu'il s'est voulu mêler de trop de choses. C'étoit un excellent Chronologue, car on ne le doit pas nier; c'étoit un très-habile homme en matiere de Belles Lettres, & qui écrivoit en Latin très-poliment; c'étoit un homme d'une grande lecture, & d'un grand travail, & par conséquent propre à ramasser des faits; mais quand il s'agit

K 2

de

de questions obscures de Philosophie , & de Théologie, que l'on ne peut bien éclaircir que par la méditation & par la justesse des pensées, & où il ne faut pas seulement dire ce que d'autres en ont dit; il ne satisfait plus son Lecteur. Il peut lui enseigner, au moins en partie, ce que les Anciens en ont dit, mais il ne peut le plus souvent en donner aucune idée juste & nette. On peut voir les titres de quelques livres des Jansenistes contre lui, * dans l'*Histoire du Jansenisme*, que l'on a déjà citée; où ils ont découvert la confusion & les contradictions étranges des Dogmes Théologiques de cet Auteur.

Mais il ne faut lire pour cela, que le dernier livre qui est ici, de *Auxilio sine quo non* & *Auxilio quo*, & le comparer avec les précédens. On verra très-clairement, ou qu'il n'avoit aucune idée nette du sentiment de S. Augustin, des Jansenistes, ou des Calvinistes; car ils croient la même chose, sur la Prédestination & sur la Grace, quoi qu'il en dise; ou qu'il n'avoit pas assez de courage, ou de sincérité pour reconnoître la vérité, malgré les autres Jésuites. Le dernier n'est pas avantageux à son cœur, & le premier fait

* Sur l'année 1650 & sur 1651.

fait sans doute voir que son esprit étoit borné, comme celui des autres hommes. Il abonde en paroles & en tours, qui sont à la vérité de la belle Latinité; mais qui ne font qu'amuser le Lecteur, qui cherche des choses, & qui demande que l'on vienne au fait, le plutôt qu'il est possible. Quand il y est venu, il a plus de soin du choix des mots & de l'expression, que de la netteté du sens & de la matière; ce qui est le défaut de ceux qui aiment mieux bien parler, que penser juste; mauvais goût que l'on prend souvent, sans y prendre garde, dans la lecture des Anciens, qui étoient infiniment plus habiles dans la connoissance des mots, que des choses. Aussi les Jansenistes ne l'ont-ils jamais regardé, comme un Adversaire fort redoutable; quoi qu'ils n'aient eu personne entre eux, qui l'égalât en matières de Belles Lettres, ou de lecture de l'Antiquité Greque & Latine.

V. Enfin ce volume n'étant point encore assez gros, le Libraire y a ajouté les Epîtres du P. *Petau*. Le premier Livre contient les Epîtres Dédicatoires, dont on a néanmoins retranché, avec raison, celles qui étoient

déjà imprimées dans les *Dogmes Théologiques*, ou au devant des livres, dont on vient de parler. Le second livre contient les *Epîtres Philologiques*, où il traite aussi de divers points de Chronologie & d'Astronomie; à cause de quoi, on n'a pas mal fait d'insérer ici ce volume de Lettres. Le troisième est composé de Lettres de civilité, ou écrites pour des affaires. Toutes ces Lettres sont très-bien écrites, à l'égard du style, qui est Ciceronien, sans affectation; par où l'on voit que le P. *Petau* imitoit *Ciceron*, sans peine; & autant que la différence des matières, des opinions, & des coutumes pouvoient le permettre. Il faut néanmoins avouer qu'il est long, & qu'il s'exprime en beaucoup de paroles; ce qui est le défaut ordinaire des Ciceroniens, qui en le lisant deviennent ce que les Latins appellent *Verbosi*. Il y a encore ici diverses Lettres Grecques, qui font voir son habileté en cette Langue. *Jaques Windet*, dont j'ai parlé dans le I. Tome de cette Bibliothèque, l'a néanmoins accusé d'avoir fait plusieurs fautes dans sa traduction de *Synesius*; ce qui peut être arrivé, parce que le P. *Petau* étoit alors plus jeune, car il n'avoit que vint-neuf ans, quand

il

il le publia pour la premiere fois , en 1612. ou parce qu'il n'entendoit pas assez la Philosophie Platonicienne ; à laquelle *Synefius*, qui en étoit extraordinairement entêté , fait des allusions perpetuelles.

Si l'on avoit joint ici le *Rationarium Temporum*, on auroit toutes les Oeuvres, Chronologiques du P. *Petan*, en ces trois Tomes ; mais il a été si souvent imprimé, en France & ailleurs, que le Libraire n'a pas crû devoir l'y joindre. Ceux qui voudront s'instruire de la vie & des Ouvrages de cet habile homme , n'auront qu'à lire la harangue Funebre qu'*Henri de Valois* a faite à son honneur , & ce qu'il y en a dans la Bibliotheque des Auteurs Jesuites, du P. *Alegambe*. On le trouvera à la tête de l'Édition de S *Epiphane*, avec ses Commentaires , publiée en Allemagne en M DC LXXXII.

C'est là ce qu'on avoit à dire de ces Trois Tomes , afin que ceux, qui ne savent pas ce qu'ils contiennent , puissent voir s'il y a quelque chose , qui soit à leur usage. On a jugé assez librement des Ouvrages de ce fameux Jesuite, sans leur refuser les loüanges qu'ils méritent, ni dissimuler ce qu'on peut y trouver à redire. Comme il é-

toit d'une Société, où l'on fait profession de faire main basse sur tout ce qui s'éloigne de ses sentimens ; on a crû avoir droit d'en user ainsi, d'autant plus que, comme on vient de le marquer, l'on en a dit le bien comme le mal, sans rien diffimuler de ce qui lui pouvoit être avantageux. Par quel droit les P P. Jésuites pourroient ils mal-traiter tous les Auteurs Protestans, ou autres, qui leur déplaisent ; sans que l'on pût dire de leurs Auteurs le mal, comme le bien ? Il me semble que, sans avoir deux mesures & deux poids, ils ne peuvent pas nous refuser cette liberté.

ARTICLE V.

Remarques sur quelques endroits de JULIUS FIRMICUS MATERNUS, dans son Ouvrage intitulé Matheſeos Libri VIII.

IL y a quelques semaines, qu'il me tomba, entre les mains, l'Edition *in folio* de *Julius Firmicus Maternus*, qu'*Alde Manuce* publia à Venise en M CCCC XCIX. Comme je n'avois jamais lû ce livre, je me mis d'abord à le parcourir, & je fis quelques

ques remarques en le lisant, que j'ai crû pouvoir mettre ici. Mais avant que de les rapporter, je dirai un mot de cette Edition.

C'est un recueil d'Auteurs, qui ont écrit d'Astrologie, où il y a 1. *Julius Firmicus*: 2. *Manilius*: 3. Les Phenomenes d'*Aratus* traduits par *Germanicus Cesar*: 4. Un fragment de la version de *Ciceron* du même livre: 5. Celle de *Rufus Festus Avienus*: 6. Le livre d'*Aratus* en Grec, avec les scholies de *Theon*: 7. Le livre de *Proclus* de la Sphere en Grec & sa version Latine de *Thomas Linacer*. Le tout fut achevé d'imprimer à Venise, au mois d'Octobre de l'année, que j'ai marquée. L'Edition est belle & assez correcte, pour ce temps-là.

Il y a au devant de *Julius Firmicus*, une Dédicace d'*Alde Manuce* au Duc d'Urbain, datée du 17 d'Octobre M I D. & ensuite une autre de *Pescennius Franciscus Niger*, Venitien, au Cardinal *Hippolyte d'Este*, où la date est exprimée de cette étrange maniere: *ex Ferrariano municipio, germanico Erigones occasu, calvas Neronias, quarto Calendas. A conciliata Divinitate, volumine M C C C C X C V I I*. Cette Dédicace étoit apparemment au

devant de la premiere Edition , & il paroît par là que ce *Niger* avoit le premier apporté de Turquie , qu'il nomme *Scythie*, un exemplaire complet de *Julius Firmicus*, qu'on n'avoit encore vû qu'imparfait.

Cet Auteur a dédié son ouvrage à *Mavortius Lollianus*, qui eut de grandes charges sous Constantin & ses Fils, & fut Consul en CCCLV. sur quoi l'on peut consulter la *Prosopographie du Code Theodosien*, par *Jaques Godefroi*. *Firmicus* fait connoître dans la préface du I. Livre, qu'il a dédié cet Ouvrage à *Lollianus*, l'année qui précéda son Consulat *Proconsuli tibi & ordinario Consuli designato promissa reddimus*. Mais il paroît, par le Chap. IV. du I. Livre que cet Ouvrage avoit été commencé, pendant la vie de Constantin le Grand, après qu'il eut déclaré ses fils Césars ; à qui *Firmicus* prie toutes les Planetes d'être favorables. C'est à dire que l'Auteur le composa, ou au moins le commença, avant l'année CCCXXVIII. pendant laquelle Constantin le Grand mourut.

On lit dans le titre de l'indice des Chapitres : *Julii Firmici Materni Junioris, Siculi, Viri Consularis, ad Mavortium Lollianum, Matheſeos librorum octo E-*
len-

lenchos. On appelloit alors *Consulaires* non ceux qui avoient été Consuls, comme on faisoit auparavant, mais certains Gouverneurs des Provinces, qui portoient les habits & qui avoient l'équipage des Consuls. Voyez *Pancirole* sur la *Notice* de l'Empire d'Orient Chap. CLVI. Il y avoit même des *Consulaires* purement honoraires, & qui n'avoient aucun Gouvernement, comme *Godefroy* l'a remarqué dans sa *Notice des Dignitez*, dont il est parlé dans le *Code Theodotien*. Si le titre de *Firmicus* est vrai, il y a de l'apparence qu'il a été de ces derniers; puis qu'en parlant de ses occupations passées, il ne fait mention que de celles du Barreau, dont il dit qu'il s'étoit retiré pour vivre plus en repos, dans la Preface du Livre IV. Il est bon de l'entendre parler lui même; car quoi que sa Latinité ne soit rien moins que Ciceronienne, elle ne laisse pas d'avoir des agrémens, qu'on auroit de la peine à bien exprimer en François. Voici donc comme il commence cette préface: *Patrocinia tractantes tenuerunt nos causarum conflictationes & caninae, ut ita dicam, contentionis iurgiosa certamina; ex quo studio nihil mihi aliud per singulos dies, nisi periculorum*

cumulus, & grave onus invidie conferebatur. Deservi itaque hoc studium, &c.

Il paroît, par tout l'Ouvrage, qu'il étoit Payen, & même extrêmement, superstitieux; dont le seul entêtement, qu'il avoit pour l'Astrologie Judiciaire, est une bonne preuve. Cependant quelques uns croient qu'il se fit Chrétien, parce qu'on a un livre de *Errore Profanarum Religionum*, qui est une forte invective contre le Paganisme, & qui est attribuée à un *Julius Firmicus Maternus V. C.* Il est dédié à *Constance* & à *Constant*, Empereurs, de sorte qu'il a été composé au moins dans le même tems. Si cela est, il étoit bien changé; puis que dans ce livre, contre les Payens, l'Auteur exhorte les Empereurs à détruire entièrement le Paganisme.

Au reste cet Ouvrage est intitulé *Mathesis*, parce qu'on nommoit ainsi l'Astrologie Judiciaire, & qu'il traite de la signification & des aspects différens des Etoiles, de leurs influences & de la manière de faire les Horoscopes. On appelloit aussi *Mathematici* ceux qui faisoient profession de cette prétendue science.

I. Il commence depuis la fin de la Dédicence à défendre l'Astrologie, contre
tre

tre les Philosophes ; à qui il reproche leurs divisions & leurs disputes sur la Divinité ; comme si c'étoit là une preuve de la foiblesse de leurs raisons contre l'Astrologie Judiciaire. Mais il rapporte dans le Chapitre I. quelques unes des objections, que l'on faisoit contre l'art , qu'il a entrepris de traiter ; & il tâche de les réfuter dans les trois Chapitres suivans. J'en rapporterai seulement une, ou deux.

„ Si Saturne, disoit-on, rend les
 „ hommes prudens , graves , lents,
 „ avares , & taciturnes ; si Jupiter leur
 „ donne de la maturité, de la bonté,
 „ de la douceur & de la modestie ;
 „ si Mars les rend cruels, perfides &
 „ ferores ; le Soleil religieux , nobles
 „ & superbes ; Venus luxurieux, beaux
 „ & agréables ; Mercure adroits, fins
 „ & brouillons ; la Lune subtils ,
 „ beaux, bien faits & aimez des peuples ;
 „ d'où vient que certaines nations ont toutes entieres le même
 „ naturel , qui leur est particulier ?
 „ Les Scythes seuls sont cruels & barbares,
 „ les Italiens ont toujours les sentimens nobles & relevez , les
 „ Gaulois sont grossiers , les Grecs sont légers,
 „ les Africains trompeurs, les Syriens avares, les Siciliens subtils.

„ les Asiatiques luxurieux & adonner
 „ aux plaisirs , les Espagnols se van-
 „ tent mal à propos. *Cur quædam gentes
 sunt sic formatae , ut propriâ sint morum
 quodammodo unitate perspicuæ ? Scythæ
 soli immâni feritatis crudelitate grassan-
 tur , Itali fiunt regali semper nobilitate
 præfulgidi , Galli stolidi , leves Græci ,
 Afri subdoli , avari Syrii , acuti Siculi ,
 luxuriosi semper Asiani , & voluptati-
 bus occupati , Hispani elatâ jactantiæ ani-
 mositate præposterî.* En effet les sept
 Planetes , selon les Astrologues , envo-
 yent leurs influences également par
 toute la terre , & si les mœurs des
 hommes en dépendoient uniquement ,
 le naturel de toutes les nations seroit
 à peu près le même.

L'Autre objection est encore plus
 considérable : „ par cet art , disoit-on , on
 „ ôte tous les devoirs des vertus de
 „ parmi les hommes. Si la temperan-
 „ ce , la fermeté , la prudence & la
 „ justice doivent être attribuées aux dé-
 „ crets des Etoiles , & non à nos vo-
 „ lontez ; nous devons dépendre non
 „ d'une étude perpétuelle de la ver-
 „ tu , mais des seules influences des
 „ Astres. Au contraire , si quelcun
 „ rompt les liens de la société & de
 „ l'amitié , s'il néglige les droits par
 les-

„ lesquels les hommes sont attachez
 „ les uns aux autres, & s'il s'abandon-
 „ ne entierement à la cruauté & à
 „ la perfidie ; qu'il attribue, sans s'in-
 „ quieter, ses actions & les mauvaises
 „ cupiditez de son esprit aux jugemens
 „ des Etoiles. Qu'il soit inique, qu'il
 „ soit sans foi, malfaisant, & impie ;
 „ parce que ces vices sont des effets de
 „ la maligne étoile de Mercure, join-
 „ te avec celle de Mars. *Ex istius artis*
instituto, omnia ex rebus humanis virtutum
officia tolli. Si temperantia, fortitudo,
prudentia, justitia stellarum de-
cretis, non nostris tribuuntur voluntati-
bis ; jam non ex assidua virtutum lucu-
bratione, sed ex solis stellarum influxi-
bis pendeamus. At contra, si quis socie-
tatis, caritatisque vinculum ruperit, &
conciliationis humane jura neglexerit,
totumque se feritati, perfidiaque tradide-
rit, facinus suum & animi perversas
cupiditates securus stellarum judiciis ad-
scribat. Sit iniquus, sit perfidus, si male-
volus, sit irreligiosus ; quia hæc vitia
mala Mercurii, cum Marte, perficit con-
stellatio. L'Auteur étend davantage
 cette objection, à laquelle il ne répond
 ensuite rien de solide.

Avant que de répondre directement *
 il

* Cap. II.

il demande d'abord à ceux qui parlent contre l'Astrologie Judiciaire, s'ils ont éprouvé cet art, ou non? S'ils ont consulté des Astrologues, & que ce qu'ils leur ont répondu soit arrivé, il faut reconnoître l'excellence & la vérité de leur art. Si ce que les Astrologues leur ont dit n'est pas arrivé, c'est, comme il le croit, par l'ignorance des Astrologues, qui n'ont pas su se servir des regles, & non par l'incertitude de l'Astrologie. Ainsi quoi qu'il arrive, voilà l'art à couvert; parce que si l'Astrologue réussit, c'est par un effet de son art; s'il ne réussit pas, c'est qu'il ne l'entend pas bien. Pour ceux qui n'ont jamais éprouvé le savoir des Astrologues, ils n'en peuvent pas juger, selon *Firmicus*. Mais il est facile de lui répondre que ce que leur art prédit, n'arrive presque jamais; & que s'il réussit quelquefois par hazard, il ne s'ensuit pas qu'on doive regarder cela comme un effet de l'art. Quand même on n'auroit jamais consulté d'Astrologue, on auroit raison de les mépriser, parce que les principes de leur prétendue science sont absurdes. C'est ce que, *Gassendi* a parfaitement bien prouvé sur la fin du Liv. VI. de la 2. Section de la Physique,

ou

ou à la fin du I. Tome de ses Oeuvres.

Dans la suite , * *Firmicus* répète ses principes , & déclame autant qu'il peut , contre ceux qui les méprisent ; mais il n'en produit aucunes preuves ; en sorte que l'on peut nier tout ce qu'il avance , & le renverser entièrement par là. Il répond à la seconde objection ; „ que les Astrolo-

„ gues font en sorte , que l'on crai-

„ gne les Dieux & qu'on les serve ;

„ qu'ils font connoître leur divinité ,

„ & leur majesté , puis qu'ils disent

„ que toutes nos actions sont condui-

„ tes par leurs divins mouvemens.

Nos enim timeri Deos, nos coli facimus, nos numen eorum majestatemque monstramus; cum omnes actus nostros divinis eorum dicimus agitationibus gubernari Mais ce n'est nullement répondre , car une Divinité , qui porte les hommes au mal , comme au bien , n'est pas une Divinité. C'est un Etre destitué de sainteté & de justice , puis qu'il fait le mal & qu'il le punit. *Firmicus* dit , un peu plus bas : „ invoquons donc les Dieux par des

„ prières, & rendons leur religieux-

„ ment nos vœux , afin qu'étant affermis

„ par la divinité de nos esprits , nous

„ puis-

* *Cap. III.*

„ puissions résister , au moins en partie, à la violente puissance des décrets „ des Etoiles. *Invocemus suppliciter Deos , & religioſè promiſſa Numinibus vota reddamus , ut confirmati animi noſtri divinitate , ex aliqua parte ſtellarum violentis decretorum poteſtatibus reſiſtamus.* Mais ſi nous pouvons réſiſter à la force des Etoiles , le Systeme de *Firmicus* eſt détruit , & il pourra arriver que rien de ce qu'elles avoient prédit ne ſe fera , & par conſequent l'art deviendra inutile , & incertain. Que ſi tout arrive néceſſairement , il ne faut prier la Divinité , que parce qu'on y eſt pouſſé par l'influence des Aſtres , ſans quoi on ne le feroit pas. La Vertu & le Vice, les peines & les recompensés ne ſont plus que des noms , qui ſignifient , non ce que nous croyons , mais les effets inévitables des deſtinées ; qui nous emportent , ſans que nous le ſentions , & qui nous font faire ce que nous croyons faire librement , & ſouffrir ce que nous croiyons mal à propos avoir pû éviter. La Divinité elle même ou devient la deſtinée , ou lui eſt ſoumiſe ; c'eſt à dire , que ce n'eſt plus un Etre qui gouverne librement , mais qui ne peut faire ni plus , ni moins , que ce qui arrive.

Fir-

Firminus fait un long discours, où il ramasse divers événemens extraordinaires, dans le mal & dans le bien, & des exemples de personnes malheureuses, quoi que dignes d'un meilleur sort, & bienheureuses, quoi que couvertes de vices & de crimes ; d'où il conclut qu'il faut bien que la *Fortune*, ou le *Destin*, car il confond ces deux choses, gouverne tout. Il pousse ce lien commun en termes assez énergiques, & il étale les exemples de *Plotin*, de *Sylla* & de *Marius*, & d'autres, avec une pompe de paroles capables d'étourdir ceux qui ne sont pas en état de distinguer les choses des mots. Mais tout ce qu'il dit sert à affermir l'objection, qu'il veut réfuter ; car enfin si l'on dit que tout arrive par une nécessité indispensable, sans aucun égard à la Vertu, ni au Vice ; en vertu des influences des Etoiles, établies par la supreme Divinité, qui ne se met point en peine de leurs suites ; on efface toutes les idées que tout le genre humain a eues jusqu'à présent des actions bonnes & mauvaises, des récompenses & des peines, de la justice & de l'injustice, d'une Divinité enfin, amie de la Vertu & ennemie du Vice. Oter cette propriété à Dieu

cc

ce n'est pas moins le détruire , que lui ôter sa Toute-puissance , ou sa Toute-science. On peut dire non seulement des discours de ceux qui parlent à tous momens de Dieu ; sans aimer la Vertu ; mais encore de ceux des Astrologues , qui font Dieu auteur des influences des Astres , qui , selon eux , rendent les hommes vicieux aussi bien que vertueux ; ce que disoit un Ancien , *que Dieu , sans la vertu , n'est qu'un nom* , ἀνὴρ ἀπειρὸς Θεὸς ὁνομα μόνον.

Il faut remarquer au reste que cette déclamation de *Firmicus* est tout à fait semblable au Prologue du Livre IV. de *Manile* : de sorte qu'il faut que l'un ait pillé l'autre. Mais c'est de quoi je parlerai dans la suite.

Dans le * Chapitre suivant , qui est le dernier du premier Livre , il répond à la première objection , en niant que les nations soient toutes du même naturel. „ Nous voyons , dit-il , que plusieurs Asiatiques & même presque „ tous , sont extrêmement sobres , la „ légèreté des Grecs est souvent sur- „ montée par le poids d'une modeste „ gravité , la rage démesurée des Scythes est quelquefois corrigée par la „ cle-

† Cap. IV.

„ clemence & par l'humanité, dans les
 „ Gaules le peuple se corrige par la
 „ prudence de la sagesse, les esprits
 „ trompeurs des Africains se parent de
 „ la fidélité, plusieurs Espagnols ne se
 „ vantent plus, une subite profusion
 „ a changé l'avarice des Syriens. Il
 „ n'est pas difficile non plus de trou-
 „ ver des fots parmi les subtils Sici-
 „ liens, & l'empire à souvent été trans-
 „ porté à d'autres qu'à des Italiens. *A-*
ssanos plurimos videmus, imò pænè om-
nes, sobrietatis insignia præferentes; &
Græcorum levitas frequenter modestæ
gravitatis pondus accipit; & effrenata
Scytharum rabies quandoque humanitatis
clementiâ mitigatur; & in finibus Gal-
liarum, populus sapientiæ prudentiâ con-
valescit; Afrorûmque subdolas mentes
honestæ fidei ornamenta condecorant; &
à plurimis Hispanis jactantiæ vitia dese-
runtur; & Syriorum avaritiam muta-
vit repentinâ profusio; nec est inter illos
acutos Siculos stultos invenire difficile;
& ab Italis frequenter dominationis Im-
peria translata sunt. Mais ce n'est pas
 là répondre à l'objection, car on ne
 vouloit pas dire qu'il n'y eût personne
 du tout parmi ces nations, qui ne fût
 sujet aux défauts, ou qui n'eût les bon-
 nes qualitez, qu'on leur attribuoit
 com-

communément ; mais seulement que ces défauts & ces bonnes qualitez se trouvoient plus fréquemment parmi une nation , que parmi une autre. Cela est une bonne preuve que les Planetes ne font rien aux moeurs des Peuples. Si elles étoient changées, ce changement étoit dû, non aux influences des Planetes, mais au changement de l'éducation , & des opinions. Il falloit avouer que le Climat contribue beaucoup à l'humeur, comme au temperament des peuples, de quelque maniere que cela se fasse. Si l'on compare les François d'aujourd'hui, avec la description que *Jules Cesar* fait de ceux de son tems ; on y trouvera encore beaucoup de ressemblance, malgré les grands changemens qui sont arrivez dans les Gaules , depuis ce tems-là. Les Espagnols sont aujourd'hui, aussi glorieux & aussi vanteurs , qu'ils l'étoient du tems de *Firmicus*.

Pour prouver que les Italiens n'ont pas toujours l'Empire , il se sert de l'exemple de *Constantin* ; qu'il nomme, dans l'Edition d'Alde, *divi Constantini filium*, mais il faut lire *Constantii* ; car c'est ainsi que s'appelloit le pere de Constantin le Grand. Il dit ensuite, dans cette même édition, que *Con-*
stan-

stantin étoit né à *Tarse*, *apud Tharsum genitus*. Mais il faut lire *Naifum*, car Constantin étoit né à *Naise* ville de Dace. Voyez ce que *Jaques Usserius* a remarqué là dessus, au Ch. VIII. de ses *Antiquitez Britanniques*.

Ensuite *Firmicus* prie les sept Planetes de faire en sorte que l'empire de Constantin & de sa posterité dure éternellement ; comme si les Planetes pouvoient changer leurs influences, ou troubler l'ordre des Destinées ! Elles lui auroient répondu, si elles avoient pû : *Desine fata Deum flecti sperare precando*.

II. Dans le second livre, il divise les Etoiles en certains ordres, & parle de leurs *Maisons*, & de leurs puissances en général. Mais c'est à quoi je n'ai pas dessein de m'arrêter ; je remarquerai seulement que, dans la préface, il dit „ qu'il n'y avoit presque „ personne, entre les Latins, qui eût „ écrit une Institution de cet art ; que „ *Jules Cesar* n'en avoit fait que peu „ de vers, & même empruntez de „ l'ouvrage d'un autre ; & que *Ciceron*, le prince & l'honneur de l'éloquence Romaine, pour ne rien laisser dont il n'essayât de parler, & „ que son divin esprit n'entendît, a-
„ voit

„ voit fait quelque peu de vers Heroïques, concernant l'Institution de „ cet art. *Sed nec aliquis pænè Latinorum, de hac arte, institutionis libros scripsit, nisi paucos versus Julius Cæsar, & ipsos tamen de alieno opere mutuatus. Marcus verò Tullius, princeps ac decus Romanæ eloquentiæ, ne quid intentatum relinqueret, quod non fuisset divinum ejus ingenium adsequutum, versibus heroïcis, etiam ipse de institutione pauca respondit.* Gerard Jean Vossius * a remarqué, avec raison, que Firmicus a pris pour Jules Cæsar l'interprete d'Aratus; qui est Domitien, comme le même Auteur l'a montré, dans son livre des Poëtes Latins. Firmicus semble aussi désigner la version de Cicéron du second livre d'Aratus, intitulé les signes ou les présages de Jupiter. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il ne fait aucune mention de Manile, qui a écrit de la même matiere que lui, & même fort au long, & d'une manière, qui a fait croire, qu'il avoit copié Manile.

Il faut donc ou que Firmicus ait été un plagiaire, & même un plagiaire bien impudent, & bien fou, qui copioit un Poëte fameux, sans daigner le nom-

* De Mathes. Cap. XXXV.

nommer, & en faisant entendre qu'il ne le connoissoit point, à moins qu'on ne voulût dire que ce Poète lui étoit en effet inconnu : ou que *Manile* ait vécu après *Firmicus*, comme quelques habiles gens l'ont soutenu ; au lieu que l'on croit communément que *Manile* a vécu du tems d'Auguste.

La premiere de ces deux choses est assez difficile à croire ; car enfin supposé que *Manile* ait vécu du tems d'Auguste, comment *Firmicus*, étant entêté au dernier point de son Astrologie, & ayant assez d'étude, auroit-il pû ignorer qu'il y avoit eu, avant lui, un Poète, qui assurément n'est pas des moindres, par lequel cette matiere avoit été traitée à fonds ? Ce Poète étoit-il si rare alors, qu'un homme de Lettres, & si curieux de la matiere, dont il traite, n'en eût pas seulement ouï parler ? Si l'on dit que ce Poète ne lui étoit pas inconnu, pourquoi n'en a-t-il rien dit, en une occasion, où il falloit nécessairement parler de lui ? Comment pouvoit-il espérer que *Mavortius Lullianus*, & les autres, entre les mains de qui son Ouvrage pourroit tomber, ne l'apperoient pas de cette omission, ou ne le soupçonneroient pas de larcin,

Tom. II. L &

& d'ingratitude ? Si *Lollianus* ne connoissoit pas *Manile* , n'y avoit il personne qui le lui pût indiquer ? Supposé donc que *Manile* eût écrit du tems d'Auguste , ou au moins avant *Firmicus* ; il faudra accuser ce dernier ou d'une étrange négligence , ou d'une effronterie encore plus grande , & d'une stupidité extraordinaire.

Si l'on dit , avec quelques uns , que *Manile* a vécu après *Firmicus* ; il faudra répondre aux raisons de *Scaliger* , qui remarque que ce Poëte a dédié son Ouvrage à Auguste , comme on le peut voir au commencement du premier livre :

Hunc mihi , tu Caesar , patria princepsque
patérque ,
Qui regis augustis parentem Legibus or-
bem ,
Concessumque patri mundum Deus ipse
mereris ,
Das animum , &c.

Le Poëte parle encore , sur la fin du même livre , de la défaite de *Varus* , comme d'une chose arrivée depuis peu :

Extremas modò per gentes , ut foedere
rupto

Cum

*Cum fera ductorem rapuit Germania
Varum,
Infectique trium legionum sanguine cam-
pos.*

D'ailleurs on ne trouve , dans tout le Poëme , aucune mention de quelque événement, que ce soit, au dessous de ce tems-là. Il arriva tant de choses extraordinaires entre Auguste & Theodose ; & le Poète avoit un si beau champ , pour parler de quelques unes, en les attribuant aux influences des Etoiles, qu'il n'auroit pas manqué de le faire. Je ne croi pas qu'on puisse dire qu'ayant fait dessein de composer un Poëme, que l'on pût croire avoir été fait du tems d'Auguste, l'Auteur se soit abstenu à dessein de parler de rien , qui fût plus récent. Pourquoi auroit-il fait un semblable dessein , & ne se seroit-il pas fait honneur d'un Ouvrage si beau , pour les vers, & si pénible ? Il n'y a personne qui puisse s'imaginer rien de semblable, que ceux qui croient que toute l'Antiquité Greque & Romaine est une supposition de quelques Moines du onzième siecle, & qui trouvent par tout des Gallicismes que ces Moines y ont mis. Mais ces gens-là ne feront

L 2

point

point de secte. D'ailleurs est-il facile de si bien imiter le stile du siècle d'Auguste, dans un si long Poëme, qu'il n'y ait rien qui se démente? C'est ce que *Scaliger* a cru, & j'avouë que c'est aussi ce qui m'en semble.

Je n'ai pourtant garde de dissimuler deux choses. La premiere c'est que *Lilivs Giraldus* † qui étoit un très-habile homme & très-versé dans la Lecture des Poëtes, a repris *Manile* de parler peu purement. *Inquinatè, si non barbarè, plerumque loquitur.* Mais *Scaliger* ne comprend pas en quoi consistent ces taches, & ces barbarismes de *Manile*, dont *Giraldus* n'apporte aucun exemple. S'il y a des phrases populaires & basses, il ne s'ensuit pas qu'elles ne soient pas Latines; & l'Auteur demande qu'on l'excuse à cause de la difficulté de la matiere, & de la pauvreté de la Langue Latine. Il y a bien de la difference, entre les barbarismes & les expressions négligées. *Gaspar Scioppius*, dans ses Consultations touchant les Ecoles & les Etudes, * a mis aussi *Manilius* dans le rang des Auteurs du siècle d'Argent, qui a duré depuis les dernieres années d'Auguste, jusqu'à Neron.

La

† *Pom. Hist. Dial. IV.*

* *Pag. 42. Ed. Amstelod. 1664.*

La seconde chose c'est que *Gaspar Gevartius*, habile Critique du XVII. Siècle, a soutenu que notre Poète a vécu sous *Theodose le Grand*, & a été le même que *Mallius Theodorus*, sur la vie de qui nous avons une Dissertation composée par *Albert Rubenius*, imprimée à Utrecht en 1694. Si cela étoit, il n'y auroit aucun sujet de s'étonner que *Firmicus* ne l'eût pas cité. La chose mérite d'être examinée. Voici donc comme parle *Gevartius* sur le III. Poème du III. Livre des Silves de *Stace*, après avoir dit un mot de *Mallius Theodorus*. „ C'est ce „ même *Manlius*, qu'on a nommé „ faussement jusqu'à présent *M. Manilius*, qui est auteur du Poème „ Astronomique que nous „ avons aujourd'hui, & que tous les „ savans, & même le grand *Scaliger*, „ dans son Commentaire sur ce Poème, ont crû, par une très-grande „ erreur, avoir fleuri & écrit du tems „ d'Auguste, puis qu'il a fleuri près de „ quatre cents ans après; savoir, „ du tems de *Theodose*, & d'*Arcadius* & d'*Honorius* ses fils; & qu'il „ a été contemporain de *Claudien*; ce „ que nous avons remarqué les premiers. Car pour ce qui regarde le

„ nom, il n'y a aucune difficulté ; puis
 „ que *Giraldus & Crinitus*, quoi que ,
 „ par une semblable erreur , ils pla-
 „ cent ce Poëte au tems d'Auguste
 „ remarquent, que dans les MSS. il
 „ est nommé tantôt *Manlius* , tantôt
 „ *Mallius* , & tantôt *Manilius*. A la
 „ tête du très-ancien MS. de Gem-
 „ blou, qui m'a été communiqué par
 „ *André Schottus*, il y a : *Manlius Poë-*
 „ *ta*. Le nom de ce Poëte est donc le
 „ même que celui de *Manlius Theo-*
 „ *dorus* ; & c'est ce qui paroît claire-
 „ ment, par la chose même, & par
 „ les paroles de *Claudien* , lors qu'il
 „ fait mention des livres d'Astrono-
 „ mie de *Manlius Theodorus* , dans le
 „ Panegyrique qu'il en a fait.

*Vel quis non ficiens sermonis mella politi
 Deferat Orpheos blandâ testudine can-
 tus?*

*Qualem te legimus teneri primordi mundi
 Scribentem &c. v. 251. & suiv.*

„ *Claudien* avoit touché en un mot,
 „ au vers 100. & suiv. toutes les
 „ parties de l'Astrologie Meteorolo-
 „ gique, que *Manile* a décrite toute
 „ entière au I. Livre dans sa sphere.

*At quoties elementa moves, sempér que
 fluentis*

Ma-

*Materia causas, quæ vis animaverit
astra,
Impuleritve choros, quo vivat machinæ
motu, &c.*

„ Que le Lecteur feuillète tout le
„ Panegyrique de *Claudien*, & qu'il
„ lise seulement dix vers, dans le
„ Poème *Astronomique* de *Manile*,
„ & il jugera d'abord que cet ouvra-
„ ge ne peut être attribué, en aucune
„ maniere, au siècle d'or d'*Auguste*.
„ Il se sert par tout de *tanti*, pour *tot*,
„ de *quanti* pour *quot*; ce qui est la
„ coutume des bons Auteurs du Siècle
„ moyen. Il dit très-souvent *ipsum*,
„ pour *seipsum*, & employe *reus* pour
„ *noxius*; comme on fait communé-
„ ment dans la Langue Italienne, &
„ une infinité d'expressions semblables,
„ que nous proposerons dans nos *Di-*
„ *verses Leçons*; où nous avons éta-
„ bli, par plus de dix arguments très-
„ forts, tiré du poème même de *Ma-*
„ *nile*, notre sentiment, & réfuté
„ très-évidemment les raisons des
„ autres.

Si *Gevartius* avoit fû l'appui, que
son sentiment peut avoir dans le silen-
ce de *Firmicus*, il n'auroit pas man-
qué de le produire en un mot. Pour

ses raisons qu'il croyoit être si fortes, je ne sai quelles elles étoient, ni comment il pouvoit réfuter celles que l'on apporte, pour prouver que *Manile* étoit du siècle d'Auguste. Les exemples, qu'il donne de Latinité du moyen âge, ne concluent rien, contre un Poète sur tout; puis qu'on en trouve des exemples dans les Poètes des siècles d'Or & d'Argent. On peut lire non seulement dix vers dans *Manile*, sans y rien voir d'indigne de ce tems-là, mais même tout le Poème.

Cependant *Vossius*, dans son Ouvrage de *arte Grammatica* Lib. II. Ch. 27. a suivi le sentiment de *Gervartius*. Il le rapporte encore dans son Livre des Poètes Latins, Ch. II. mais ensuite il dit qu'il a plus de penchant pour celui de *Scaliger*; car après avoir lu, dit-il, plus d'une fois *Manile*, il me semble que tout convient au siècle d'Auguste. *Legenti enim Manilium, iterum, iterumque, omnia Augusti temporibus videntur convenire.* On peut voir par-là qu'un jugement, formé sur le stile, n'est souvent pas si facile à porter sûrement, que l'on pense.

Pour moi je suis du même avis, & par conséquent il s'ensuivra, comme *Vossius* le juge, que *Firmicus* a copié
Ma-

Manile ; & par consequent que ç'a été un plagiaire fort ingrat & fort imprudent. Mais quoi qu'on puisse censurer dans sa conduite , à cet égard ; il n'y aura jamais tant à reprendre , que dans ses sentimens , & un Astrologue , comme lui , étoit capable de tout. Si l'on ne veut pas si mal juger de cet Auteur , il faudra dire que *Manile* lui étoit inconnu , & conclurre de-là qu'il n'est pas toujours sûr de juger qu'un Auteur n'est pas ancien ; seulement parce que ceux , qui l'ont suivi , n'en ont rien dit. Voyez ce qu'on a remarqué là-dessus dans l'*Ars Critica* Part. III. Sect. 2. Ch. III.

Au reste , ce que *Claudian* dit , des Ouvrages de *Mallius Theodorus* , qu'on trouve beaucoup mieux à des ouvrages en prose , & purement philosophiques , qu'au premier livre de *Manile* , dont il n'y a que le commencement , qui regarde la Physique , le reste étant d'Astrologie.

Le Chap. XXXIII. qui est le dernier de ce Livre , contient les qualitez , que *Firmicus* veut que son Mathématicien ait , & c'est une exhortation à toutes sortes de vertus. Il agit à peu près en cela comme faisoient les *Epicuriens* , dont la vie étoit meil-

L 5 leur

leure que les principes. „ On croit,
 „ disoit agreablement *Ciceron*, que les
 „ discours des autres hommes valent
 „ mieux, que leurs actions ; mais la
 „ vie de ces gens-ci me semble meil-
 „ leure, que leurs discours : * *Ut ceteri*
existimantur dicere melius, quàm facere ;
sic hi mihi videntur facere melius, quàm
dicere. Autrement un homme entêté
 de la destinée n'auroit dû faire aucu-
 nes exhortations ; puis que quoi qu'il
 fit, il falloit qu'elle eût son cours.
 Que s'il avoit dit, qu'il étoit poussé à
 les faire, par les influences des Etoi-
 les ; un autre lui auroit pû répondre,
 que les influences de ces mêmes Etoi-
 les, autrement disposées, l'empêchoient
 de l'écouter, & l'engageoient inévi-
 tablement à croire que ces exhorta-
 tions ne valaient rien. *Firmicus* n'au-
 roit sû que repliquer. C'est assuré-
 ment se former une étrange idée de
 la Divinité (si l'on croit véritablement
 qu'il y en a une) que de croire que
 cet Etre, qui est le premier Auteur
 des influences, inspire par-là la piété
 & la Vertu aux uns, & l'impiété & l'A-
 theïsme aux autres. Car enfin, selon
 les Astrologues, le Vice est aussi bien
 un effet de l'influence des Etoiles, que
 la

* *De Fin. bon. & mal. Lib. II. c. 25.*

la Vertu. C'est se moquer que de parler de la Vertu parmi les hommes, pendant qu'on croit que la Divinité s'en soucie si peu, qu'elle fait également le mal & le bien.

Firminus conseille ici prudemment à son Mathématicien de ne rien répondre aux Particuliers, qui le consultent touchant le sort de l'Empereur & de l'Empire ; parce que c'étoit une chose défendue, & qui tendoit à quelque sédition. Mais il en rapporte une raison ridicule, & qui n'est qu'une défaite inventée par la flatterie & par la crainte. „ Il faut que vous sâchiez ,
 „ dit-il , que les Haruspices , quand
 „ quelcun les consulte touchant l'état
 „ de l'Empereur, & qu'ils lui veulent
 „ répondre , trouvent les entrailles &
 „ les veines des victimes, destinées à
 „ cela , entièrement brouillées , en
 „ sorte qu'ils ne savent qu'en dire. Il
 „ n'y a non plus aucun Mathémati-
 „ cien , qui puisse rien répondre , de la
 „ destinée de l'Empereur ; car le seul
 „ Empereur n'est pas soumis au cours
 „ des Etoiles , & il est le seul de la
 „ destinée duquel elles ne peuvent
 „ pas décider. Étant maître de toute la
 „ terre, sa destinée est conduite par le
 „ jugement de la suprême Divinité ;

„ & parce que toute l'étendue terrestre
 „ du monde est soumise à ses Offi-
 „ ciers, il a été lui même placé par la
 „ principale Divinité dans le nombre
 „ des Dieux, par lesquels elle veut faire
 „ & conserver toutes choses. Cette rai-
 „ son confond aussi les Haruspices,
 „ car quelque Divinité qu'ils aient in-
 „ voquée, comme elle est d'une moin-
 „ dre puissance, elle ne peut marquer
 „ le sort d'une plus grande puissance
 „ qui est dans l'Empereur. *Scire te*
convenit, quod & Haruspices, quoties-
cumque à privatis interrogati de statu
Imperatoris fuerint, & quærenti respon-
dere voluerint, extra semper, quæ ad hoc
fuerint destinata, ac venarum ordines in-
volutâ confusione conturbant. Sed nec a-
liquis Mathematicus verum aliquid de
fato Imperatoris definire potuit; solus e-
nim Imperator stellarum non subjacet cur-
sibus; & solus est in cujus fato stellæ de-
cernendi potestatem non habeant. Cum
enim sit totius orbis dominus, fatum ejus
Dei summi judicio gubernatur, & quia
totius orbis terrenum spatium Imperato-
ris subjacet potestatibus, etiam ipse in eo-
rum Deorum numero constitutus est, quem
ad faciendâ & conservandâ omnia Divi-
nitas statuit principalis. Hæc ratio & Ha-
ruspices turbat, quodcumque enim ab iis
in-

invocatum ferit Numinum , quia minoris est potestatis , majoris potestatis , quæ est in Imperatore , non poterit explicare substantiam. D'où vient donc que les Empereurs Payens se servoient des sacrifices & des Haruspices , pour savoir le succès de leurs entreprises ? Le Dieu suprême leur répondoit-il , quoi qu'il ne voulût pas répondre aux Particuliers ? Quelle raison solide pourroit-on donner de cela ? Mais ces sottises ne méritent pas d'être réfutées. Au reste , *Firmicus* défend avec raison à son Mathématicien de déferer ceux qui lui auroient fait cette question , quoi qu'il ne veuille pas qu'il y réponde. La qualité de délateur est quelque chose de si odieux , qu'il avoit raison d'en avoir de l'horreur.

III. Dans la préface du Livre III. *Firmicus* fait mention du Theme du Monde , composé par *Petofiris* & par *Necepso* , qui semble marquer la situation des étoiles , telle qu'ils croyoient qu'elle avoit été , quand le Monde commença , ou quand Dieu les eut faites. Ils placent le Soleil dans le quinzisième degré du Lion ; c'est à dire , que selon eux , le Soleil commença son cours par le milieu de l'Eté. Pour les aspects des autres Etoiles , il n'y a

L 7

rien

rien que d'imaginaire , quoi que *Firmicus*. y veuille trouver la destinée du monde écrite. Cela est aussi vrai, que ce qu'il enseigne des influences des Etoiles, dans toutes les Stations du Ciel.

IV. Le quatrième livre traite des influences de la Lune , dans toutes les situations & conjonctions auxquelles elle peut être , & autres choses de cette nature. L'Auteur promet d'enseigner tout ce qu'il y avoit de plus caché là-dessus : *Omnia enim*, dit-il, *quæ Aesculapio Mercurius, Enichnusque traderunt, quæ Petosiris explicavit & Necepso, quæ Abraham, Orpheus & Critodemus ediderunt ceterique omnes hujus artis antescii, perlecta pariter atque collecta, & contrariis sententiarum diversitatibus comparata in his perscriptissimus liber*. Je ne sai qui est cet *Enichnus*, & je n'ai point d'autre édition de *Firmicus*, pour la consulter ; mais ce qu'il dit d'*Abraham*, comme s'il avoit laissé quelque livre d'Astrologie, est une pure chimère. Ce ne pouvoit être qu'un livre supposé par quelque Juif. Je sai que *Joseph* † dit qu'*Abraham* étoit un grand Astrologue, mais cette opinion ne paroît fondée que sur ce qu'*Abraham* étoit Chaldéen, & que les Chaldéens étoient, selon

† *Ant. Jud. Lib. I. c. 17.*

lon plusieurs Auteurs , les inventeurs de cette science ; ou sur la vanité des Juifs, qui prétendoient que l'on étoit redevable des Sciences à ceux de leur nation. A la fin du IV. Livre l'Auteur donne les argumens des quatre suivans , qui contiennent , selon lui , le fin de la Science, au lieu que les précédens n'en renferment que les principes.

V. Le Prologue du V. Livre finit par une priere conçue en termes assez pompeux & adressée à la suprême Divinité, & au sept Planetes, dont l'Auteur implore le secours, pour pouvoir achever son Ouvrage. Il dit entre autres choses au premier : „ Tu es le pere „ & en même tems la mere de toutes „ choses ; tu es ton Pere & ton Fils , „ & tu n'es lié que du seul lien de la „ nécessité ; nous tendons vers toi nos „ mains suppliantes, nous t'honorons „ par une tremblante priere : *Tu omnium pater pariter , ac mater ; tu tibi Pater , ac Filius , uno vinculo necessitatis obligatus , tibi supplices manus tendimus , te trepidâ supplicatione veneramur.* Mais si Dieu est lié par quelque nécessité , il est inutile de le prier , puis qu'il ne la sauroit violer. Tout ce qu'eût pû dire *Firmicus* , pour parler conséquemment ; ç'auroit été, que, s'il

s'il prioit Dieu , c'étoit par un effet des ordres secrets de la Destinée , & qu'il ne pouvoit s'en empêcher, comme *Manile* a dit au commencement de son Livre IV. que c'étoit aussi par une suite du Destin, qu'il venoit d'examiner cette matiere.

Hoc quoque fatale est , sic ipsum expendere fatum.

VI. Le Sixième Livre traite de la force des influences des Etoiles mêlées ensemble, après quoi il y a les horoscopes d'Edipe , de Paris , de Demosthene, d'Hermodore, d'Homere, de Platon , de Pindare , d'Archiloque, d'Archimede & de Therfite. Ce qu'il y a de particulier c'est que l'Auteur dit au Ch. XXVI. que l'on avoit appris, par d'anciens écrits, que *la geniture* d'Edipe avoit été telle qu'il la décrit : *Talem Oedipodem habuisse genituram antiquæ ferunt memorie lectionum.* Comme s'il y avoit quelcun au monde d'assez sot , pour croire qu'il y avoit eu des Astrologues tous prêts à prendre le moment de la naissance d'Edipe, de Paris, d'Homere, &c. pendant que leurs meres étoient dans les douleurs de l'accouchement ! Sans cela on ne peut néanmoins faire aucun bon
Ho-

Horoscope. Voyez *Gassendi*, à l'endroit, que l'on a déjà marqué.

VII. *Firmicus*, dans la Préface du septième Livre, engage par une espèce de serment *Lollianus* à ne communiquer pas son Ouvrage à toutes sortes de gens, & à n'en faire part qu'à ceux qui en étoient dignes, qu'il décrit comme des gens de bien. Peut-être que la principale raison de cette précaution, c'est que sa science étoit défendue, par les Loix, comme il paroît par le Code de Justinien Liv. IX. Tit. XVIII. où il y a une Loi de Diocletien & de Maximien, qui dit en termes exprès: *Ars Mathematica damnabilis est & interdicta omnino*. L'Auteur parle dans ce Livre de la *Géniture* de toutes sortes de gens, même des plus corrompus.

VIII. Néanmoins dans la Preface du huitième, il exhorte *Lollianus*, à se nettoyer l'esprit de tous les vices, pour être en état de le remettre à Dieu pur & saint. Il prétend que son art peut beaucoup contribuer à cela, & délivrer les hommes de l'orgueil, auquel ils s'abandonnent dans la prospérité, & de la crainte où l'adversité les jette. *Nam cum venientia didicerimus incommoda, imminentium malorum metum,*

tum, ex hoc quod ea ventura didicimus, erectâ mentis animositate contemnimus; — nec felicitatis capimur commodis, aut erigimur dignitatis insignibus, cum sciverimus totum hoc decreti prænuntiatione promissum. Au contraire cette connoissance de l'avenir, soit qu'on l'eût effectivement, ou qu'on crût l'avoir, ne pourroit que rendre malheureux ceux qui s'attendroient à un mal inévitable; & qu'enorgueuillir ceux qui espéreroient de parvenir à de grandes dignitez. L'esprit de l'homme est si foible, qu'il a toutes les peines du monde à bien user du passé & du présent; & que seroit-ce, s'il envisageoit en même tems l'avenir? Il seroit si troublé de peur, ou d'esperance, qu'il ne se posséderoit plus. C'est pour cela que, comme parle * un Poëte, la Providence Divine cache dans de profondes ténèbres les bons & les mauvais succès de l'avenir.

*Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte permit Deus.*

Après avoir parlé des rapports, que les signes du Zodiaque ont les uns avec les autres, & de leur lever & de leur

* Horat. Carm. Lib. III. Od. 29.

leur coucher, il finit par ce qu'il appelle la *Myriogénese* de leurs degrez. Dans le dernier Chapitre, il fait ressouvenir *Lollianus* du serment qu'il a exigé de lui au commencement du septième Livre, de ne montrer pas à tout le monde son Ouvrage, mais de le donner seulement à ses enfans, qu'il avoit élevez dans la vertu, ou à ses amis vertueux; c'est à dire, qui seroient entêtez, ou qu'on pourroit entêter de ces chimeres.

Ciceron censuroit les Epicuriens de ce qu'ils parloient autrement entre eux, où ils disoient qu'ils ne faisoient rien, que pour le plaisir, qui étoit, selon, eux le souverain bien; & autrement en public, où ils temoignoient qu'ils avoient des motifs beaucoup plus relevez. „ Prenez garde, disoit-il, que „ vous ne soiez obligez de vous servir „ de nos expressions, quoi que vous „ ayez d'autres sentimens. Si vous „ preniez un visage affecté & une dé- „ marche composée, pour paroître plus „ graves, vous ne seriez pas sembla- „ bles à vous mêmes; vous servirez- „ vous donc de paroles feintes, & di- „ rez-vous ce que vous ne croyez pas; „ ou aurez vous des sentimens, com- „ me des habits, l'un pour la maison, &

„ & l'autre pour le dehors ; en sorte
 „ qu'il n'y ait que de la grimace sur
 „ vôtre visage & que la verité soit ca-
 „ chée ? Confiderez , je vous prie , si
 „ cela est bien. Pour moi , je regar-
 „ de comme veritables les opinions qui
 „ sont honêtes , qui sont louâbles , qui
 „ font honeur , & dont l'on doit par-
 „ ler ouvertement dans le Senat , de-
 „ vant le Peuple & en toutes les as-
 „ semblées ; en sorte que je n'aye pas
 „ honte de croire ce que j'aurois honte
 „ de dire. Ces sentimens sont si beaux
 „ & si droits, qu'ils méritent qu'on les met-
 „ te encore en Latin. * *Vide ne non de-
 „ beas verbis nostris uti , sententiis tuis.
 „ Quod si vultum tibi , si incessum fingeres ,
 „ quò gravior viderere , non esses tui simi-
 „ lis ; verba tu fingas & ea dicas quæ non
 „ sentias ; aut etiam , ut vestitum : sic sen-
 „ tentiam habeas aliam domesticam , aliam
 „ forensem ; ut in fronte ostentatio sit , in-
 „ tus veritas occultetur ? Vide , quæso , rectum-
 „ ne sit. Mibi quidem eæ veræ videntur
 „ opiniones , quæ honestæ , quæ laudabiles ,
 „ quæ gloriosæ , quæ in Senatu , quæ apud
 „ populum , quæ in omni coetu , concilioque
 „ proferendæ sint ; ne id non pudeat senti-
 „ re , quod pudeat dicere. On doit appli-
 „ quer cela aux Astrologues à deux é-
 „ gards ;*

* De fin. bon. Lib. II. c. 24.

gards ; l'un c'est qu'ils sont obligez à tous momens de dire des choses incompatibles avec leur sentiment de la Destinée ; & l'autre c'est qu'ils n'osent pas débiter leurs pensées , devant tout le monde.

Voilà ce que j'avois à dire de *Julius Firmicus Maternus*, car je n'ai garde de m'engager à expliquer la Science frivole, qu'il a mise dans son Ouvrage.

ARTICLE VI.

ADNOTATIONES in VETUS TESTAMENTUM & in Epistolam ad EPHESIOS. Incerto Auctore, è Bibliotheca Joannis Archiepiscopi Eboracensis eruta. Amstelod. apud Francisc. Halmam MDCCIII. in 8. pagg. 744.

CE sont ici de petites notes, littérales & théologiques, sur tout l'Ancien Testament, & sur l'Epître aux Ephésiens ; qui furent imprimées pour la première fois à Cambrige , en MDCLIII. & tirées de la Bibliothèque de celui qui étoit Archevêque d'York, en ce tems-là ; & dont on n'a mis que le nom de baptême, à la manie-

niere Angloise. Cela n'importe pas beaucoup, puisque le nom de celui, qui les avoit dans sa Bibliotheque, ne les rend ni plus ; ni moins recommandables. Il seroit plus à souhaiter que l'on fût le nom de l'Auteur, parce que l'on souhaite toujours de savoir le livre de qui l'on lit ; quoi que dans le fonds on doive plus avoir d'égard à ce que l'on lit ; qu'à la personne de celui, qui l'a écrit. Quoi qu'il en soit, c'est un Auteur Protestant, qui suit ou quelque version moderne, ou qui traduisoit peut-être lui même les mots de l'Original, sur lesquels il fait des notes ; ou qui a peut-être fait l'un & l'autre.

Il paroît que c'étoit un homme qui entendoit la Théologie, la Philosophie & les Belles Lettres, dont il se sert néanmoins sans ostentation.

Sur Gen. I. 1. il remarque que le monde a été créé le 18 d'Avril, c'est à dire, vers l'Equinoxe du Printems. Plusieurs Chronologues ont été en effet de ce sentiment ; mais *Scaliger*, dans la seconde édition de sa * *Correction des Temps*, & son adversaire le † *P. Petau* ont mieux aimé placer le commencement

* *Lib. V. p. 368. Ed. Genev.*

† *De Doctr. Temp. Lib. LX. c. 6.*

cement du monde à l'Equinoxe de l'Automne, ou au 26. d'Octobre; parce que c'est en ce temps-là que les arbres produisent leurs fruits, & que l'année des Hebreux avant Moïse commençoit en Automne; de sorte que cette pensée est plus conforme à l'Ecriture Sainte, que l'autre.

L'Auteur croit aussi que le mot *Elohim* qu'il traduit *les Dieux*, étant du nombre pluriel marque quelque pluralité en Dieu. Il ne fait que le dire en un mot, mais *Buxtorf* & *Cappel* ont traité de cela à fonds, dans leurs livres *des noms de Dieu*.

Sur le verset 8. où il est parlé de la séparation de l'eau qui se fit au second jour, il demande pourquoi il n'est pas dit, comme aux autres jours, que Dieu vit que ce qu'il avoit créé étoit bon? Il répond ensuite que ce n'a été qu'au troisième jour que la séparation de l'eau fut entièrement achevée, lors que la mer, qui couvroit la superficie de la terre, fut renfermée en son lit, aussi bien que les fleuves & les lacs. De là vient, dit il, que touchant les oeuvres de ce jour là il y a deux fois (aux verss. 10. & 12.) que Dieu vit que ce qu'il avoit fait étoit bon. Cette raison n'est pas mal imaginée, & il y a beau-

beaucoup d'autres choses, dans ces notes, qui sont d'assez bon goût.

Sur le verset 11. où il est parlé de la semence des Arbres, il dit qu'il faut donc que le *Larix* & le *Tamarin* aient aussi leur semence, quoi qu'on ne la voye pas. Il a sans doute raison, & les plus habiles Physiciens d'aujourd'hui tombent d'accord qu'ils ne se produisent aucune plante, sans graine.

L'Auteur se propose ici l'objection de *Simplicius*, qui demande comment il pouvoit y avoir des arbres, avant le Soleil & la Lune? Il répond que cela se pouvoit faire *in mundi semine, non jam in messe, quæ mediis administratur*. Ces paroles sont obscures, mais il semble qu'il veut dire que dans ce commencement du monde Dieu produisit extraordinairement des arbres, & des fruits; sans employer la chaleur du Soleil, qui les a fait meurir depuis.

Il se propose une seconde objection, c'est que le monde auroit donc été créé en Automne, qui est le tems des fruits; à quoi il répond qu'en Orient & ailleurs il y a des fruits au Printems. Mais ce ne sont que quelques fruits précoces & peu propres à nourrir l'homme.

Sur le verset 14. où il est dit que
Dieu

Dieu crea des luminaires, dans l'*étendue*, il remarque que si l'*étendue* est l'air, il faudra placer les étoiles dans l'air; qu'il se peut faire que l'essence de l'air, & de l'éther ne different pas, & qu'on a vû des Cometes au dessus de Saturne. Mais Moïse nomme l'*étendue* toute celle qui est autour de nous, soit qu'elle soit pleine d'air, ou d'une matiere plus mince, comme l'éther. On ne peut pas tirer des conséquences Philosophiques des expressions de Moïse, qui ne pensoit à rien moins, qu'à apprendre la Philosophie aux Juifs.

L'Auteur croit que *les tems*, dont les Etoiles sont *les signes*, peuvent être les saisons de l'année, & qu'on ne doit pas exclurre les signes astronomiques, pourvu qu'on n'y mêle aucunes tromperies. Il a voulu dire que le lever & le coucher des Etoiles fixes, & non seulement le Soleil & la Lune, servent à marquer le commencement & la fin des saisons; & il est vrai que les Anciens s'en servoient à cela, comme il paroît par les *Oeuvres & les Jours d'Hesiodé*, & par les Poèmes d'*Aratus*.

Sur le verset 16. où il est parlé des *grans luminaires*, il remarque qu'il ne faut entendre cela, que par rapport à la lumière, & que la Lune est la plus

petite des Etoiles , excepté Mercure & Venus. Les nouveaux Astronomes font Mercure la plus petite des principales Planetes , ou qui ont leur mouvement particulier autour du Soleil. La Lune est , selon eux , un peu plus petite , & la difference qu'il y a entre le diametre de Mercure & celui du Soleil , est comme celle de 1. à 308. si l'on en croit Mr. *Huygens* , dans son *Automate Planetaire*. Le diametre de Venus comparé à celui du Soleil est comme 1 à 84. de sorte qu'elle est beaucoup plus grande que la Lune , & les autres Planetes aussi. Ce calcul est bien éloigné de celui de notre Auteur , qui fait la Lune moindre que le Soleil de 170. degrez seulement. Mais en ce temps-là , on n'avoit pas fait de si profondes recherches là dessus.

Sur le verset 26. l'Auteur remarque que l'image de Dieu dans l'homme est composée de deux parties , dont l'une est interieure & consiste en un entendement sans corruption , & doué du franc arbitre , par lequel il pouvoit bien faire ; & l'autre exterieure , qui consiste dans la domination de l'homme sur les autres Creatures , comme les paroles de Moïse le font voir.

On voit , par ce petit échantillon ,
qu'on

qu'on peut trouver quantité de bonnes choses dans cet Auteur Anonyme, & qu'il n'étoit pas indigne de voir le jour une seconde fois. Il est par tout extrêmement court, & n'ennuyera pas au moins, par la longueur de ses notes, & de ses réflexions. Si ceux, qui l'ont publié, avoient eu moins de bonne foi, ils lui auroient imposé un nom illustre, qui auroit pû donner du poids à ses remarques; dans l'esprit de ceux qui ont plus d'égard aux personnes qui parlent, qu'à ce qu'elles disent. Ceux qui ont, depuis quelques années, publié les *Interpretes Critiques* de la Bible en Hollande, ont fait une semblable faute, en attribuant à *Claude de Saumaïse* un traité de *Jonas Schlichtingius*, fameux Socinien, contre *Grotius*, comme il paroît par la Bibliothèque des Antitrinitaires de *Christofle Sandius*. Il étoit intitulé *Joannis Simplicii nota in doctissimi cujusdam viri, (Hug. Grotii) Commentationem ad II. Caput posterioris ad Theffalonicenses Epistolæ*. Ils y ont ajouté: *Claudii Salmafii sub nomine*, &c. apparemment parce que *Saumaïse* avoit fait un livre contre *Grotius*, sous le nom de *Simplicius Verinus*. Il n'en faut lire que quelques lignes, pour voir que c'est l'écrit d'un

homme plus versé dans la Théologie, que ne l'étoit *Saumaïse*, & qui raisonne avec plus d'art, de netteté & de méthode; mais qui n'écrit pas si bien en Latin, & qui n'étale aucune érudition Philologique, en quoi *Saumaïse* excelloit, & dont il faisoit parade à toute occasion. Cela soit dit en passant, pour montrer encore, par cet exemple, que l'on doit avoir plus d'égard pour les choses, que pour les personnes.

ARTICLE VII.

LE NOUVEAU TESTAMENT

De Notre Seigneur JESUS-CHRIST,
Traduit sur l'Original Grec, avec des
remarques, où l'on explique le Texte,
& où l'on rend raison de la Version,
 par JEAN LE CLERC, Chez de
 Lorme, à Amsterdam 1703. 2
 voll. in 4. dont le premier a 334
 pages & le second 370. sans la
 Préface.

MON dessein, en mettant ici cet
 Ouvrage, n'est pas de redire ce
 qu'il y a dans la Préface, où j'ai dit
 ce que je m'y suis proposé & la ma-
 niere

niere dont je l'ai executé. Il vaut mieux qu'on la lise entiere, que d'en voir seulement ici un Extrait. Le livre est en François, & pouvant être examiné en lui même par tout le monde, il n'est pas nécessaire de remettre ici ce que l'on y peut lire. Je ferai seulement quelques remarques, que l'on n'y trouvera pas.

I. Je n'ai garde de mépriser, ou de blâmer les versions, que les Protestans ont faites de l'Ecriture Sainte. Elles ont été fort bien faites en leurs tems, & si j'avois vécu alors, & que je n'eusse eu aucun autre secours, que celui qu'avoient ceux qui y ont travaillé, je n'aurois pas si bien réussi qu'eux. Mais il faut aussi tomber d'accord, que depuis le XVI. Siecle, ou depuis le commencement du XVII. auquel ces versions ont été faites, on a eu beaucoup plus de lumieres, & de secours, que l'on n'avoit jamais eu auparavant. Ce n'est guere que depuis le XVII. Siecle que l'on s'est appliqué à bien rechercher le sens litteral de l'Ecriture Sainte, selon les regles de la plus exacte & de la plus fine Critique. Auparavant on avoit fait plus d'attention à l'usage, que l'on pouvoit faire de l'Ecriture Sainte, dans la

Théologie, dans la Controverse, ou dans la Morale; qu'à la signification exacte & rigoureuse de ses termes. On crovoit bien expliquer l'Ecriture, pourvu qu'on ne lui fît rien dire, qui ne fût conforme aux sentimens de Théologie, ou de Morale que l'on suivoit; quoi qu'on n'eût pas examiné si rigoureusement l'usage de la Langue Hebraïque, & des Auteurs du Nouveau Testament, & que l'on eût peu pensé aux regles de la Grammaire, & à tous les autres moyens, tirez de l'Antiquité Sacrée & Profane, que les Interpretes Critiques mettent en oeuvre. Mais depuis on a employé tout ce que l'érudition la plus étendue & la plus fine a pû ramasser, pour entendre les Livres Sacrez. On a fait une infinité de Commentaires, & d'Ouvrages de toutes sortes, pour les éclaircir; qui ont laissé bien loin derrière eux les travaux de ceux, qui avoient cultivé auparavant les mêmes Sciences.

Néanmoins on peut dire que ceux qui n'entendent que le François, ont jusqu'à présent très-peu profité des découvertes, qui se sont faites sur l'Ecriture Sainte & dans la maniere de l'expliquer; parce que les plus habiles gens se sont contentez d'écrire en Latin

tin sur ces sortes de matieres , & ont même été obligez de le faire , à cause des citations Hebraïques , Greques & Latines ; qu'ils devoient insérer dans leurs Ouvrages, pour prouver ce qu'ils avançoient. Mais après avoir vû leurs preuves, on en a pû profiter , & si l'on n'en produit pas le détail à ceux qui ne l'entendroient pas, on leur en peut donner au moins le résultat.

Il y avoit encore une autre chose , qui empêchoit qu'on ne fît communément assez d'usage , en cette occasion, des lumieres qu'on avoit. C'est que l'on n'osoit presque rien changer dans les Versions, dont on se servoit dans les Eglises ; pour des raisons d'ordre & de bienséance , comme l'on croyoit , mais qui dans le fonds ne faisoient que nuire à l'intelligence de l'Ecriture Sainte. Comme on n'a point été gêné, dans cette Version , par de semblables vuës , parce qu'on ne l'a faite, que pour l'usage particulier, on n'a eu aucun égard qu'à la Verité. Par la même raison , on a pris dans les Notes toute la liberté , que l'on peut prendre raisonnablement , & l'on n'a regardé aucune explication , comme canonisée, que celles qui sont clairement fondées dans la Lettre de l'Ecritu-

re Sainte, sans se mettre en peine de ce qu'il y avoit eu auparavant, dans la marge des Bibles. Comme il n'y a eu que Jesus-Christ & ses Apôtres entierement hors d'état de se tromper, on a crû ne devoir dépendre que d'eux, dans la recherche de la Verité.

II. On peut dire, sans faire tort à personne, que la plupart de ceux qui ont travaillé à faire des Versions, ou à les réformer, ou à les éclaircir par des Remarques, ont eu en vuë d'expliquer constamment certains passages, comme on les expliquoit dans la Société où ils étoient, & de réfuter par là ceux dont les sentimens n'y étoient pas approuvez. Il y avoit même du danger, pour ceux, qui en auroient usé autrement; de la part de beaucoup de gens, qui ne cherchent pas ce qui est vrai, ni ce qui est équitable, mais ce qu'ils croient propre à bâtir leur fortune, ou leur réputation, sur la ruine de la fortune, ou de la réputation des autres. Il est de notoriété publique que je n'avance rien, que de véritable.

On ne peut pas néanmoins dire que cette conduite est appuyée sur les principes de ceux, qui ont crû que les Eglises Chrétiennes avoient besoin de ré-

réformation, & qui ont tâché de la leur procurer. Comme ils étoient persuadés qu'ils avoient beaucoup profité, par la voie de l'examen, & de l'étude des Livres Sacrez, dans la connoissance du véritable Christianisme, quoi qu'ils ne fussent nullement infailibles; ils supposoient nécessairement que ceux, qui viendroient après eux & qui bâtiroient sur leurs principes, se croiroient aussi en droit d'éclaircir les passages, qu'ils jugeroient n'avoir pas été assez bien entendus par leurs prédécesseurs. Ce seroit faire tort à leur mémoire, que de croire que ne se jugeant pas eux mêmes infailibles, & sentant bien qu'ils n'avoient pas tous les secours nécessaires, pour l'intelligence parfaite de l'Ecriture Sainte; ils ont néanmoins prétendu que toute la postérité, jusqu'au jour du jugement, n'oseroit rien ajouter à ce qu'ils avoient fait, ni même examiner leurs versions. Ce seroit les accuser d'avoir manqué également de sens commun, & de justice.

Mais les Societez, qui sont sorties de leurs Eglises, ayant été une fois établies, & en état de ruiner les uns & de récompenser les autres; elles ont été portées à agir quelquefois non

comme des Societez religieuses, mais comme quelques Societez mondaines, qui ne cherchent qu'à se maintenir sur le pied où elles sont, sans vouloir penser à se mettre en meilleur état. C'est ce qui a fait que ni les Versions de l'Ecriture, ni les Remarques, que l'on fait pour l'expliquer, n'y ont pas été perfectionnées, comme elles le pouvoient être.

III. Mais on objectera deux choses, à ce que je viens de dire; dont la première est qu'il ne faut pas exposer la Verité au caprice de chaque particulier, ni changer toujours, mais se fixer dans la Verité, dès qu'on l'a une fois trouvée. Je réponds premièrement à cela, que ce n'est pas abandonner la Verité au caprice des particuliers, que de leur conseiller d'étudier uniquement l'Ecriture Sainte, & de ne se soumettre qu'à elle, comme ont fait autrefois les Réformateurs. C'est au contraire les renvoyer à la seule regle infallible de la Verité, pour les empêcher de s'égarer. L'Ecriture Sainte est assez claire, dans ce qui est essentiel au salut, si on l'étudie seulement dans la vue d'apprendre la Verité, pour fixer les esprits de ceux qui la recherchent. On n'en sauroit produire de plus grande

de

de preuve, que celle-ci; c'est que les Societez Chrétiennes, qui la reconnoissent pour l'unique regle de leur foi, malgré toutes leurs divisions, tombent néanmoins d'accord de ce qui est nécessaire au salut, & ne disputent que de quelques points obscurs; à la décision desquels ni Jesus-Christ, ni ses Apôtres n'ont point attaché le salut. Je réponds, en second lieu, qu'en bâtissant sur cet unique fondement, il est impossible de changer toujours. Au contraire on demeurera nécessairement d'accord de l'essentiel; comme l'expérience l'a fait voir, ainsi que je viens de le dire; mais il arrivera, si l'on cultive l'étude des Saintes Lettres, que ces dogmes nécessaires deviendront plus assurez & plus lumineux, & que la lumière céleste de la révélation divine dissipera pour jamais toutes les ténèbres, que l'esprit humain a tâché d'y mêler. On découvrira le vrai sens de mille passages particuliers, qui ne contiennent pas à la vérité de nouveaux articles de foi, mais qui servent à confirmer ceux dont nous convenons, & à nous instruire de quantité de veritez particulières; qu'on ne peut pas négliger, sans mépriser les passages, qui les ren-

ferment. Par cette augmentation de lumieres , la Verité s'établira si fortement parmi les Chrétiens , que rien ne sera capable de la détruire. Autrement, si, par une politique du siecle, on ne reçoit aucune augmentation de lumieres; celles-là même, quel'on a, viendront insensiblement à s'éteindre, ou du moins à s'obscurcir si fort, qu'on aura de la peine à y reconnoître le Christianisme; comme il arriva pendant les siecles d'ignorance , auxquels on ne parloit que de soutenir les décisions des Ecclesiastiques, sans écouter ceux qui souhaitoient qu'on y corrigéât ces défauts, qui donnerent ensuite occasion à la Réformation. Je croi pouvoir dire que ceux, qui s'opposent à l'augmentaion des lumieres de la Religion & de la Droite Raison, ne le font nullement de peur qu'il n'arrive du desordre & que la Verité ne coure quelque risque ; mais de peur qu'on ne découvre qu'ils se sont trompez, à divers égards. C'est le sentiment interieur de la foiblesse de leur cause, quelque bonne mine qu'ils fassent au dehors, qui les fait raisonner de la sorte. En voulez vous une preuve convaincante ? C'est qu'il n'y a point d'erreur, que l'on ne puisse défen-

fendre, par la raison dont ils se servent ; carenfin il n'y a point de parti, dans quelque opinion qu'il soit, qui ne puisse dire que ses décisions ne sont que pour prévenir des changemens perpetuels. Les Juifs & les Payens ont pû parler ainsi aux premiers Chrétiens, & toutes les Societez, qui sont dans l'erreur, en peuvent dire autant.

Mais n'y aura-t-il pas des variations dira-t-on, si l'on permet à chacun d'expliquer l'Ecriture Sainte ? Sans doute, dans des choses obscures, où l'on n'est fondé, de part & d'autre, que sur des vrai-semblances. Il y en a toujours eu là-dessus, comme l'Histoire Ecclesiastique nous l'apprend ; & ceux qui ont fait le plus de décisions, n'ont pas pû prévenir cette variété de sentimens. Aussi n'y a-t-il aucun inconvenient en cela, pourvu que ceux, qui s'accordent dans l'essentiel, se supportent dans ce qui ne l'est pas ; comme on le fait, au moins en partie, dans toutes les Societez Chrétiennes.

J'ajouterais même que les grandes controverses, qu'il y a eu depuis les premiers siècles entre les Chrétiens, ou ceux qui se nommoient ainsi, ne sont venues, en grande partie, que de ce que plusieurs anciens Sectaires, com-

me les Valentinien, les Marcionites & les Manichéens, rejettoient la plûpart, ou quelques uns des livres de l'Ecriture Sainte, y substituoient des Ecrits supposez, ou y ajoûtoient des Révelations chimeriques, des traditions, des décisions, ou des Livres qu'ils lui égaient. Si tous n'avoient reçu que les Ecrits, que nous recevons tous aujourd'hui, on n'auroit jamais vu tant de scandaleuses varietez d'opinions, & tant de doctrines absurdes, qu'on en vit en ces tems-là, & qu'on en a vû depuis.

IV. On m'objètera peut-être, en second lieu, que j'ai fait ce que je reprends dans les autres; c'est que j'ai cherché dans l'Ecriture les sentimens de la Société Chrétienne, dans laquelle je vis, & que j'ai tâché de faire voir que Jesus-Christ & les Apôtres les ont enseignez. Je ne prétends pas être infaillible, ni exempt de toutes passions; mais je puis dire très-sincèrement, que j'ai tâché de me défaire de toutes sortes de préjugés. Si je n'en suis pas venu à bout, ce n'est que par ma faute, & je m'en corrigerai, dès que je m'en apercevrai. Tout le monde, direz-vous, peut parler ainsi, car personne ne tombe d'accord qu'il se conduit par pré-

préjugé, ou par passion. Il est vrai, mais pour ne pas redire que ma conscience ne me reproche rien là-dessus, j'ajouterais une chose qu'on ne peut pas dire dans toutes les Societez Chrétiennes. C'est que rien du tout ne m'a gêné dans cette Version, ni dans ces Remarques. Il m'a été libre d'expliquer, comme j'ai crû qu'il le falloit faire, les passages, où il peut y avoir de l'obscurité. Je n'ai rien eu à craindre, ni à espérer là-dessus, qui m'ait pû faire biaiser. Ceux parmi lesquels je vis sont si fort persuadez de la clarté de l'Ecriture Sainte, & de la force de la Verité; qu'ils ne croient pas qu'on puisse s'écarter d'un point essentiel, si on lit les Ecrits des Prophetes & des Apôtres, dans le dessein d'y chercher ce qui est vrai; à moins que des intérêts de la chair & du sang ne troublent en quelque sorte l'esprit, & ne lui tiennent lieu de Verité. Pour les passages obscurs & difficiles, ils laissent à chacun la liberté de les entendre, comme il croit que les paroles le demandent. Quiconque reçoit l'Ecriture Sainte, comme l'unique regle de la foi; quiconque fait profession d'obéir aux commandemens de Jesus-Christ & d'espérer en lui, sans contre-

dire

dire cette profession, par de mauvaises mœurs; quiconque veut vivre charitablement avec ceux qui sont dans ces principes; quiconque enfin ne commet aucune idolâtrie; quiconque, dis-je, reconnoit & pratique ces quatre choses leur paroît être dans le chemin du salut, & ils ne recherchent pas ce qu'il pense d'ailleurs, sur des questions difficiles, & qui ne font aucun changement dans les mœurs. Ainsi il n'a tenu qu'à moi de suivre, par tout, la Vérité, & si je ne l'ai pas fait c'est par ma faute particulière, & non pour avoir suivi une autorité, qui m'a pû tromper.

C'est là, ce me semble, ce qu'on peut m'objecter de plus spécieux, & c'est là aussi ce que j'ai à y répondre. Les personnes intelligentes & équitables, pourront en juger, & se convaincre de plus, par la lecture du livre même, que je n'y ai soutenu aucun sentiment; qui étant bien entendu, ne soit crû de tous les Protestans. J'ai laissé à part, comme je l'ai dit dans la Préface, toutes sortes de controverses, & parlé comme s'il n'y en avoit point.

V. Je ne puis pas dissimuler que dès que je publiai un Essai du ce Nouveau Testament, qui ne contenoit que les qua-

quatre premières pages , quelques Catholiques Romains & autres trouverent que j'avois mal traduit Matth. II. 2. *proskuneîn* , par *se prosterner*. Je n'ai pourtant pas crû devoir rien changer à cela ; parce qu'il me paroissoit que ces gens-là ne faisoient pas assez d'attention, ni à l'usage de la Langue Greque & de l'Ecriture Sainte, ni à la chose même. Premièrement le mot Grec *proskuneîn* , ni l'Hebreu *schabbab* , que les LXX. Interpretes traduisent par ce mot-là, ne signifient point d'eux mêmes ce qu'on appelle en François *adorer*, c'est à dire, reconnoître pour Dieu, & humilier son esprit devant l'objet ; que l'on reconnoît pour tel. Le mot Grec marque seulement *se courber*, *se jeter à terre* , & quelquefois *baiser*. On sait que les Payens baisoient les statues des Dieux , & qu'ils se courboient, ou se jettoient à terre devant elles ; & c'est ce que les Latins appellent *adorare*. Ce sont des faits connus, & que l'on s'oblige de prouver à quiconque en pourroit douter. Il est indubitable aussi que *schabbab* signifie proprement *se prosterner*. Que ceux qui le peuvent consultent tous les Dictionnaires & les Concordances, & , s'ils veulent, *Grotius* sur Exod. XX. 5. & Matth. II. 2.

&

& ils ne pourront pas douter de ce que je dis. Mais quand il s'agit de culte religieux, on traduit ces mots en François *adorer*, avec raison; parce que la posture du corps est alors accompagnée, ou doit être accompagnée de *l'adoration* de l'esprit. Je ne doute nullement que ce culte ne soit dû à Jesus-Christ, comme je l'ai témoigné sur divers endroits du Nouveau Testament; à cause de la Divinité, qui habite corporellement, comme parle S. Paul, dans son Humanité. Mais je ne voi aucune raison, qui me puisse persuader que les Mages fussent instruits de cette verité. Je n'ai même jamais lû, ni oui dire rien qui le rende probable. Tout ce qu'on dit, c'est que Dieu pouvoit avoir révélé aux Mages ce que Jesus-Christ étoit; mais Dieu avoit pû aussi ne le leur pas révéler, & je ne voi rien dans leur conduite qui me puisse faire soupçonner le contraire.

On dit que les Peres & d'autres ont été d'un sentiment opposé; mais ce n'a été que par une pure conjecture, qui n'est fondée sur rien de solide, & personne ne se croit obligé de suivre de semblables pensées. Ceux qui ont un peu lû les Peres savent qu'ils ne sont rien moins, que des Interpretes exacts
de

de la lettre de l'Écriture Sainte & il n'y a aucune tradition Apostolique assurée, concernant l'explication des passages particuliers du Nouveau Testament. Ceux qui se sont scandalizez que l'on ait abandonné les Peres, en cette occasion, s'en sont scandalizez mal à propos; & s'ils examinent la chose, ils en conviendront facilement.

VI. Je prie au reste ceux qui auront quelque difficulté ou sur ma Version, ou sur mes Remarques, qu'ils ne pourront pas soudre d'eux mêmes, après les avoir luës avec attention, de s'adresser à moi en particulier, s'ils le jugent à propos, avant que de me condamner. Pour ceux qui voudront prendre occasion de quelques endroits, pour dire du mal de moi en public; je verrai si ce qu'ils diront vaut la peine d'être réfuté, & je ne me détournerai de mes autres occupations, qu'autant que je le jugerai à propos. Si l'on n'a rien à dire, que des injures; ou que l'on ne fasse que tirer des conséquences injustes & odieuses, par pure malice, & par esprit de calomnie; que pourrois-je faire à cela, que de prier Dieu en secret, qu'il ramene ces gens là à l'esprit de l'Evangile? Le Nouveau Testament est ma Confession de foi; je n'y puis rien ôter,

ni

ni ajoûter, & je tâche sincerement de l'entendre, & d'observer les devoirs, qui y sont recommandez. C'est tout ce qu'on peut demander de moi, si l'on croit que le Nouveau Testament suffit pour y apprendre la doctrine du salut.

ARTICLE VIII.

Que LA RELIGION CHRETIENNE EST TRES-RAISONNABLE, telle qu'elle nous est représentée, dans l'Ecriture Sainte. 2. Partie. Traduite de l'Anglois. A Amsterdam, chez Henr. Schelte 1703. in 8. pag. 318.

LA premiere partie de cet Ouvrage parut en Anglois en MDCXCV. pour la premiere fois, & une seconde fois l'année suivante; augmentée d'une défense, contre les objections d'un Théologien Anglois nommé *Edouard*. Elle fut traduite ici en François & parut en MDCXCVI. Le Théologien qu'on vient de nommer ayant répliqué, l'Auteur du livre lui répondit en MDCXCVII. & c'est de ses réponses, que cette seconde partie est composée. Quoi que la premiere partie ait fait assez

fer de bruit, je ne puis néanmoins parler de la seconde, fans en dire un mot auparavant. Cela est d'autant plus nécessaire, que l'on apprend que diverses personnes ne l'ont pas bien comprise.

Le dessein de l'Auteur, dans la première partie, étoit principalement de faire un Extrait de ce que Jesus-Christ & ses Apôtres disent, dans les Evangiles & dans les Actes, sans y rien ajouter d'étranger, à ceux qu'ils vouloient convertir; pour voir ce qu'ils exigeoient d'eux, avant que de leur donner le baptême, & les recevoir par là dans le nombre de leurs disciples. L'Auteur fait donc voir, par une infinité de passages, que Jesus-Christ & ses Apôtres ne demandoient autre chose de ceux, à qu'ils annonçoient l'Evangile, pour les baptizer, si non qu'ils crussent *que Jesus-Christ étoit le Messie*. La créance de cet Article renferme nécessairement le dessein de s'instruire autant qu'on pourra de l'histoire, de la doctrine & des commandemens de ce Roi céleste, pour savoir ce qui lui est arrivé, pour croire tout ce qu'il enseignera & pour faire tout ce qu'il commandera, dès qu'on viendra à le connoître, & à l'entendre. Car il ne serviroit de rien de dire en général qu'on le reconnoît pour

le Messie, si l'on n'avoit aucun soin de s'informer de ce qui lui est arrivé, de ce qu'il a enseigné, & de ce qu'il a commandé, ni d'envie de lui obéir. Mais il n'est pas possible que l'on soit fortement persuadé du premier, sans vouloir s'informer du reste. Lors qu'on s'en instruit, autant que l'on peut, & qu'on lui obéit de bon coeur, en ce qu'on voit qu'il commande, on est en état de salut; sans qu'il soit besoin de se troubler la tête de spéculations difficiles & de controverses, dont la plupart sont au dessus de la portée du plus grand nombre des hommes.

La créance, que Jesus-Christ est le Messie, est donc, pour ainsi dire, l'entrée dans l'Eglise Chrétienne, & si quelcun mourroit en cet état là, avant que d'avoir eu le tems de s'informer plus en détail de l'histoire, de la doctrine & des commandemens de Jesus-Christ; comme il auroit fait ce qui auroit été en lui, pour profiter des lumières du Ciel, on ne peut pas douter que Dieu ne lui imputât sa foi à justice, ou ne le regardât comme un homme de bien, à cause de cette foi, conformément à la doctrine de S. Paul. Mais ceux qui après avoir reconnu que Jesus-Christ étoit le Messie, à ses miracles, &

à

à ses discours, n'en voudroient pas savoir d'avantage, quoi qu'ils eussent le tems & les moyens de s'instruire de l'Evangile, ne pourroient pas être sauvés, selon les Loix de l'Evangile; qui demandent formellement qu'étant persuadés que Jesus-Christ est le Messie nous nous repentions, ou nous nous corrigions de nos pechez, pour en obtenir le pardon, selon qu'il l'a enseigné.

Ainsi pour être reçu dans l'Eglise Chrétienne & pour passer pour Chrétien, il suffit de faire profession de croire que Jesus-Christ est le Messie, que ce qu'il a enseigné est véritable & qu'on doit obéir à ses commandemens; mais pour être véritablement Chrétien & sauvé, en conséquence de cette profession, il faut croire sincèrement tout ce qu'on comprend être de la doctrine de Jesus-Christ, & se défaire des habitudes vitieuses, qu'il a condamnées. Personne sur la terre n'a droit d'imposer aux Chrétiens d'autres conditions, pour parvenir au salut, ni d'en retrancher quoi que ce soit. Personne ne sauroit ouvrir le Ciel, à ceux à qui Jesus-Christ l'a fermé; ni le fermer, à ceux à qui il l'a ouvert. Quand tous les Ecclesiastiques du monde s'assemblent-

bleroient , & feroient unanimément d'autres décisions , touchant les conditions du salut ; toute leur autorité ne feroit aucun changement dans le fonds de la chose. Ceux qui, selon les Loix inviolables de l'unique Roi de son Eglise , doivent être sauvez, entreroient en Paradis, malgré tous leurs anathèmes ; & ceux qui ne peuvent pas être sauvez, selon ces Loix, n'y feroient pas admis, quoique chargez de toutes les bénédictions , & de toutes les absolutions de ceux qui se mêlent d'en donner.

C'est là le fonds de la doctrine de l'Auteur de *la Religion Raisnable*, que l'on fait avoir infiniment plû à quantité de gens du premier ordre ; aussi bien qu'à toutes sortes de personnes, qui l'ont examinée avec application.

Il y a encore deux ou trois choses très-remarquables, dans son Livre, & qui n'avoient jamais été mises dans tout leur jour, que l'on sâche, avant que ce livre ait paru. La premiere c'est la raison, pour laquelle Jesus - Christ n'a pas dit d'abord ouvertement qu'il étoit le Messie, & pour laquelle il ne vouloit pas qu'on le fit & n'a découvert lui même cette verité que peu à peu, jusqu'à ce qu'il

qu'étant prêt de mourir il l'a dit sans aucun détour. C'est que le Messie étant regardé , par les Juifs , comme un Roi temporel , qui les délivreroit du joug des nations étrangères ; s'il l'eût dit d'abord ouvertement , il étoit dangereux qu'il ne s'excitât quelque sédition à son occasion , contre les Romains , & que les Juifs lassés de leur gouvernement ne courussent aux armes ; comme ils l'auroient sans doute fait , si Jesus-Christ l'avoit voulu. Si cela étoit arrivé , quoi que contre sa volonté , un semblable accident auroit fait un très-grand tort au Christianisme , que l'on auroit regardé comme une faction d'Etat , & non comme une doctrine céleste ; & son fondateur auroit passé pour un homme séditieux , qui recherchoit sa propre grandeur , & non la réformation & le salut du genre humain. Au contraire , rien de semblable n'étant arrivé , ni les Juifs , ni les Romains ne le purent accuser de sédition , avec quelque vrai-semblance , & l'on voit que Pilate , qui étoit instruit de tout ce qui se passoit en Judée , se moqua de l'accusation que les Juifs firent contre lui , de ce qu'il se disoit être le Roi des Juifs ; parce qu'il savoit qu'il ne s'étoit fait

Tom. II. N à

à son occasion aucune sorte de mouvement parmi cette nation, & que Jesus-Christ n'avoit rien en sa personne, ni autour de lui, qui pût le faire soupçonner le moins du monde de desseins ambitieux. C'est ce qui fit que, dans le tems, que Jesus-Christ n'eut plus à craindre, qu'il ne nâquit quelque desordre, à son occasion; savoir, peu de tems avant sa mort; il ne fit plus de difficulté de dire qui il étoit. L'ordre Harmonique des Evangelistes sert beaucoup à se convaincre de cette verité, & l'on voit que l'Auteur de la *Religion Raisnable* l'avoit devant les yeux. On peut voir là-dessus les Chapitres VIII & X. dans l'Edition Françoisé, car l'Angloise n'est pas divisée par chapitres.

La seconde chose, qui est digne de remarque dans cet Ouvrage, est liée avec la précédente; c'est la raison pour laquelle Jesus-Christ avoit choisi des hommes pauvres, de basse condition, aussi simples & aussi grossiers, que l'étoient ses Apotres au commencement. Des gens d'une condition plus relevée, ou qui auroient eu plus de bien & plus d'esprit; auroient pû former des intrigues, auroient attiré plus de monde à lui, par leurs liaisons
&

& n'auroient pû qu'avec peine s'empêcher de publier au moins ce qu'ils pensoient de leur Maître, c'est à dire, qu'il étoit le Roi d'Israël. Ils auroient même crû devoir lui rendre service, à leur maniere, sans le lui dire, & cabaler en secret pour lui. Ils n'auroient pû tenir leur esprit dans la contrainte, où il auroit été, s'il leur avoit fallu suivre Jesus-Christ, sans oser raisonner sur ses discours & en tirer des conséquences à leur maniere. Dans la prévention, où étoient généralement les Juifs, que le Messie devoit être un Prince temporel; & dans l'ignorance où ils étoient, touchant le changement qu'il devoit produire dans le monde & le dessein pour lequel il y devoit venir, qu'ils croyoient néanmoins bien savoir; toutes les démarches, que des gens d'esprit d'entre les Juifs auroient pû faire de leur chef pour Jesus-Christ, auroient été fausses & opposées à ses vuës. Au contraire les Apôtres étoient incapables de faire aucune cabale parmi leur nation, à cause de leur pauvreté, & de la bassesse de leur condition. Ils faisoient peu d'usage de leur esprit, & se laissoient conduire aveuglément par leur Maître : sans oser trop pénétrer ses

deffeins , ni même le questionner ; dans le sentiment qu'ils avoient de leur peu d'habileté , qui les rendoit timides & retenus avec lui. On peut voir là-dessus le Chapitre IX. de la *Religion Raisnable*.

Une troisième chose , qui mérite qu'on y fasse réflexion , c'est la question , que l'Auteur examine dans son XV. & dernier Chapitre ; savoir , s'il faut chercher de nouveaux Articles de Foi dans les Ecrits des Apôtres , dont il ne soit pas parlé dans les Evangiles. L'Auteur dit que non , & soutient sa pensée , par beaucoup de raisons , qui méritent d'être bien pesées. Il y a bien des gens , qui croient , comme lui , que le S. Esprit , que les Apôtres reçurent , ne leur enseigna pas de nouveaux dogmes , mais leur fit seulement mieux comprendre ce qu'ils avoient ouï dire à leur Maître.

Outre cela , il y a plusieurs questions incidentes , dans cet Ouvrage , qui méritent l'attention du Lecteur , & dont on ne parlera pas.

Pour passer à la seconde partie , le Traducteur en donne plutôt un abrégé qu'une traduction suivie ; parce que l'Auteur ayant suivi son Adversaire , qui s'écarte souvent & qui emploie beau-

beaucoup de redites, il a été obligé de s'engager dans une méthode assez confuse. Cette confusion, que l'on souffre dans l'Original, n'auroit guere été supportable dans la Version. D'ailleurs il y avoit beaucoup de choses, qui regardoient proprement le mauvais tour d'esprit, que l'on remarque dans les Ecrits d'un Théologien inconnu deçà la mer, & dans qui personne ne s'intéresse. Le Traducteur a donc crû devoir réduire à certains chefs toutes les objections générales & qui peuvent servir à éclaircir la matiere. Il les a réduites au nombre de sept, que l'on parcourra en peu de mots; car il vaut mieux que le Lecteur lise le détail des réponses, dans l'Original, que dans l'abregé qu'on en pourroit donner. Il faudroit trop s'étendre sur un livre, qui n'est pas long, dont les raisonnemens sont frequens & serrez & que chacun peut lire; pour les représenter, dans tout leur jour.

I. On objecte donc premierement que si ce que l'Auteur a dit est vrai, il s'ensuivroit qu'il n'y a que deux propositions essentielles, *que Jesus-Christ est le Messie, & qu'il y a un Dieu*; proposition que la premiere suppose nécessairement. Pour faire

voir le contraire, on ramasse quantité de passages, que l'on dit contenir des doctrines nécessaires au salut.

1. L'Auteur demande là-dessus que l'on réduise tous ces passages, en propositions, & qu'on détermine exactement le nombre des propositions nécessaires ; & c'est sur quoi il presse beaucoup son Adversaire, qui a néanmoins refusé de prendre cette peine, comme si elle étoit inutile. Cependant s'il étoit nécessaire à chacun de croire distinctement & explicitement un certain nombre de propositions, déterminé également pour tous, il faudroit pouvoir les marquer & les compter. Sans cela, il seroit impossible d'être sauvé.

2. Il faudroit montrer, selon l'Auteur, que Jesus-Christ & ses Apôtres ont déclaré que la créance distincte & explicite de ces Articles est nécessaire au salut ; ou qu'ils ont refusé d'admettre dans l'Eglise ceux qui ne les croyoient pas de cette manière.

3. Les Chrétiens sont obligez de recevoir, non un certain nombre d'Articles, formez par quelque Théologien ; mais tout ce qu'ils trouvent dans le Nouveau Testament être la volonté du Messie. Lors qu'elle est ex-

exprimée clairement, on ne peut manquer de l'entendre ; mais lors qu'elle est exprimée d'une manière si obscure, qu'après y avoir fait l'attention dont on est capable, on ne fait à quoi se déterminer ; on n'est pas obligé de prendre aucun parti.

4. Quiconque fera , dit l'Auteur, de sérieuses réflexions là-dessus, n'aura garde de disputer du nombre des articles fondamentaux : sur tout pendant qu'il ne sauroit le déterminer, par l'autorité de Jesus-Christ & de ses Apôtres.

5. Comme chaque sujet du Royaume de Jesus-Christ doit être prêt à obéir à toutes les Loix , il doit recevoir explicitement toutes celles qui sont venues à sa connoissance, & implicitement tout ce qui est contenu dans le Nouveau Testament. Ainsi on peut dire que presque chaque homme a, ou peut avoir, un Catalogue distinct d'articles fondamentaux, c'est à dire, tout ce qu'il reconnoit avoir été révélé par le Messie ; & personne ne peut dire que tout ce qui est fondamental pour lui l'est pour un autre.

Il y a encore sur cet article quantité de choses sur ce qu'on dit de la nécessité de croire une chose, ou la manière de cette chose là ; sur l'utilité que

l'on peut tirer de la lecture des Epîtres des Apôtres ; sur la liberté , que se donnent les Docteurs d'établir de leur autorité des dogmes fondamentaux &c. Tout cela mérite d'être lû & examiné avec soin , par tous ceux qui se piquent d'entendre les principes de leur Religion & de ne s'en fier pas à la foi des autres.

II. La seconde objection consiste à dire que si l'on diminue le nombre des Articles de la foi , comme a fait l'Auteur de la *Religion Raisnable* ; il y a sujet de craindre qu'on ne réduise aussi les Dix commandemens à un seul, l'oraison Dominicale à une seule demande ; & peu à peu toute la Religion à rien.

On répond à cela 1. que l'on trouve les Dix Commandemens , & l'Oraison Dominicale distinctement & en autant de paroles en quelque part dans l'Ecriture Sainte ; mais que pour le nombreux Catalogue des Articles du Docteur *Edouard*, on ne le trouve nulle part. Car ce Catalogue n'est pas le Symbole des Apôtres , puis qu'il soutient que si un homme ne croit que ce qui est en termes exprès dans le Symbole des Apôtres , sa foi ne fera pas la foi d'un Chrétien.

2. Qu'il

2. Qu'il n'y a nul sujet de craindre que l'on ne réduise la Religion à rien, pendant qu'on s'en tiendra constamment à ce que Jesus-Christ & ses Apôtres ont prêché ; & que pendant qu'il ne fera pas voir que Jesus-Christ & ses Apôtres ont prêché, autrement qu'on ne l'a dit, toutes ses objections tomberont sur la Religion Chrétienne elle-même.

3. Que la doctrine d'un seul Article de foi, pour être admis dans l'Eglise Chrétienne, supposé que Jesus-Christ & ses Apôtres n'en aient pas prêché davantage, ne tend pas plus à l'irreligion, que la doctrine de l'unité de Dieu ne tend à l'Athéisme. Par cette maniere de raisonner, par laquelle on multiplie les Articles de Foi, de peur que la Foi ne périclite ; on devroit tomber dans le Polythéisme des Payens, pour s'éloigner encore d'avantage de l'Athéisme. On pourroit perdre quelques centaines de Dieux & en avoir encore de reste ; au lieu que ceux, qui n'en connoissent qu'un, ne sauroient rien perdre, sans perdre tout. Les Idolâtres pouroient se servir de ce raisonnement, pour rendre la Religion Chrétienne suspecte d'Athéisme.

III. On objecte, en troisième lieu,

N 5

que

que l'histoire de Jesus-Christ & de ses Apôtres étant extrêmement courte & abrégée , il ne s'ensuit pas qu'on ne proposât qu'un seul Article à croire à ceux qui vouloient entrer dans l'Eglise Chrétienne, quoi que cette histoire ne fasse mention, que d'un seul.

Mais 1. on a souvent dit que l'Article du Messie suppose cet autre, qu'il y a un Dieu , éternel , invisible, créateur du Ciel & de la Terre.

2. Que si l'on avoit proposé à ceux qui souhaitoient d'entrer dans l'Eglise Chrétienne, d'autres choses, tels que sont les Articles nécessaires du Theologien que l'on réfute ; il n'est pas imaginable qu'on ne trouvât ni dans les Evangiles, ni dans les Actes aucunes traces de cette conduite de Jesus-Christ & des Apôtres ; puis qu'ils ne font mention, dans leurs prédications , que de croire que Jesus-Christ est le Messie, pour être admis dans l'Eglise Chrétienne.

3. Qu'on a beau dire que cet Article, étant le premier en ordre, il falloit commencer par là ; & que les Evangelistes n'auroient pas pû supprimer constamment dans leurs narrations tout le reste , sans nous donner une fausse idée de la prédication de Jesus-Christ
&

& de ses Apôtres. L'Auteur s'étend beaucoup là-dessus, & fait quantité de remarques ; par lesquelles non seulement il terrasse son Adversaire, mais il répand beaucoup de lumière sur les discours des premiers Prédicateurs de l'Evangile.

IV. La quatrième objection est, que le *Traité de la Religion Raisnable* est infecté de Socinianisme. C'est aujourd'hui une injure à la mode, parmi (qu'il me soit permis de parler ainsi, puisque chaque ordre a sa populace) *la Canaille des Théologiens*, qui ne manquent jamais, quand ils ne savent plus rien dire, de crier au Socinien.

L'Auteur répond à cela 1. qu'il est assuré d'être Chrétien, parce qu'il croit que Jesus est le Messie, le Roi, & le Sauveur qui avoit été promis, & qui a été envoyé de Dieu; & qu'en qualité de sujet de son royaume, il prend pour la regle de sa conduite la volonté de Jesus-Christ, telle qu'elle est dans le Nouveau Testament; qu'il tâche d'entendre, autant qu'il lui est possible, dans son véritable sens. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que son Adversaire l'accuse, en même tems, d'être *Socinien*, & *Papiste*, comme si les opinions de ces deux Sectes étoient

ent compatibles l'une avec l'autre.

2. Qu'il ne s'ensuit point qu'il est Socinien de ce qu'il a dit que les termes de *Fils de Dieu* & de *Messie* sont Synonymes dans le Nouveau Testament. Mais les Sociniens le disent, Premièrement tout ce qu'ils disent n'est pas nécessairement faux, & dire une partie de ce que quelcun dit n'est pas être de tous ses sentimens. En second lieu, feu Mr. *Tillotson*, Archevêque de Cantorbery l'a dit ouvertement; aussi bien que Mr. *Patrik* Evêque d'Ely, qu'on ne peut pas pour cela accuser d'hérésie. Enfin c'est qu'il n'y a rien de plus assuré que cela, comme l'Auteur le fait voir encore au long, & en sorte que, sans opiniâtreté, on ne peut pas ne pas se rendre à ses raisons. C'est faire bien de l'honneur aux Sociniens, que de traiter de Socinianisme des propositions, que l'on peut prouver évidemment par le Nouveau Testament, & auxquelles on n'a que de frivoles conjectures à opposer.

3. Qu'il ne s'ensuit pas qu'il est Socinien, parce qu'il n'a pas parlé de *Satisfaction*; puis que l'Ecriture n'emploie point ce mot, & qu'il a dit plus d'une fois que *Jésus-Christ a donné sa*
via.

vie pour nous , & nous a rachetez , selon le stile de l'Ecriture.

V. La cinquième objection , c'est que l'Auteur de la *Religion Raisonnable* se moque de l'*Orthodoxie*. Mais il lui est facile de se disculper là-dessus , puis qu'il se moque , non des *sensimens droits* , que l'on trouve dans le Nouveau Testament , qui est l'unique regle de la veritable *Orthodoxie* ; mais des décisions de ceux qui donnent ce nom à leurs sensimens particuliers , & qui veulent faire passer leurs Systemes pour la regle de la Foi. Ces gens-là nomment *Héterodoxe* , ou *Hérétique* tout ce qui leur déplaît , sans se mettre en peine si on le peut réfuter par l'Ecriture , ou non. L'Auteur a raison sans doute de s'en moquer , & c'est la moindre chose , qu'ils méritent.

VI. On l'a blâmé , en sixième lieu , d'avoir mal parlé des Systemes & des Formulaires. Mais il ne les a condamnés , qu'entant qu'on en fait des regles de nôtre Foi , qui déterminent infailliblement ce qu'il faut croire , pour être sauvé , & qui nous apprennent à parler autrement que les Apôtres , sur peine de passer pour Hérétiques. Autrement il tombe d'accord que chaque Chrétien doit se former son propre Sy-

stème tiré de l'Ecriture Sainte ; quoi qu'il n'ait aucun pouvoir d'imposer ses explications à un autre. C'est là le principe fondamental de toute la Réformation, & sans lequel elle ne peut être que ridicule.

VII. Enfin l'Auteur fait voir qu'il ne s'est point contredit, lors qu'il a assuré qu'il n'y a qu'un article absolument nécessaire pour devenir Chrétien ; mais que dès que l'on est Chrétien, ou disciple de Jesus-Christ, on est obligé de croire tous les articles qu'il a enseignez. On ne s'arrêtera pas davantage à cela, parce qu'on a déjà expliqué cette pensée, & qu'il n'y a de contradiction, que dans l'esprit de ceux qui ne l'entendent pas.

L'Auteur conclut de tout cela 1. qu'il y a une certaine créance, qui rend les hommes Chrétiens : 2. que cette créance se réduit à reconnoître Jesus de Nazareth pour le Messie : 3. que croire que Jesus est le Messie, emporte qu'on le reconnoît pour son Seigneur ; & que l'on se croit dans une nécessité absolue de croire que tout ce qu'il a enseigné est vrai, & d'obeïr sincèrement à tous ses commandemens, dès qu'on vient à les connoître.

C'est là en abrégé, à quoi se réduit

la doctrine de l'Auteur , & l'on peut voir par là , que cette proposition : *Jesus est le Messie* , n'est pas une proposition qui ne renferme que deux idées simples , que l'on compare l'une avec l'autre sans rien supposer , ni en tirer ensuite aucune conséquence ; mais qu'elle suppose la créance d'une Divinité , & qu'elle renferme les fondemens de tout le Christianisme. Ainsi le bruit que son Adversaire a fait , comme si l'Auteur réduisoit toute la Religion Chrétienne presque à rien , n'est bon qu'à étourdir la populace , qui n'entend rien dans le fonds des choses. Si l'on vouloit développer méthodiquement toutes les idées , que cette proposition suppose , & les conséquences qui en naissent ; on en feroit très-facilement un assez grand nombre d'autres propositions. Par exemple , cette proposition suppose : 1. qu'il y a un Dieu : 2. que ce Dieu a créé le Ciel & la Terre & tout ce qui y est : 3. que ce Dieu a fait connoître sa volonté aux hommes : 4. qu'il l'a révélée particulièrement aux Juifs dans le Vieux Testament : 5. que parmi ces révélations , il y a qu'il leur enverroit quelque jour un Roi , pour les délivrer des maux auxquels ils seroient exposez : 6. qu'ils de-

devroient obeir à ce Roi, &c. Il n'est pas besoin de montrer comment on pourroit tirer toute la Religion Chrétienne de cette seule proposition, car on vient de marquer de quelle maniere cela se peut faire, en disant qu'on est obligé de croire en Jesus-Christ & de lui obeir; de sorte qu'il s'ensuit que l'on doit croire toutes les propositions, que lui & ses Apôtres, qu'il a autorisez par des miracles, nous ont révélées. Tout cela est si clair, qu'il y auroit sujet d'être surpris qu'on eût pû y trouver à redire, s'il y avoit aucune verité de quelque usage & de quelque conséquence, qui n'eût trouvé des Adversaires. Au reste on voit, dans toute cette réponse, beaucoup de respect & d'attachement pour le Nouveau Testament, soit à l'égard des choses, soit à l'égard du stile; en sorte que l'Auteur fait scrupule de s'en éloigner en aucune maniere. Au contraire son Antagoniste mêle les décisions & le langage des Peres & des Scholastiques, avec les dogmes & le stile des Apôtres; dont il n'est nullement satisfait, sans cela, comme étant ambigus & communs aux Orthodoxes & aux Héretiques. C'est là le respect que cette sorte de gens témoignent pour l'Ecriture Sainte, qu'ils font.

néan-

néanmoins profession de défendre contre ceux qui en nient la clarté & la perfection.

ARTICLE IX.

GEOGRAPHIA SACRA ex V. & N. Testamento desumpta & in Tabulas quatuor concinnata, quarum I. totius orbis, in Bibliis Sacris cogniti, partes continet. II. Terram Promissam, &c. III. & IV. Jesus-Christi & Apostolorum Petri & Pauli patriam, mansiones & itinera, & Pauli navigationem Jerosolymis Romam usque. Addite sunt descriptio Terræ Chanaan, Jesu-Christi & Apostolorum Petri & Pauli vitæ; tum & in omnes eas Tabulas & Descriptiones Animadversiones & Index Geographicus, auctore NIC. SANSON Abbavillæo & Christianiss Galliarum Regis Geographo. Accesserunt in Indicem Geographicum notæ JOANNIS CLERICI, cujus etiam præfixa est Præfatio. Amstelodami apud Francisci Halmaam MDCCIII. in fol. pagg. 188. avec quatre Cartes de Geographie.

CE Livre étoit presque imprimé, lors que le Libraire me demanda
fi

si je n'aurois rien à y ajoûter, pour rendre son Edition meilleure que la précédente, qui avoit été publiée à Paris en M D C LXV. Après l'avoir parcouru, je lui dis que l'on y pouvoit ajoûter quelques notes sur l'*Indice Geographique*, & y faire une Préface, où l'on pourroit donner une liste de ceux qui ont écrit sur la même matiere que *Sanson*. Voici présentement ce projet executé, au milieu de plusieurs occupations plus considerables, que j'ai eûes depuis ce tems-là.

On voit donc ici d'abord ma Préface, où j'ai fait une liste de ceux qui ont écrit des descriptions de la Terre Sainte depuis *Aristeas*, jusqu'à feu Mr. *Spanheim*, Professeur en Theologie à Leide. Je ne me suis néanmoins pas engagé à y mettre tous ceux, qui ont donné des Voyages de la Terre Sainte; parce qu'ils n'ont guere traité que de l'état auquel elle est depuis quelques siècles, au lieu qu'il ne s'agit ici proprement que de l'ancienne Judée. Autrement il auroit fallu faire un Catalogue beaucoup plus grand, que celui-ci, que j'ai en partie ramassé moi-même & en partie tiré d'*Aitsinger* & d'*Adrichomius*. J'y ai joint une petite critique des Auteurs, que j'ai pû voir &

exa.

examiner moi-même , & marqué leur utilité & ce qu'il peut y avoir de défectueux. On y en trouvera près de quarante , auxquels les curieux pourront ajoûter ceux qui sont venus à leur connoissance , & que j'ai omis , ou faute de mémoire , ou faute de livres.

Après cela on trouve une petite préface de *Sanfon* , avec des Remarques sur la Carte de la Judée , le nombre des villes de chaque Tribu , leurs situations & leurs distances. Il y renvoye souvent dans son *Indice Geographique* , & il y a en effet des remarques importantes.

Ces remarques sont suivies de l'*Indice Geographique* de *Sanfon* , sur la Carte de la Terre partagée entre les descendans des Fils de Noé , & sur celle de la Judée en particulier. Après avoir parlé de la diversité qu'il y a dans la maniere d'écrire les noms des lieux qui se trouvent dans ces Cartes , il marque leur situation , & ajoûte à la marge leur longitude & leur latitude ; plutôt apparemment pour les chercher dans ses Cartes , que pour les déterminer exactement ; ce qui ne se pourroit faire que par des gens , qui seroient sur les lieux , avec des instruments de Mathématique. Il cite aussi au long
les

les passages de l'Ecriture où il est dit quelque chose des lieux dont il parle. On peut voir par là, avec plus de facilité que s'il les avoit omis, lors qu'il se trompe ; & trouver aussi ces passages, malgré les fautes d'impression, qui se sont quelquefois glissées dans les nombres, comme il arrive toujours lors qu'il y en a beaucoup dans un livre, comme dans celui-ci. On voit aussi, dans ces passages, une espece d'histoire de ce qui est arrivé de plus mémorable, dans les lieux dont il est parlé.

Après cet Indice, on voit les remarques que j'ai faites, comme je l'ai déjà dit. Quoi que j'estime beaucoup *Sanson*, à l'égard de la Geographie Moderne & que je ne méprise nullement ce qu'il a fait sur l'Ancienne ; j'ai fait voir, par des exemples incontestables, qu'il seroit allé beaucoup plus loin, s'il avoit sù l'Hebreu & le Grec, pour puiser dans les Originaux & les noms propres & ce qu'il avoit à en dire. Faute de savoir ces deux Langues, il a mal écrit quantité de noms, & a fait diverses fausses remarques ; car non seulement il suit les fautes de la Vulgate, dans la maniere d'écrire ces noms, mais il fait des remarques con-
traires

raires à la vérité de l'histoire ; comme on le verra évidemment dans les Notes.

Ce qu'il y a de surprenant , c'est qu'il ne se soit point servi pour la Judée d'un Auteur Catholique & imprimé à Paris, avant que *Sanfon* publiât sa *Geographie Sacrée* ; j'entends parler de *Jaques Bronfrerius* Jésuite , qui est assurément le meilleur Auteur, que l'on puisse consulter sur ces matieres. Il auroit aussi pû faire un beaucoup plus grand usage de *Bochart*, pour les premières Colonies du Genre Humain , qu'il n'en a fait ; s'il avoit été en état de bien entendre son *Pbaleg* , qui est un Ouvrage incomparable.

Au reste quoi que je reprenne souvent *Sanfon*, je ne laisse pas , pour le dire encore une fois, de l'estimer autant qu'il le mérite. Je ne suis pas de ces gens , qui louent exorbitamment les Ouvrages , où ils trouvent quelque chose qui leur plait , comme s'il n'y avoit aucun défaut ; ni de ceux qui méprisent tout , à cause de quelques fautes. Ce que je dis de *Sanfon* , il le faut aussi entendre du P. *Lubin* Augustin , qui a fait une Table Geographique, qui est dans la Bible Latine de *Vitré*. Il auroit pû
re-

relever beaucoup plus de fautes de *Sanfon*, s'il avoit fû l'Hebreu ; ou s'il se fût au moins servi du Jefeuite, que j'ai nommé.

On trouvera une note beaucoup plus étendue fur le mot *Troas*, que fur les autres ; parce que ce n'étoit pas feule-ment *Sanfon* & *Lubin* qui s'y étoient trompez , mais même *Stephannus* de Byzance , fi au moins il n'y a point de faute de Copifte dans le texte de cet Auteur. *Gerard Jean Voffius*, *Charles Patin* & *Mr. Vaillant* s'y étoient auffi trompez ; quoi qu'il faille reconnoître, que le dernier s'est ravifé de lui même. Cet exemple fait voir qu'on peut commettre quelquesfois des fautes affez groffieres , par inadvertence, ou parce qu'on a l'efprit plein d'autre chofe, fans perdre néanmoins la qualité de favant homme.

Enfuite vient un petit Traité de *Sanfon*, intitulé *Judea*, où il fait en peu de mots l'hiftoire des divers habitans, qui ont occupé fes parties, les uns après les autres.

Cette petite hiftoire eft fuivie de la vie de Jefus-Chrift, de celle de S. Pierre, & de celle de S. Paul, divifées en certains chapitres fort courts, & tirées, pour la plus grande partie du Nouveau
Tef-

Testament. Mais les années ne sont pas assez bien distinguées, ou ne le sont même point du tout. Les Harmonies Evangeliques & les travaux des Chronologues Modernes suppleront facilement à ce qui y manque.

ARTICLE X.

GEOGRAPHIA SACRA, five
*Notitia antiqua Dioecesium omnium
 Patriarchalium, Metropoliticarum &
 Episcopaliū Veteris Ecclesiæ, ex SS.
 Conciliis & Patribus, Historia Ec-
 clesiastica & Geographicis antiquis col-
 lecta, Auctore reverendiss. CAROLO
 A. S. PAULO, Abbate primum
 Fuliensi & Congregationis Fuliensium
 Superiore Generali, deinde Episcopo
 Abrincensi. Accesserunt, in hac Editio-
 ne, Notæ & Animadversiones LU-
 CÆ HOLSTENII, & Par-
 ergon notitias aliquot Ecclesiasticas &
 Civiles diversis temporibus editas ex
 MSS. Codd. Græcæ & Latine cum
 X. Tabulis Geographicis accuratissimè
 Aeri incis. Amstelædami, apud
 Francisc. Halmam MDCCLIII. in
 fol. pagg. 404. sans les préfaces.*

CE Livre étoit assez connu , mais il étoit devenu fort rare , sur tout hors de France , & il y avoit très-peu de gens qui eussent en même tems les notes de *Luc de Holstein*. La Géographie Sacrée de *Charles de S. Paul* avoit été imprimée à Paris en MDCXLI. *in folio* , & les notes de *Luc de Holstein* à Rome en MDC LXVI. *in 8.* avec quelques autres petits Ouvrages du même, concernant la Géographie ; que le Cardinal *François Barberin* fit imprimer après la mort de ce savant homme , qui l'avoit fait héritier de ses Papiers.

L'Ouvrage de *Charles de S. Paul* est divisé en douze livres , qui contiennent toute l'ancienne Géographie Ecclesiastique. Mais auparavant il y a des Prolegomenes, où l'Auteur décrit la Monarchie Terrestre , que les humbles Ministres de Jesus-Christ ont fondée ici bas, en attendant la céleste; c'est à dire, en langage plus commun, qu'il traite, en peu de mots , des différens ordres d'Evêques, dont les sièges sont marquez dans cette Géographie. Il commence par les Patriarches en rapportant les éloges & les titres pompeux, que l'on donnoit aux Evêques des sièges de Rome, d'Alexandrie, d'An-

d'Antioche, de Jerusalem & de Constantinople, & en faisant voir l'étendue de leurs Jurifdictions. Il montre ensuite quels étoient les droits des Patriarches; après quoi il traite des Exarques, ou des Primats & de leurs privilèges; des Métropolitains & de leur autorité; & enfin de ceux qui n'avoient que le simple titre d'Evêques, de leur élection, de leur examen, de leur profession de foi, de leur ordination, & de leurs droits. On ne rapportera pas ce qu'il en dit; parce que ce n'est qu'un abrégé de ceux qui en ont écrit plus au long. Cet Auteur a au reste cela de bon, qu'il ne fait pas comme certains Savans, qui veulent en être crus sur leur parole; puis qu'il n'avance rien, sans le prouver par les citations, ou par les paroles mêmes des Anciens, qu'il met en Grec à la marge, quand ce sont des Auteurs Grecs; en les traduisant en Latin dans le texte, & marquant à la marge les lieux, où ces paroles se trouvent.

Il a suivi la division de l'Empire Romain, telle qu'elle fut établie par Constantin, & par Théodose & ses fils. L'Eglise étoit alors de la même étendue que l'Empire, excepté quelque peu de pays voisins dans lesquels on

Tom. II. O avoit

avoit envoyé des Missions, quoi qu'ils ne fussent pas soumis à l'Empire Romain. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu quelque diversité, dans la division des provinces civiles & des ecclesiastiques, & qu'il n'y ait eu un différent nombre de Magistrats & d'Evêques; mais cette différence n'est pas si considerable, & on la voit facilement par l'énumération des Provinces & des Dioceses de chaque Patriarchat.

Le I. Livre traite du Patriarchat Romain, de ses prétensions, des Metropolitains qui lui étoient soumis, & des Evêques qui ont été dans le Siege de Rome jusqu'à Gregoire I.

Le II. Livre contient les différentes divisions générales des Dioceses de l'Italie, depuis le commencement, tirées de divers Auteurs & des anciennes Notices Ecclesiastiques qui nous restent; après quoi l'Auteur donne une liste des Evêchez de chaque Province, dont on trouve quelque mention dans l'Antiquité.

Dans le III. Livre, l'Auteur traite de l'Illyrie Occidentale, de ses divisions, de ses Metropoles Ecclesiastiques, & enfin des Evêchez de chacune de ses Provinces.

Le IV. Livre regarde l'Afrique, que

que l'Auteur décrit & divise en ses Provinces & Diocèses, dont il rapporte ensuite les Evêchez particuliers. Il traite aussi en peu de mots de l'autorité de l'Evêque de Carthage, & des Primats des Provinces de l'Afrique; qui étoient les plus anciens Evêques de chaque Province, en quelque ville qu'il fussent. Ce n'est pas une chose facile, que de se démêler heureusement de tous les noms barbares des villes Episcopales de l'Afrique. Le P. *Garnier*, savant Jésuite, ayant voulu se hasarder de marquer les noms des sieges des Evêques qui ont souscrit dans les deux Lettres Synodales, qui sont * parmi celles de S. *Augustin*, s'y trompa très-grossièrement; comme le Cardinal *Noris* l'a fait voir, en deux Lettres, que l'on a rimprimées depuis peu, dans l'*Appendix Augustiniana*, dont on a parlé dans le I. Tome de cette *Bibliothèque Choisie*. Ce savant homme y redresse aussi quelques fautes de *Charles de S. Paul* & de *Luc de Holstein*.

Dans le V. Livre, après avoir donné les divisions anciennes des Gaules, l'Auteur fait l'éloge des anciens Pré-

O 2

lats

* *Epp. CLXXV. & CLXXVI. in Ed. Benedictinorum.*

lats Gaulois, & traite de leurs Métropolitains, ensuite de quoi il parle de chaque Evêché en particulier, selon l'ordre des Provinces.

Il en use de même, à l'égard de la Grande-Bretagne & de l'Irlande, dans son VI. Livre; mais il est beaucoup plus court, parce qu'il n'y avoit pas tant d'Evêchez, & peut-être aussi parce qu'on n'a pas des connoissances bien assurées de l'ancien état de ces Iles, à l'égard de la Religion. On peut consulter là-dessus les *Antiquitez Britanniques* d'*Usserius* & de *Stillingfleet*, où ces grands hommes ont souvent été contraints de se servir d'Histoires fabuleuses, faute d'autres, & de suppléer par des conjectures ce qui manque à la certitude de ces Antiquitez.

L'Auteur traite, selon la même méthode, de l'Espagne, dans le VII. Livre; de l'Illyrie Orientale, dans le VIII; du Patriarchat de Constantinople, dans le IX; de celui d'Alexandrie, dans le X; de celui d'Antioche, dans le XI; & enfin de celui de Jerusalem, dans le XII.

On a mis constamment, sous les pages, les notes de *Luc de Holstein*, & l'on a même inferé dans le texte, en plus petits caractères, les sieges Episcopaux, qu'il avoit remarqué avoir été omis par *Charles de S. Paul*. Ce

Ce savant homme confirme, augmente & redresse fréquemment ce que dit son Auteur ; avec l'érudition, qui paroît dans tous ses Ouvrages, quoi qu'il soit extrêmement court.

Après cela , on voit encore un Supplément , qui contient divers Sieges Episcopaux , dont la situation n'est pas connue , & dont à cause de cela il n'a pas été fait mention dans la Géographie Sacrée. Il y en a aussi quelques autres , dont la situation étoit bien connue, mais qui avoient été omis par inadvertence.

On peut s'assurer que le premier , dont il est fait mention , dans cet Indice, n'étoit pas où *Charles de S. Paul* le croyoit. Voici les mots : *ACRABATENSIS Pegasus Episcopus in Concilio Nicæno, ex Syria, fortè ex Acrabaturbe Mesopotamie Syriæ vicinæ, de qua Ptolemæus Lib. V. c. 19.* Il y avoit dans la Palestine vers l'Idumée un bourg, ou village nommé *Acrabhim*, sur quoi l'on peut voir les lieux d'*Eusebe*, d'où *Pegasus* pouvoit être Evêque. Il y avoit encore une partie de la Samarie, que l'on nommoit *Acrabata Toparchia*, d'une ville nommée *Acrabata*, qui pourroit aussi être le Siege de cet Evêque.

Il y a à la fin de cet Ouvrage, un recueil de quelques Notices Ecclesiastiques & Civiles, faites en divers tems & tirées d'anciens Manuscrits. Elles peuvent beaucoup servir à l'éclaircir la Geographie Ecclesiastique, & *Charles de S. Paul* les cite souvent.

Tout cet Ouvrage est infiniment mieux imprimé pour le papier & pour les caractères, & plus correct, qu'il ne l'étoit dans l'édition de Paris ; de sorte que les Curieux de ces sortes de choses, & tous ceux qui étudient l'Histoire Ecclesiastique, ne sauroient mieux faire, que de l'acheter. On ne peut se passer de cette espece de livres, en lisant l'Histoire Ecclesiastique, parce que sans cela, on trouve à tous momens des difficultez qui embarrassent, à l'égard de la division des Diocèses & de la situation des lieux.

L'Auteur de la Préface, qui est au devant de cette Edition, compare avec raison ceux qui la lisent, sans ce secours, à ceux qui entreprennent de voyager dans un païs, qui leur est inconnu, sans avoir aucun guide, & qui s'égarent inévitablement. Il en donne pour exemple *le P. Garnier*, qui s'est si fort trompé, comme on l'a dit, dans la Geographie Ecclesiastique de
l'A-

l'Afrique. Ceux qui liſent donc l'hiſtoire, ou les Auteurs Eccleſiaſtiques feront bien d'avoir devant les yeux, ſur un pupitre, les Cartes des lieux qu'ils auront beſoin de connoître; ſelon l'Hiſtoire, ou l'Auteur qu'ils liront.

Outre l'utilité de cet Ouvrage, conſidéré en lui même, les notes de *Luc de Holſtein*, qu'on voit au deſſous des pages & qu'on peut conſulter ſans peine, ſont d'un très-grand uſage; pour ſ'affurer de la vérité de ce que dit *Charles de S. Paul*, ou pour éviter les fautes qu'il peut avoir commiſes.

A R T I C L E X I.

CHRISTIANI HUGENII Zelemii, dum viveret, Toparchæ Opuscula poſtuma, quæ continent Dioptricam, Commentarios de vitris figurandis, Diſſertationem de Corona & Parbeliis, Tractatus de Motu & vi Centrifuga, & Descriptionem Automati Planetarii. Lugd. Batavorum MDCCIII. in 4. pagg. 460.

C'EST ici un ſecond Volume des Ouvrages Poſthumes de Mr. *Huygens*; car ce n'eſt qu'après ſa mort que
O 4
l'on

l'on a vû , en MDCXCVIII. son *Cosmotheoros*, où il traite des Planetes, & tâche de faire voir qu'elles sont habitées. Mais ce dernier ouvrage étoit entièrement achevé , & l'Auteur en avoit même fait imprimer une feuille pendant sa vie ; au lieu que ceux , qui paroissent présentement , ne se sont trouvez pour la plûpart , qu'imparfaits, parmi les papiers qu'il avoit laissez.

Pour le *Cosmotheoros* , il a été traduit en François , & publié à Paris en MDCCII. Les Jesuites en ont fait un Extrait, dans l'Article VIII. d'Octobre, de leurs *Memoires pour les Sciences*. Ils semblent douter si cet Ouvrage est véritablement de Mr. *Huygens*; mais ils n'en douteroient pas, s'ils étoient mieux instruits de ce qui se passe dans la République des Lettres, par rapport aux païs étrangers , & sur tout dans les *Provinces Unies* , où personne n'en doute. Les Missionnaires, qu'ils ont par tout en grand nombre, se mêlent de toute autre chose que de Livres & de Lettres ; & en effet il y a infiniment plus à gagner parmi la populace Catholique ignorante , que parmi les gens de Lettres Protestans. C'est ce qui fait que les Journalistes de Tre-
voux

voux débitent tant de fables , quand ils parlent , dans leurs nouvelles littéraires , de ce qui se fait ici. Peut-être aussi que les Journalistes ne doutent pas que Mr. *Huygens* ne soit l'auteur du *Cosmotheoros* , & que celui , qui a fait cet Extrait , où il témoigne beaucoup de mépris pour cet Ouvrage , feint seulement d'en douter , pour paroître vouloir épargner la mémoire de Mr. *Huygens* , dont cet Ouvrage lui paroissoit apparemment indigne. Cependant si l'on en ôte des conjectures un peu trop hardies & trop circonstanciées , touchant la forme des habitans des Planetes ; on ne voit pas ce qu'on peut y mépriser. Mr. *Huygens* n'y démontre pas à la vérité qu'il y a des habitans dans les Planetes ; (c'est une chose qu'on ne sauroit prouver démonstrativement) mais au moins il apporte assez de raisons , pour faire voir premierement qu'on ne sauroit assurer positivement le contraire ; & en second lieu qu'il est plus probable qu'il y en a , qu'il n'est probable qu'il n'y en a point. Il est étonnant que des gens , qui sont si fort pour la probabilité , que ce qu'un Auteur Jesuite , quel qu'il soit , a décidé passe , chez eux , pour *probable* , & peut-être pris pour

le fondement d'une action morale irrépréhensible; il est surprenant, dis-je, que des gens de cette sorte ne regardent pas comme *probable*, en matieres de pure spéculation, ce qu'un grand Mathematicien a cru, avec assez de vrai-semblance; sans qu'on puisse lui opposer quoi que ce soit, d'aussi vrai-semblable, que ce qu'il croit. Mais ces gens-là ne trouvent rien de bon, que leur Scholastique, dont tout le monde se moque.

Pour ne parler que des Ouvrages, dont on a mis le titre, feu Mr. *Huygens* avoit legué, par son Testament, à l'Université de Leide, ses Ecrits de Mathematique & prié Mrs. *de Volder*, & *Fullenius*, dont le premier est Professeur en Philosophie & en Mathematique à Leide & l'autre à Franeker, d'examiner ces Ouvrages, & d'en publier ce qu'ils trouveroient en état de l'être. Ils ont executé à présent la volonté du défunt, autant qu'il leur a été possible, & avec beaucoup de fidelité, & de soin, de la maniere dont on le verra dans la Préface de ce Volume.

Le premier Traité est une *Dioptrique*, que l'Auteur commence par les premiers principes; c'est à dire,

dire, par la mesure de la réfraction , selon laquelle les rayons, qui passent de l'air dans l'eau, ou dans le verre, sont rompus. Après cela, il donne des regles, par lesquelles on peut trouver les points dans lesquels les rayons se rassemblent, ou se dissipent ; lors qu'ils traversent divers moyens , soit que la superficie en soit plane , ou spherique. Mais comme dans les verres, qui sont spheriques des deux côtez, ou spheriques de l'un & planes de l'autre, les rayons ne se ramassent pas exactement dans un point , mais seulement à peu près ; l'Auteur a recherché de combien chacun de ces rayons s'écarte des autres. Après cela, il examine la disposition des yeux & recherche de quelle maniere on peut remedier à leurs défauts ; tel qu'est celui de ceux qui ont la vuë courte, & tels que sont ceux des yeux des vieillards. Cela étant fait, il examine les effets des verres lenticulaires, & donne au long la maniere de faire de bonnes Lunettes à longue vuë. Mr. *Newton* ayant fait des découvertes considerables, touchant la dissipation des rayons dans la réfraction, M. *Huygens*, qui n'étoit pas de ceux qui n'estiment que leurs propres inventions , s'en est

servi, en abandonnant quelques unes des siennes, & ici & dans la suite, où il traite des verres des Microscopes. On ne peut entrer en aucun détail de tout ceci, parce qu'on ne pourroit entendre les démonstrations de l'Auteur, sans les rapporter toutes entieres.

Le second traité de ce Recueil contient l'art de former & de polir les verres, pour les Lunettes à longue vuë. Mr. *Huygens* l'avoit écrit en Flamand, apparemment pour servir aux Ouvriers de ce pais; mais Mr. *Boerhaven*, Professeur en Médecine à Leide, s'est donné la peine de le traduire en Latin.

Le troisième traité étoit écrit partie en Latin, partie en Flamand, & ce qu'il y avoit de Flamand a été mis en Latin, par Mr. *Daumesnil*. Ce Traité concerne les *Couronnes*, que l'on voit quelquefois autour du Soleil ou de la Lune, & les *Parbelies*, ou faux Soleils. L'Auteur explique fort heureusement ces phénomènes, en supposant en l'air des gouttes d'eau, qui ont dans leur centre comme un noyau de glace, ou de neige. Ce traité étoit imparfait, & l'on a tâché de suppléer ce qui y manquoit, autant qu'il a été possible, par les remarques que l'Auteur avoit écrites là-dessus en François, sur
l'hif-

l'histoire d'une *Couronne* observée à Paris en 1667. Ce furent sans doute les mêmes, qu'il envoya à *Henri Oldenbourg*, Secrétaire de la Société Royale de Londres, en 1670. & qu'il a insérées dans ses *Actes Philosophiques*, au mois de Juin de la même année.

Le quatrième Traité * est une démonstration des regles du mouvement des corps qui se choquent, & qui fut insérée dans le *Journal des Savans* de Paris le 18 de Mars de l'an 1669.

Le cinquième traite *de la force centrifuge*, ou de la force avec laquelle les corps, qui tournent autour d'un centre, tâchent de s'en éloigner. Ce Traité ne s'étant pas trouvé dans l'ordre, auquel il devoit être, ceux qui le publient l'ont rangé autrement, & à peu près selon l'ordre, qui se trouve dans les *Theoremes de la force centrifuge*, que Mr. *Huygens* avoit publiez lui même, à la fin de son livre des *Pendules*. On avoit inséré dans le Journal de Paris du 23. Mai MDCCI. une Critique de quelques propositions de l'Auteur; mais on fait voir, dans la préface, que cette Critique étoit mal fondée.

O 7

Le

* Voyez là-dessus le 4. Article d'Avril 1669. dans les *Acta Philosophica d'Angleterre*.

Le dernier Traité est la description d'une Machine, par laquelle on peut voir le mouvement des Planetes autour du Soleil, & que l'Auteur a nommée *Automate Planetaire*. Il fit faire cette machine en MDCLXXXII. Mais la description qu'il en avoit faite, apparemment à dessein de la publier, s'étant trouvée imparfaite, parmi ses papiers, il la fallu corriger, & suppléer, par l'inspection de la machine même.

On en voit la figure, & la disposition de toutes ses rouës à la fin du Livre. Il y a aussi quantité d'autres figures, dans tout l'Ouvrage, qui étoient nécessaires pour l'intelligence, des descriptions & des démonstrations, qui se trouvent dans l'Auteur.

Ceux qui sont curieux de ces sortes de choses pourront voir ici d'un coup d'oeuil, dans la figure 2. de l'*Automate Planetaire*, les proportions qu'il y a entre le Soleil & les Planetes. Les voici exprimées, en peu de mots.

Le diametre de l'anneau de Saturne est au diametre du Soleil, comme 11. à 37.

Le diametre du même anneau est au corps de Saturne, comme 9. à 4.

Le diametre de Jupiter est au diametre du Soleil comme 2. à 11.

Le

Le diametre de Mars est au diametre du même Astre, comme 1. à 166.

Le diametre de la Terre, comme 1. à 110.

Le diametre de Venus, comme 1. à 84.

Le diametre de *Mercur*e, comme 1. à 308.

Ces exactes dimensions sont des fruits du soin que l'on a eu de cultiver l'Astronomie, & de perfectionner l'art de faire des Telescopes ; car non seulement les Anciens, qui ne se servoient que de leurs yeux, ne pouvoient rien dire d'assuré là-dessus ; mais ceux-là même, qui n'ont employé que des Lunettes médiocres, n'ont pas pû approcher de cette exactitude. Par de meilleures hypotheses, & par le moyen des Lunettes à longue vue, on a plus perfectionné l'Astronomie ; que l'on n'avoit fait auparavant, en plusieurs milliers d'années.

Ceux, qui verront l'Automate de *Mr. Huygens*, ou qui en feront faire un semblable, verront, par le moyen de peu de rouës, sur une superficie plane, de quelle maniere les cinq principales Planetes se meuvent autour du Soleil, & la Lune autour de la Terre, en autant de tems qu'elles le font dans le Ciel,

Ciel, par des cercles excentriques, qui représentent la véritable dimension & la situation des célestes, & avec la même inégalité de mouvement, par laquelle elles vont plus vite, quand elles sont moins éloignées du Soleil; sans oublier même la petite déclinaison, par laquelle elles s'éloignent du plan de l'Ecliptique, ou de l'orbite de la Terre. Par-là on voit les situations des Planetes non seulement pour le tems présent, mais encore pour l'avenir & pour le passé; & cela d'autant plus sensiblement, que la machine est plus grande.

ARTICLE XII.

*Remarques sur la 1. Apologie de
S. JUSTIN MARTYR.*

IL a paru à Oxford en 1700. une nouvelle Edition de cette Apologie in 8. en Grec & en Latin, intitulée: *S. Justin Philosphi & Martyris Apologia 1. pro Christianis ad Antoninum Pium, cum Latina Joan. Langi versione quamplurimis in locis correctâ, subjunctis emendationibus & notis Rob. ac Henr. Stephanorum, Perionii, Billii, Sylburgii, Scaligeri, Holloixii, Casanbo-*

boni, Montacutii, Grotii, Salmafii, Valesii, Cotelerii, *pluribusque novis additis*; *adnexis insuper ad calcem adnotationibus* Langi & Kortholti; *præmissa verò* Langi *præfatione*, *quâ summam ejus Apologie enarravit*; edita à JO-ANNE ERNESTO GRABE. Celui qui a publié cette édition a fait aussi une Dissertation sur *S. Justin Martyr* & ses Ecrits, & en a recueilli les fragments, dans le Tome I. de son *Spicilegium* des Peres du II. Siecle, qui a aussi été imprimé à Oxford, la même année. Ceux qui voudront s'instruire à fonds de *S. Justin Martyr* & de ses Ouvrages pourront y avoir recours; aussi bien qu'aux autres Auteurs, qui ont écrit de la même matiere.

Mon dessein n'est que de donner ici quelques remarques, que j'ai faites sur le Texte de *S. Justin* & sur la version Latine de *Langus*; en relisant sa premiere Apologie, dans cette Edition. Cette piece est considerable, non seulement par son antiquité, mais encore par la description que *S. Justin* y fait des Assemblées des Chrétiens de son tems, & de tout ce qui s'y observoit. Je suivrai la division des Chapitres, que l'on y a marquez, à cause de la commodité.

I. Au

I. Au Ch. II. S. Justin dit que la droite Raison dicte , non seulement qu'il ne faut pas suivre ceux qui ont fait , ou enseigné quelque chose d'injuste ; ἀλλ' ἐν παντὶ τρόπῳ , καὶ ὅτε ἑαυτῇ ψυχῇ τὴν φιλαλήθειαν , καὶ θάνατος ἀπειλῇται , ἡ δίκαια λέγειν τι καὶ πράττειν αἰρεῖσθαι δεῖ. Mais que celui qui aime la verité doit en toute maniere , quand on le menacerait de la mort , préférer , même à sa propre vie , de dire & de faire des choses justes. La construction est αἰρεῖσθαι ὅτε ἑαυτῇ ψυχῇ λέγειν , &c. & il est visible que ψυχὴ l'ame se prend ici pour la vie , selon l'usage du Vieux & du Nouveau Testament. Cependant Langus a traduit : *Verum etiam modis omnibus , præ sua quoque ipsius anima , veri amatorem , vel si mors intentetur , ut justa dicat & faciat eligere oportet.* Cette version est assurément plus obscure que l'Original , & ne lui répond pas assez exactement. Il faudroit traduire en Latin : *Sed etiam eum qui verum amat oportere omni ratione , etiam quamvis mors intenderetur , suæ ipsius vitæ præferre ut justa dicat & faciat.* Il n'est pas besoin , dans une version , de suivre justement l'ordre des mots ; au contraire comme on ne la fait que pour aider à entendre l'Original , il faut abandonner cet ordre , lors qu'en

qu'en l'abandonnant on exprime mieux le sens & la construction ; pourvû que le génie de la Langue , dont on se sert , le permette. Il ne s'agit pas , dans une version Latine , que l'on met à côté d'un texte Grec , pour aider à l'entendre , de faire des périodes arrondies , & dont le verbe soit à la fin , autant qu'il se peut ; mais seulement de parler clairement , sans commettre des barbarismes inutiles. D'ailleurs *Largus* ne donnoit pas ici une Version , où il recherchât l'élégance ; au moins il n'a pas fait ce qu'il auroit fallu faire pour cela. Ces remarques étant une fois faites , on ne les répètera plus.

II. Ch. III. *Si l'on ne peut convaincre de rien (de mauvais) la droite Raison ne dicte pas qu'il faille , à cause d'un mauvais bruit , faire tort à des innocens ; ou plutôt à vous mêmes , qui trouvez à propos de faire des affaires (τὰ πρᾶγματα ἐπάγειν) non par jugement , mais par passion.* C'est là ce que signifie mot pour mot la phrase Greque ; car *ἐπάγειν* , dans le langage du barreau , signifioit *intenter* , & *πράγματα* *des procès* ; ce qu'on exprime souvent en François , par *faire des affaires*. Je ne le prouverai pas , parce qu'on pourra

ra s'en instruire dans les Dictionnaires, si on ne le fait pas. Cependant Langus a traduit, par conjecture, *mala inferre*, au lieu de *litem intendere*, ou quelque chose de semblable. C'est ce que les paroles suivantes confirment manifestement, où *Justin* parle de *πρόκλησις* qui signifie *citation*, ou, comme *Langus* l'a traduit, *in jus vocandi ratio*.

III. C'est à nous, dit *Justin* au même Chapitre, de fournir à tout le monde le moyen de s'instruire de nôtre conduite & de nôtre doctrine; ὅπως ὑπὲρ τῆ ἀγνοεῖν & ἡμέτερα νομιζόντων, τὴν πτωρίαν ὡς ἀνὰ πλημμελίᾳσι τοφλώποντες αὐτῶν, αὐτοῖς ὀφλήσωμεν. De peur que (car * il faut suppléer μὴ après ὅπως, comme de *Billy* l'a remarqué) nous ne soyons punis pour les fautes que commettront les personnes aveugles d'entre eux, qui croient devoir ignorer ce qui nous regarde. *Langus* a traduit : ne nobis ipsis accepta feramus supplicia eorum delictorum, quæ ballucinantes illi committunt, qui se res nostras ignorare existimant. Premièrement ces dernières paroles, *ignorare existimant*, n'ont point de sens raisonnable ; & ceux qui savent le Grec ne peuvent pas douter qu

* Il y a une omission toute semblable à Ch. XLIII.

que νομιζόντων ἀγνοεῖν ne signifie ici la même chose que s'il y avoit ὅτι δὲ ἀγνοεῖν, qu'il faut qu'ils ignorent, ou qu'ils doivent ignorer. Les Grecs expriment très-souvent, par l'infinitif, ce que les Latins expriment par le Gerundif; en sorte que *Justin* a dit ici ἀγνοεῖν, pour ce que les Latins disent *ignorandum*. En second lieu, ὀφλεῖν τιμωρίαν τινὶ n'est pas à dire être redevable de la punition à quelqu'un, mais simplement en être puni. C'est une expression Greque très-commune, & dont les Dictionnaires fournissent assez d'exemples. On en trouvera un ci-dessous, dans la remarque V. Il falloit donc traduire : *ne, pro iis qui sibi nostra ignoranda esse putant, poenas feramus eorum quæ cæcutientes deliquerint.* *Justin* veut dire que les Chrétiens devoient faire connoître leurs mœurs & leurs sentimens, pour ne pas être punis, par l'ignorance de ceux qui ne croyoient pas être obligez de s'informer de la vie & des dogmes des Chrétiens; & qui méritoient eux mêmes d'être châtiez, à cause de leur conduite injuste. Le sens est net & clair, & fondé sur l'expression Greque. Il ne faut pas donc changer αὐτοῖς en αὐτοί, comme le veut *Mr. Grabe*.

IV. *L'imposition d'un nom, dit Justin*
un

un peu plus bas, *n'est jugée ni bonne, ni mauvaise, sans les actions que ce nom signifie*. Il y a, dans le Grec; ἄνευ τῶν ὑποπιπλυσῶν τῶν δόγματι πράξεων, ce que *Langus* a traduit mot pour mot: *sine factis sub nomen ipsum cadentibus*; ce qui ne signifie rien, en Latin. On ne peut pas toujours exprimer en Latin les phrases métaphoriques des Grecs. Il falloit traduire: *Sine factis nominum potestati subjectis*, ou *nominibus significatis*.

V. Un peu plus bas, il dit encore, en s'adressant aux Empereurs: *Vous devez craindre qu'en punissant injustement ceux qui ne sont convaincus de rien, τῇ δίκῃ κόλασιν ὀφλήσετε, vous ne soyez punis par la Justice Divine*. Car c'est ce que *Δίκη* signifie en cet endroit. Voyez A&. XXVIII. 4. & ce que les Interpretes ont dit là-dessus. Au lieu de cela, *Langus* a traduit: *ipsi jure debitas luatis poenas*; ce qui ne se pouvoit pas dire, parce que les Empereurs n'étoient responsables à personne de leur conduite. *Τῇ δίκῃ* n'est pas un datif absolu, comme parlent les Grammairiens, mais il est régi par le verbe qui suit. *Justin* pour dire justement a accoustumé de dire *ἐν δίκῃ*, comme il paroît par l'Indice de *Sylburge*.

VI. Dans

VI. Dans le Ch. IV. *Justin* dit en parlant des Poètes : *qu'ils diffament ou accusent Jupiter, comme un luxurieux, ou un débauché.* Il y a *καταγγέλλει*, que *Langus* traduit simplement *promulgant*, au lieu que *κατὰ* signifie communément *contre*, dans la composition des verbes. Ci-dessous au Ch. VII. *καταγγέλλειας* signifie clairement *accuser*, comme *Langus* l'a bien senti. Il semble que cet homme ait plutôt traduit, comme il croyoit que la chose le demandoit, que fondé sur une connoissance assurée & exacte de la signification propre des mots Grecs ; & c'est ce qui est arrivé à plusieurs de ceux, qui nous ont traduit les Auteurs Grecs, en Latin.

VII. Au Chap. V. *Justin* dit que les mauvais Démonns ont autrefois apparu, qu'ils ont commis des adulteres avec des femmes, corrompu des garçons, & fait des choses qui faisoient peur aux hommes, en sorte que ceux, qui ne jugeoient pas de leurs actions par la raison, en étoient surpris, & qu'emportez par la crainte, & ne sachant pas que c'étoient de mauvais Démonns ils les nommerent Dieux, & les appellerent des noms dont chacun de ces Démonns se nomma.

Cette opinion, concernant les Démonns

mons , commettans des adulteres avec des femmes , est fondée sur Gen. VI, 4. mal-entendu. Cependant les plus anciens Peres l'ont débitée comme assurée, les uns après les autres , ainsi que Mr. *Grabe* l'a remarqué dans ses notes sur le *Spicilege* des P P. du I. siecle. Voyez aussi les Dogmes Théologiques du P. *Petan* Tom. III. dans son *Traité des Anges* Liv. III. c. 2. où il rapporte leurs passages tout au long. Il est vrai que *Philon* & *Joseph* avoient aussi soutenu ce sentiment , avant eux ; mais il est surprenant qu'ils se soient copiez , sans examen , les uns les autres , pour débiter une pensée si éloignée de la vrai-semblance , & si mal fondée. Cela fait voir qu'il ne faut pas tant vanter le consentement des Peres , en matieres de Théologie ; puis qu'ils consentent en une chose qu'ils ne savoient point , & qui n'étoit fondée sur rien. Cependant cette hypothese étant une fois établie , *Justin* l'a trouvée commode , pour rendre raison des actions impudiques que les Poëtes ont attribuées aux Dieux ; comme si c'étoient de mauvais Démon , qui les eussent commises sous des figures humaines. La pensée de *Lactance* , qui a crû que la plûpart des

Dieux

Dieux des Grecs & des Romains n'avoient été que des hommes, parce qu'on leur attribue constamment des actions humaines, & qu'on les fait naître comme eux, me paroît beaucoup mieux fondée; comme il seroit facile de le faire voir. Cela étant, ils ont pû avoir des enfans, comme les autres hommes, pendant qu'ils ont été en vie; & si l'on a dit qu'ils en ont eu, depuis qu'on a crû qu'ils étoient au Ciel, il y a bien de l'apparence, que ce n'est qu'en conséquence des tromperies des Prêtres & des Prêtresses, comme on l'a fait voir sur le vers 940. de la * *Theogonie d'Hésiode*. Dans la supposition de *Justin*, on auroit demandé si les mauvais Démons avoient eu autrefois des enfans, d'où venoit qu'ils n'en avoient plus; & d'où venoit encore que cette seconde sorte de Démons, qui étoient nez de femmes, comme *Hercule*, *Bacchus* & les autres, n'avoient point d'enfans après leur mort? C'est le raisonnement, que d'autres Anciens Chrétiens ont fait avec justice contre les Payens; pour se moquer de leurs Dieux, & pour faire voir qu'ils n'avoient été que des hommes. Voyez

Tom. II.

P

entre

* Voyez l'Edition d'Amsterdam de l'an
M D C C I.

entre autres *Lactance* Liv. I. c. 16.

VIII. Il y a une étrange tour d'expression & qui a trompé bien des gens, au Chap. VIII. où après avoir parlé de Dieu le Pere, il s'exprime ainsi : *Mais nous le servons & nous l'adorons, & son Fils qui est venu de vers lui, & qui nous a instruits de ces choses, & l'armée des autres bons Anges qui l'ont suivi & qui lui ressemblent, & l'esprit prophetique; les honorant en paroles & en vérité.* J'ai imité la construction du Grec, où les verbes de servir & d'adorer se peuvent, selon les regles de la Grammaire, rapporter à l'armée des Anges; de sorte que si S. Justin avoit voulu dire que les Chrétiens adoroient le Pere, le Fils, les Anges, & le S. Esprit, il n'auroit pas été besoin qu'il parlât autrement. Cependant il paroît, par d'autres passages de Justin, qu'il regardoit le culte religieux, comme un culte que l'on ne doit rendre qu'à Dieu seul; & d'ailleurs il est étrange que S. Justin insere ici les Anges, entre le Fils & le S. Esprit. Aussi Mr. Grabe croit qu'il faut joindre ces mots: *& l'armée &c.* au verbe *a instruit*. Ainsi S. Justin dit ici, par parenthese, que le Fils a instruit non seulement le genre humain, mais encote les Anges. Par ces
cho-

choses il entend ce que *Justin* a dit auparavant de Dieu & de ses vertus. Il croyoit en effet que tout ce qu'il y a de Natures *Raisonnables* tiroient du *Logos*, ou de la *Raison* suprême, ce qu'elles ont de lumieres. Mais il faut avouer que cette parenthese est inserée ici d'une maniere assez dure, & assez hors de propos. Que dire à cela ? Autre chose, ce me semble, sinon que *Justin* n'étoit pas un homme, qui se piquât de beaucoup de netteté & d'ordre, & qui ne voulût rien dire, hors de sa place. Mais il faudra se souvenir de ceci, au besoin, & se bien garder d'admirer des choses, auxquelles il faut faire grace, pour les trouver bonnes.

IX. Au Chap. VIII. après avoir parlé de la résurrection, il ajoute : *Que si quelcun nous dit que cela est incroyable & impossible, ce n'est là qu'une erreur qui est passée de l'un à l'autre, & qui ne mérite aucune punition ; pendant qu'on ne nous convainc en effet d'aucune injustice* : ἡδὲ ἡ πλάνη ἐστὶν ἄλλα πρὸς ἔτερον μέχρ' ἢ ἔργω μηδὲν ἀδικεῖν τις ἐλεγχώμεθα. Il n'y a rien de corrompu, ni de tronqué dans ces mots, comme le soupçonne Mr. *Grabe*. Il faut seulement sousentendre les paroles, que l'on a inserées en caracteres Romains ; car il

est visible, qu'il veut dire que supposé que la créance de la résurrection fût fautive, ce ne seroit qu'une simple erreur, qui ne portant à aucune mauvaise action ne pourroit pas être punie, selon les Loix.

X. S. *Justin* se déclare par tout, comme font les Peres de ce tems-là pour le franc-arbitre. Comme au commencement, dit-il au Ch. X. *il nous fit, lors que nous n'étions pas, nous croyons qu'il daignera faire part de l'immortalité & de sa présence à ceux qui auront choisi ce qui lui est agreable, parce qu'ils l'auront choisi. Il ne dépendoit pas de nous d'être au commencement; mais il nous persuade de suivre ce qui lui est agreable. par choix & par les facultez raisonnables. qu'il nous a données, & nous engage ainsi à avoir la foi.* Mais il parle plus au long de ceci au Ch. LIV. ou à la pag 80. de l'Edition *in folio*.

XI. Au Ch. XIII. après avoir parlé du Λόγος, ou de la Raison suprême il dit: ἡ βασιλικώτατος καὶ δικαιοτάτος ἔρχοιτο, μετὰ τὴν γενήσασθαι Θεόν, ἡ δὲ νῦν οἶδα μὲν ὄντα. *Langus & Gelenius* au lieu d'ἡ, non, ont crû qu'il falloit lire ἡ, & on traduit en ce sens: *quo regaliorem ac justiore, post genitorem Deum, nunc vivimus neminem.* Mais pour cela il faudroit

droit lire au comparatif βασιλικώτερον & δικαιότερον. Que si l'on veut retenir le superlatif, il faudra lire ὁ & effacer ὁ δὲνα, & traduire : *quem regno dignissimum & justissimum esse, post genitorem Deum, novimus.*

XII. Au commencement du Ch. XV. ἀληθῆ ἀξιῶμεν ne signifie pas *vera proponimus*, comme *Langus* l'a traduit, mais *aqua petimus*. Voici le sens : *nous pourrions, contents de cela, n'y rien ajouter, dans la pensée que nous demandons des choses justes & équitables.* Car ἀληθῆς, vrai, signifie souvent équitable. Les Chrétiens ne demandoient rien que de juste & d'équitable, lors qu'ils demandoient qu'on crût en Jesus-Christ, parce que ses Propheties avoient été accomplies ; comme *S. Justin* venoit de le remarquer.

XIII. Au Chap. XXIV. *S. Justin* prouve l'immortalité des ames, par les évocations Magiques qui s'en faisoient assez communément, parmi les Payens. Si cela ne prouve rien en soi même, supposé que toutes ces évocations ne fussent que des tromperies ; le raisonnement de *S. Justin* étoit au moins bon contre ceux, qui croyoient qu'on pouvoit effectivement évoquer les ames des morts ; puis qu'elles n'au-

roient pas pû répondre , si elles n'a-voient existé, après la mort de leurs corps. Ainsi c'étoit au moins un argument *ad hominem* , comme l'on parle.

Il se sert dans son dialogue avec Tryphon p. 333. de l'histoire de cette femme, que Saül pria de lui évoquer l'ame de Samuel I. Sam. XXVIII. pour prouver la même chose. Supposé que cette femme trompât Saül & qu'elle fît paroître un homme apposté, au lieu de l'ame de Samuel ; on peut au moins prouver par-là, que les Juifs, aussi bien que les autres Orientaux, croyoient alors l'immortalité de l'ame; & c'est peut-être la meilleure preuve, que l'on puisse tirer du Vieux Testament, pour faire voir que les Anciens Hebreux n'ont pas été sans espérance après la mort.

S. *Justin* croyoit aussi, comme il paroît par le même Chapitre, que les ames des hommes morts entroient quelquefois dans les corps des vivans, comme les Démons ; mais il n'en apporte aucune raison, comme en effet on ne sauroit le prouver.

XIV. Dans le Chap. XXV. il se sert d'un raisonnement remarquable, pour prouver au moins la possibilité de
la

la résurrection , & pour faire voir qu'on ne la doit pas nier , seulement parce qu'elle n'est pas vrai-semblable. Voici à quoi revient son raisonnement. Supposons que nos Ames, créées immédiatement de Dieu, sans être unies à des corps , vissent une goutte de liqueur , comme celle dont les hommes sont conçûs ; qu'on leur fît voir aussi, dans quelques peintures, le corps humain , & son admirable disposition ; & qu'on leur dît que de cette liqueur il pourroit naître un corps comme le nôtre , pourroient-elles le croire , sans l'avoir vû ? Assurément elles auroient bien de la peine à se persuader rien de semblable. Cependant cela seroit très-veritable.

* On peut faire le même raisonnement, sur les graines de toutes les plantes. On montreroit en vain ces graines à des Etres intelligens, qui n'auroient jamais vû de plantes , † comme pourroient être les habitans de la Lune , s'il y en a ; pour leur persuader que de ces graines il naît dans la Planete, qui les éclaire de plus près, toutes

P 4

tes

* *Digression de l'Auteur de la B. C.*

† Mr. Huygens , dans son *Cosmotheoros* , apporte des raisons qui prouvent qu'il n'y a point de plantes dans la Lune.

tes sortes de plantes, dont on leur feroit voir les peintures. Celles de ces Intelligences, qui croiroient le mieux raisonner, rejetteroient entierement ce qu'on leur diroit ; & cependant elles se tromperoit, comme nous le voyons.

La verité est que la possibilité est fondée sur des idées très-claires, car rien n'est possible, que ce que l'on peut concevoir, † comme les Metaphysiciens le montrent clairement. Mais la vrai-semblance * n'est appuyée que sur l'expérience, & nous ne croyons vrai-semblable que ce qui ressemble à ce que nous voyons, ou que nous avons vû. Ainsi un Philosophe Payen, qui saura raisonner, avouera bien qu'il est possible que la Divinité donne de nouveau des corps aux Âmes de ceux qui sont morts ; mais pendant qu'il rejettera la révélation, il n'avouera jamais qu'il soit vrai-semblable que cela arrive, parce que l'on n'a jamais dit, qu'il sâche, qu'une nation, ou qu'une famille soit ressuscitées, ni même qu'un seul corps entierement pourri ou réduit en poudre ait été

† Voyez le Ch. VIII. de la 2. P. de la Logique.

* Voyez le Ch. XIV. de l'Ontologie.

été rétabli. Néanmoins on ne peut pas dire, sans extravagance, que nôtre expérience, ou celle du genre humain en général, soit la mesure de la vraisemblance de tous les événemens; car enfin quelle certitude en avons nous? Aucune assurément.

Il arrive souvent des événemens peu vrai semblables, dans les choses qui dépendent de l'esprit & de la conduite des hommes, parce qu'ils sont extrêmement irréguliers; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. En des choses, qui ne dépendoient pas de nous, il est arrivé quelque fois des événemens, qu'on auroit jugé tout à fait contre la vrai-semblance. Par exemple, feignons que lors que Nôtre Seigneur Jesus-Christ vint au monde, l'on fût allé dire à un Juif bien instruit dans la Loi, qu'il étoit venu à Jerusalem de l'Arabie des Mages, qui demandoient où étoit le Roi des Juifs nouvellement né; parce qu'ils avoient vu une étoile extraordinaire dans leur pais, qui leur avoit appris qu'il étoit né en Judée un enfant, qui seroit quelque jour un Prince tout extraordinaire; de sorte qu'ils avoient jugé à propos de lui venir rendre hommage. Ce Juif prévenu avec raison

contre les superstitions & les impostures de la Magie, condamnée dans la Loi de Moïse, auroit voulu savoir 1. s'il étoit vrai qu'il fût venu des gens d'Arabie, qui tinssent ce discours: 2. supposé que cela fût, si ces gens-là étoient de véritables Mages, ou des sages de l'Arabie: 3. s'ils avoient vu véritablement en Arabie une étoile, ou un feu extraordinaire: 4. s'il avoit paru qu'ils avoient vu un semblable feu, à quoi ils avoient connu que ce feu marquoit la naissance d'un nouveau Roi parmi les Juifs: 5. enfin pourquoi ils venoient lui rendre hommage. Il auroit voulu qu'on le satisfît sur ces cinq points, & sur tout sur les quatre premiers; sans quoi il n'auroit rien pu croire de ce qu'on lui auroit raconté. Il est facile de s'imaginer quelles difficultez & quelles questions il auroit pu faire, sur chacun de ces faits, & particulièrement sur la maniere, quelle qu'elle fût, dont les Mages avoient reconnu la signification de cette étoile. Si on ne l'avoit pas satisfait exactement sur tout cela, il auroit jugé pour le moins ce que les Mages auroient dit tout à fait destitué de vraisemblance. Cependant il se seroit trompé.

Il faut conclurre de là que ce qui nous paroît , dans les ténèbres de cette vie , le plus vrai-semblable n'est pas toujours le plus approchant de la Verité ; sur tout lors qu'il s'agit de choses , où la Divinité , ou au moins des Etres , qui sont au dessus de l'esprit humain , interviennent. Quoi donc ? dira-t-on , ne doit-on pas suivre ce qui est le plus vrai-semblable , & rejeter ce qui l'est moins ? Ou faut-il préférer ce qui n'a point de vrai-semblance à ce qui en a ? La précaution , que l'on doit prendre en cette occasion , c'est premierement de penser toujours que ce qui n'est que vrai-semblable peut être faux , & n'y donner jamais un consentement entier & absolu ; & en second lieu de bien examiner les fondemens , sur lesquels est appuyée la vrai-semblance , que nous suivons. Car enfin si en remarquant que ces fondemens ne sont que nôtre experience , nous sentons que cette experience est fort bornée , nous ne ferons pas beaucoup de fonds sur nos lumieres présentes , & nous attendrons que la suite du tems développe la verité , que nous ne pouvons pas bien découvrir. Ainsi un Juif , prévenu d'abord contre les Mages , aurait dé-

couvert, par la suite des choses surprenantes de la vie de Jesus-Christ, que ce n'étoit pas en vain qu'ils étoient venus, pour lui rendre hommage. La suite des siècles a aussi développé les raisons des miracles de Jesus-Christ & de ses Apôtres, en faisant voir qu'ils devoient fonder l'Eglise Chrétienne; ce qui ne pouvoit pas se faire solidement, sans cela. Ainsi des miracles, dont l'histoire nous auroit pû paroître peu vrai-semblable, si nous avions vécu dans le tems auquel on disoit qu'ils arrivoient, nous paroissent aujourd'hui dignes de la Providence Divine, à cause de leurs suites, & non seulement vrai-semblables, mais tout à fait assurez; parce que nous voyons que la chose méritoit que Dieu intervînt. *Dignus erat vindice nodus.* Mais on ne le pouvoit pas voir par avance, aussi clairement que nous le voyons présentement. Autrement si nous supposions que, par miracle, Dieu eût fait voir clairement à quelcun de ce tems là les progrès de la Religion Chrétienne, & les fruits qu'elle produiroit par tout l'Univers; qui pourroit douter que cela seul ne l'eût convaincu qu'il s'agissoit d'une chose, qui étoit digne des soins du Ciel? Mais il faut finir
cet-

cette longue digression , & revenir à *S. Justin*.

XV. Comme j'ai loué , avec plaisir , le raisonnement de *S. Justin* , pour prouver la possibilité de la résurrection , malgré les préjugés de la chair & du sang : il faut que j'avoue que je souhaiterois que ni lui , ni les autres anciens défenseurs du Christianisme n'eussent jamais cité ni la *Sibylle* , ni *Hydaspe* ; ou les premiers , ou après des livres supposez , comme la *Prédication de S. Pierre* , à laquelle *Mr. Grabe* croit que *S. Justin* est redevable de cette citation , qui est au Ch. XXVII. Rien ne pouvoit être plus mal fondé que les raisonnemens appuyez sur des livres , dont la supposition étoit grossière & sensible. Ils n'étoient propres qu'à faire tort à la Verité , & qu'à faire dire à ceux d'entre les Payens , qui avoient de l'étude , que les Chrétiens étoient d'une credulité à toute épreuve.

XVI. Au Ch. XXIX. Il est dit qu'Hercule se jetta dans le feu *φυγῆναι* , ce que l'Interprete a traduit *fugâ laborum* , au lieu de *dolorum* ; car c'est la douleur que l'habit , trempé dans le sang de Nessé , lui causoit qu'Hercule voulut fuir , par la mort , & non de

nouveaux travaux. * La fable est connue. Mais *Langus* ne s'est pas souvenu ici que *πόνος* signifie aussi fréquemment *la douleur*, que *le travail*. Cependant il a bien traduit au Ch. XXX. *πονηρὸς*, par *debiles* & *morbosos*, où il est dit que *Jesus Christ* a guéri *ex γυνε-τῆς πονηρὸς*, *des malades dès leur naissance*. Voyez sur ce mot *Hesychius* & *Ammonius*, & vous ne douterez pas que ce ne soit en vain que, dans l'édition de *Robert Etienne*, on a crû qu'il falloit lire *πηρὸς*, *manchots*, ou *estropiez*, pour *πονηρὸς*. Il est vrai que *Mr. Grabe* apporte un passage semblable de *Justin*, mais l'autre expression étant conforme à l'analogie & usitée, rien n'empêche qu'il ne se soit servi de toutes deux.

Dans le même Chapitre, *S. Justin* accuse les Payens de faire *Jupiter le prince* & *le pere de tous les Dieux parricide* & *fil de parricide*. *Mr. Grabe* prétend qu'il s'est trompé & que les Grecs ont distingué le suprême *Jupiter* de celui, à qui ils ont attribué des actions humaines; mais, s'il y prend garde, il verra que cette distinction n'est venue qu'après coup, & que les Philosophes, honteux de ce que l'on

at-

* Voyez le Livre IX. des *Metam.* d'*Ovide*, & le IV. de la *Bibl.* de *Diodore de Sicile*.

attribuoit des crimes à la Divinité, en sont les Auteurs. Il n'y avoit dans la Religion publique point d'autre Jupiter, que celui qui avoit été homme, comme toutes les cérémonies de la Religion le témoignioient clairement; & les veritables Théologiens étoient les Poètes, tel qu'étoit *Hésiode*, qui a attribué à Jupiter ce que *Justin* en dit ici, & qui n'en a connu que celui-là, non plus qu'*Homère*. C'est ce que plusieurs des Anciens Chrétiens ont très-bien montré contre ceux, qui vouloient défendre le Paganisme, par ces distinctions Philosophiques, & entre autres *Lactance* & *S. Augustin* * dans sa Cité de Dieu. C'est une chose connue & qui n'a besoin que d'un peu d'attention. Ainsi je ne m'y arrêterai pas, & je finirai ici la première partie de mes remarques, sur l'Apologie de *S. Justin*. Je mettrai le reste dans un autre Volume, parce que j'ai besoin de l'espace, qui me reste dans celui-ci, pour autre chose.

Ce que j'ai dit de *Justin* & des notes de l'Édition d'Oxford, n'empêche pas au reste que je n'approuve le dessein de *Mr. Grabe* & la manière dont il l'a exécuté. Je souhaite même qu'il

con-

* *Lib. IV. c. 27. & VI. c. 2. & seqq.*

continue & qu'il nous donne ainsi *Justin* en de petits Tomes , jusqu'à ce qu'il l'ait tout publié.

A R T I C L E XIII.

Qu'il y a un Monde doût de VIE , de SENTIMENT & d'INTELLIGENCE , que Dieu a fait. Tiré du II Livre de la Cosmologie Sacrée de Mr. GREW.

DANS le VI. Article du I. Tome de cette *Bibliothèque Choisie*, nous avons donné un long Extrait du I. Livre de la *Cosmologie* de Mr. *Grew*; par où il paroît qu'il y a un Dieu, & que ce Dieu a formé le Monde corporel, que nous voyons, avec une sagesse admirable. Cet Extrait a fait souhaiter à ceux, qui n'entendent pas l'Anglois, d'en voir la suite; qui ne sera pas moindre, que ce que l'on a vû. Les pensées de cet Auteur sont si serrées, & en si grand nombre, qu'il est difficile de les expliquer en moins de paroles, & en un plus petit espace qu'il n'a fait. Il faut néanmoins que nous tâchions de satisfaire ceux qui ne peuvent pas lire l'Original, & d'abreger ce

ce qu'il dit, autant qu'il nous sera possible, pour ne pas nous étendre au delà des bornes de ce Volume, qui est près de sa fin.

I. AVANT toutes choses, il faut faire voir qu'il y a des Substances Vivantes, créées & distinctes des Corps. Je montrerai donc que leur existence est possible, que la Raison demande que nous la reconnoissions, & qu'elle le demande même nécessairement.

Cette existence est possible, parce qu'elle ne renferme aucune contradiction; puis que Dieu, qui est la cause & le principal de tous les Etres, est lui même une substance incorporelle & pleine de Vie. Si l'on disoit que Dieu est corporel, aussi bien que tout le reste des Etres, qui sont au monde; ce seroit le faire une partie du Tout, ou de l'Univers, & dire qu'une partie de cet Univers a fait tout le reste; & tomber ainsi dans une très-grande absurdité à divers égards, auxquels on ne s'arrêtera pas.

Il n'est pas non plus impossible qu'une Substance immatérielle ait une * existence analogue à l'étendue des corps, quoi

* *L'Auteur se sert ici du mot d'Existence, dans un sens nouveau, mais on ne l'entendrait pas en François.*

quoi que nous n'en ayons pas d'idée complete , ni aucun mot propre à l'exprimer. Chaque mouvement est en quelque sorte *coëtendu*, pour parler comme nôtre Auteur, avec le corps mû. Cependant on ne peut pas dire qu'une motion soit épaisse, ou mince, ou ait aucune des dimensions du corps; car si cela étoit, la même quantité de mouvement occuperoit toujours la même étendue de matiere, ce qui n'est point; puis que tout le mouvement qu'a un grand corps peut passer dans un plus petit.

* On pourroit donc dire qu'un Etre Vivant est un Etre dont nous connoissons cette propriété, c'est qu'il a en lui même un principe de mouvement, qui fait qu'il peut remuer la matiere, & sentir à son tour le mouvement de la matiere, à laquelle il est uni. Mais si l'on demande ce que c'est que cette Substance, qui a la puissance de mouvoir, & qui à son tour s'apperçoit du mouvement du corps auquel elle est attachée; il faudra avoier que nous n'en avons point d'idée claire, & que nous ne savons d'elle, que ce que l'on vient d'en dire & que l'Experience nous a appris.

Mais

* *Remarque de l'Auteur de la B.C.*

Mais quelle que soit l'essence , dit l'Auteur , qui appartient à une Substance Vivante , on ne peut pas dire qu'il est impossible qu'il y en ait , parce que nous n'en avons pas d'idée complète. Un ver , ou un homme né aveugle n'ont aucun sentiment de la lumière & des couleurs , & néanmoins il y en a. Un poisson , qui n'a point d'oreilles , n'entend point ; & il ne s'ensuit pas pour cela qu'il n'y a point de Musique.

On pourroit objecter à cela , que s'il y avoit une semblable Substance immatérielle en nous , nous devrions le savoir , puis qu'elle seroit une partie de nous mêmes. Mais pour raisonner de la sorte , il faudroit que nousussions que ceux qui ont des yeux doivent bien savoir ce que c'est , pour s'en servir ; & que ceux qui ont une Substance qui pense , doivent savoir ce que c'est que cette Substance , pour pouvoir penser. Mais comme il y a des millions de gens qui voyent très-bien , quoi qu'ils ignorent entièrement la structure de l'oeuïl : il est certain aussi , que nous pouvons penser , sans avoir une idée complète de la Substance , qui pense. Ainsi il est absurde de dire que parce que nous ne com-

pre-

prenons pas clairement quelque chose, il n'existe point.

Si l'existence d'une nature comme celle-là est possible, il est raisonnable que nous croiyons qu'il y en a une ; parce que Dieu ayant créé des corps, qui sont plus imparfaits, on doit raisonnablement croire qu'il a aussi créé de Substances immatérielles, qui sont plus parfaites & qui lui ressemblent davantage.

Il est même nécessaire qu'il y en ait; c'est à dire, que sans supposer des Substances, dans lesquelles la Vie existe, comme dans son sujet, & qui soient différentes du corps, il ne pourroit y avoir aucun Etre vivant, & moins encore sensible, pensant & raisonnable. Ce que je vai montrer en décrivant les différentes sortes de vies.

Premierement il est visible qu'un corps ne peut pas être *vital*, comme parle l'Auteur, en lui même. Car s'il l'étoit ce seroit parce qu'il seroit ou très-subtil, ou organisé, ou mû, ou doué de Vie, comme d'une propriété qui seroit attachée à sa nature, aussi bien que le mouvement. Or il ne le peut être en aucune de ces manieres, & par consequent il ne l'est point du tout.

Des-

Descartes à la vérité , & après lui *Willis* , ont crû que des corpuscules très-subtils & très-fluïdes contenus dans le sang, le cerveau & les nerfs des animaux, ou dans tout leur corps , sont ce que nous appellons la Vie. Mais que l'on subtilize , tant que l'on voudra, des corps, ces Atomes ne sont pourtant autre chose que des particules de la matiere , & qui ne cessent pas par la division d'être materielles. Elles ne peuvent rien gagner , par la petitesse , à laquelle elles ne parviennent que par la division ; à moins qu'on ne voulût dire qu'en partageant une chose morte en deux, on donne la Vie aux deux moitiés ; ou que la Vie consiste dans un certain nombre de parties, qui se forme par la division ; ce qui seroit la dernière absurdité.

Un corps ne peut pas non plus acquérir la Vie, par l'organization, car il ne faut que ces trois choses , pour cela ; la grosseur des particules , leur figure & leur mélange , ou leur jonction. On a déjà prouvé que la grosseur ne peut pas donner la Vie à un corps. Il est clair que la figure ne le peut pas faire non plus ; car alors les corps auroient la Vie , entant que revêtus d'une certaine figure. Il s'en suivroit de là que non seulement tous
les

les corps , qui auroient une certaine figure , auroient une sorte de Vie ; mais que ceux , qui auroient des figures plus composées , auroient plus de Vie en eux mêmes. Un corps quarré , en vertu de sa figure , auroit plus de Vie qu'un corps triangulaire ; parce que chaque Quarré contient deux , ou plusieurs Triangles.

Le mélange de la grosseur & de la figure , quelqu'il soit , ne peut produire aucune sorte de Vie. Car comme le mélange des nombres ne peut produire autre chose que des nombres ; la conjunction de la grosseur & de la figure ne peut produire que de la grosseur & de la figure. Si le mélange pouvoit produire la Vie , alors tout ce qui seroit mêlé , entant que mêlé , auroit la Vie.

La varieté du mélange ne peut pas non plus suffire , pour cela. Un pot plein de miel n'a point de Vie , mais un pot de *Mithridate* , qui est un médicament assez composé , en a-t-il davantage ? La Vie ne vient pas de l'artifice mécanique de ce qui la possède ; à moins qu'on ne veuille dire , que les parties d'une montre , mises ensemble comme elles le doivent être , aient plus de Vie , que lors qu'elles
sont

sont en un monceau, les unes sur les autres. On ne peut pas dire non plus que cette disposition mécanique étant naturelle, elle est accompagnée de la Vie ; car il n'y a point de différence entre les organes de l'art & ceux de la nature, sinon qu'il y a plus d'artifice dans ces derniers. Ainsi l'Oreille d'un Animal n'est pas plus capable d'ouïr, parce qu'elle est un organe naturel ; que ne le seroit une Oreille artificielle, si nous avions de la matière & assez d'art, pour en faire une semblable. Quand même nous ajoûterions à cette oreille des nerfs pour être ébranlez, que nous ferions un cerveau, pour ces nerfs, & que nous le remplirions d'esprits animaux : nous ne ferions que mettre des corps avec d'autres corps, & que joindre un artifice à un autre artifice ; mais nous ne viendrions jamais à donner de la Vie à cette machine.

Un corps ne peut pas non plus devenir *vital*, parce qu'il est mû ; car si cela étoit, il n'y auroit rien, qui eût tant de Vie, que l'Ether, puisque c'est le plus agité de tous les corps. Le même corps auroit plus de Vie ; lors qu'il se mouvroit plus violemment,
&

& il en auroit moins , lors que son mouvement seroit plus lent. Le mouvement regulier , ou conforme à la disposition d'une machine , n'est pas plus capable de lui donner de la Vie , que le mouvement n'en peut donner à une Orgue. Tout mouvement, de quelque nature qu'il soit , est la même chose essentiellement. Si donc un homme, ou un autre Animal n'étoit autre chose que de la matiere organisée ; que ses organes fussent faits avec tel art qu'il vous plaira , & qu'ils se fussent régulièrement, ou irrégulièrement ; ce ne seroit dans le fonds qu'une marionnette , travaillée avec plus d'art.

Un corps ne peut pas être doié de Vie, comme d'une propriété jointe au mouvement. Car le corps ne peut ni produire, ni recevoir immédiatement une semblable propriété. Il ne la peut pas produire, parce qu'il ne peut pas même produire le moindre mouvement, par lui même , ce qui est bien moins que la Vie. Il ne peut pas non plus être le sujet immédiat de la Vie , parce que si la Vie est une chose distincte du mouvement & plus excellente que lui, comme on l'a fait voir, elle demande un sujet distinct & plus excellent.

cellent , auquel elle appartienne ; & par conséquent quelque Substance , qui soit immatérielle.

Ainsi ce que le mouvement est à tous les corps , la Vie l'est à la maniere à toutes les Substances *vitales*. Par le moyen de ces deux propriétés , il y a un commerce facile entre les choses corporelles & les immatérielles ; c'est à dire , que les impressions des corps sont transmises par le mouvement à la Vie , & par la Vie à la Substance *vitale* ; & les impressions *vitales* sont transmises au corps , par le mouvement.

C'est pourquoi encore que l'organisation d'un corps n'ait rien en elle , qui puisse produire la Vie , comme je l'ai montré ; néanmoins il faut que chaque corps ait ses organes conformes à l'espece de Vie , qui est dans le principe *vital* , dont il est doué. Par-là il devient propre à recevoir les impressions de la Vie , & à lui donner les mouvemens qui lui sont propres.

On voit par-là que l'union de l'Âme & du Corps , & de toutes les choses vitales avec les corporelles , n'est autre chose que le rapport qu'il y a entre la Vie & le mouvement qu'ils sont capables d'avoir.

Il semble qu'on peut réduire toutes les especes de Vie à ces trois ; la Vie végétative, le sentiment & la pensée.

La plus basse sorte de Vie, que nous puissions concevoir, est celle qui n'est accompagnée d'aucun sentiment. Son existence n'est pas impossible, car comme l'intellection, qui est une especes de Vie, est tout à fait distincte du sentiment, comme on le fera voir: il est facile de concevoir une autre sorte de Vie, dénuée de sentiment ; de même que l'on conçoit l'existence d'un sens, sans celle d'un autre.

Néanmoins par cette Vie, je n'entends ni le principe, ni le sujet du mouvement ; qui ne s'augmente, ni ne diminue, mais qui passe seulement d'un corps à un autre. Je croi seulement que c'est un certain pouvoir, qui détermine le transport du mouvement, ou qui fait une impression sur les corps, conforme à celle qu'il en a reçue ; & qu'il agit particulièrement sur les principes des corps, avec lesquels il semble avoir du rapport.

Je croi que c'est, par la vertu de cette faculté, que tous les corps ont une certaine sphere d'activité, & qu'ils agissent plus ou moins les uns sur les autres. Les odeurs & les autres écou-

lemens des corps , qui tendent à les épuiser & à les dissoudre , dépendent d'une force extérieure ; savoir , de l'air ; mais la force , par laquelle les particules des corps demeurent unies , vient d'un principe intérieur. C'est pour-quoi comme le rapport , qui est entre la Vie & le mouvement , fait l'union de l'ame & du corps : de même la convenance , qui se trouve entre deux mouvemens , fait ou augmente l'union que les corps ont les uns avec les autres.

La Vie végétative , dont on a parlé , est répandue , dans toutes les parties de la nature corporelle ; mais elle est d'une manière plus sensible dans les Plantes & dans les Animaux. A l'égard des Plantes , j'ai fait voir * de quelle manière elles se produisent , degré par degré , autant que la régularité des principes l'a pû permettre ; mais il semble que cette génération ne se peut faire , sans la direction d'un principe *vital* , & que les particules , sans ce secours , ne sauroient s'unir régulièrement. Il faut dire la même chose de l'accroissement & de la nutrition ; qui ne sont , à proprement

Q 2

par-

* *L'Auteur entend sa description des Plantes.*

parler, que la génération multipliée , ou continuée.

C'est par cette même Vie végétative, qu'il se fait de semblables choses dans les Animaux , & que les opérations *vitales* continuent pendant que nous dormons, & que nos sens sont comme suspendus. C'est encore pour la même raison que, pendant que nous veillons , nous ne sentons aucuns de ces mouvemens, qui se font continuellement dans notre Corps, par le moyen des principes corporels, qui sont destinez à cela.

Il y a une infinité de mouvemens & dans les Plantes & dans les Animaux, qui dépendent de cette Vie végétative. Le mouvement élastique, qui se fait dans les vessies de l'écorce & de la mouëlle des arbres, pour exprimer les liqueurs qu'elles contiennent, ne peut venir que de là. On peut dire la même chose des vaisseaux, qui sont remplis d'air. Cette faculté *vitale* sert à avancer & à distribuer la sève des Plantes, en certaines saisons, & les suc nutritifs dans les Animaux, quoi que nous n'en ayons aucun sentiment intérieur. On peut attribuer au même principe le mouvement peristaltique des arteres; celui du coeur, qui
con-

continue même assez long tems après la mort de l'Animal; celui des boyaux, ou des muscles, quand on les excite, en les coupant, ou par quelque pression violente. C'est ce que l'on voit, quoi que dans un moindre degré, dans les Plantes, que l'on nomme Sensitives. Les poils & les plumes sont aussi des especes de plantes, qui croissent dans le corps des Animaux; & cela par un mouvement végétal, que les Animaux ne sentent point.

On apperçoit en toutes ces choses une sage providence & amie des Animaux, & de l'Homme en particulier; puisque la Vie végétative est si indépendante des sens, que malgré le perpétuel mouvement & le tumulte, qui se fait dans toutes les chambres de la maison, dans laquelle nous habitons; je veux dire, dans notre corps; néanmoins nous n'en avons aucune connoissance, & nous n'en sommes point troublés, ni détournés en aucune manière de ce que nous avons à faire.

II. LA seconde sorte de Vie, qui est au dessus de la végétative, est celle des sens. On en voit quelque marque, dans cette espece de productions que nous nommons *Zoophytes*, ou Animaux-plantes, telle qu'est l'*Urtica*

Marina. On doit aussi mettre dans le même rang les *Aurelias* de tous les Insectes, & ces invisibles *Aurelias*, dans lesquels toutes sortes de spermes d'insectes sont apparemment changées, lors qu'ils passent d'une espèce à un autre.

Le sentiment paroît être une sorte de Vie, distincte de toute autre ; soit qu'elle soit au dessus d'elle, ou au dessous. Ainsi cette Vie doit être une propriété d'un principe particulier. Il est visible qu'elle est distincte de ce qui est au dessus d'elle, puis que les choses, que nous avons nommées, ont toutes du sentiment, sans avoir de la pensée, au moins réfléchie. Elle est aussi distincte de ce qui est au dessous d'elle, & doit dépendre d'un principe différent de celui de la végétation. Je ne vois néanmoins aucune raison pour quoi les principes *vitaux* des choses ne pourroient pas être composez, aussi bien que les corporels ; pourvu qu'on se souvienne que comme le mélange des corporels est conforme à la nature de chaque partie : ainsi l'union des principes vitaux est conforme à la nature du Tout.

Tout sentiment est une certaine manière de Vie ; dans une substance :

vi-

vitale ; qui répond à une certaine manière de mouvement , dans les Corps. La difference qu'il y a entre la Vie végétative & la sensitive , c'est que dans la première les impressions , qui se font sur elle par le mouvement , sont entièrement réfléchies & perdues en un instant ; au lieu que ces impressions demeurent & sont retenues dans la seconde , ou dans la sensitive.

Les manières des mouvemens , dont les manières des sensations dépendent , sont simples ou composées. Les simples se réduisent à deux générales, la grandeur & la vitesse ; c'est à dire , que chaque mouvement se fait dans un espace plus grand ou plus petit ; & dans plus , ou moins de tems. Les composées se réduisent aussi à deux générales. Ou une manière de mouvement est répétée plusieurs fois : ou diverses sortes de mouvemens , à l'égard de la grandeur & de la vitesse , sont mêlées. Ce sont là toutes les variétés dont le mouvement est capable , & ce sont les fondemens de la variation des sensations.

L'Auteur applique ces principes aux sentimens , qui viennent par le son , par la lumière , & par l'impression du toucher ; mais quoi que tout ce qu'il dit soit digne d'être lû & d'être exami-

miné, on ne peut pas le rapporter ici. On se contentera de mettre ce qu'il dit, des sensations causées par la lumière, & par cela le Lecteur jugera de l'exactitude du reste.

Les objets, dit l'Auteur, qui frappent les yeux; savoir, la figure des corps, ne sont beaux, qu'autant qu'ils sont uniformes, c'est à dire, égaux & proportionnels. La même ligne, ou surface est également ou proportionnellement répétée, & ainsi fait une même impression sur l'oeuil. On peut donc croire, avec raison, qu'un certain mouvement égal est la cause de toute la beauté des couleurs. Je croi que les couleurs, comme Mr. *Newton* l'a bien fait voir, ne viennent pas de qualitez, qui soient dans la lumière, mais purement des réfractions & des réflexions; & qu'il y a différentes sortes de rayons, pour produire différentes couleurs. J'ajoute à ce que Mr. *Newton* a dit, qu'il y a un certain mouvement égal, dans les atomes de chaque rayon, ou dans les rayons de chaque couleur & que c'est ce qui en fait la beauté. Il y a aussi une certaine difference proportionnelle, entre les degrez de la vitesse de leurs mouvemens, par lesquels ces

cou-

couleurs sont distinguées les unes des autres. Je dis donc, que pendant que les différentes sortes de rayons comme ceux, qui causent les sensations du rouge, ou du bleu, & les autres, sont séparés l'un de l'autre, par la réfraction, ils retiennent ces mouvemens, qui sont propres à chacun d'eux. Mais lors qu'ils sont réunis, ou mêlez ensemble, encore que leur mouvement dure; néanmoins par leur mélange, ce mouvement égal, qui produit la couleur, est interrompu. Comme dans la Musique un plus haut ton est produit par plus de vitesse, dans le mouvement de l'air; & un plus bas ton, par un mouvement plus lent: ainsi le rouge, qui est la plus vive de toutes les couleurs, est produit par un rayon qui peut moins souffrir de réfraction, que les autres; parce qu'il est plus prompt & plus fort. Au contraire, le bleu qui est la couleur la moins vive, est produit par un rayon, qui quoi qu'également mêlé, ne se meut pas si vite.

Par tout ce qu'on a dit, on voit avec combien d'art sont disposez non seulement les organes de notre corps, mais encore ce qui est au dehors, comme l'air, la lumière, & les cor-

puscules insensibles, pour produire une si grande variété de sensations. On peut remarquer en particulier que nous ne sentons que les corps Solides, qui, par le moyen de leurs substances, ou de leurs vibrations, font les sons les plus musicaux; aussi l'Air lui-même, qui par sa force élastique, est capable de semblables vibrations, est le plus propre de tous les fluides, pour conduire ces sons-là, ou plutôt les mouvemens qui les produisent en nous.

Il semble que si le Divin Auteur de nos corps nous avoit donné plus d'organes, nous aurions plus de sens, que nous n'en avons. Mais ceux, que nous avons, sont en assez grand nombre, & assez propres, pour l'état auquel nous sommes, & par rapport aux Êtres corporels, qui sont autour de nous.

Mais quoi que les instrumens des sens, tant du dehors que du dedans, & ceux qui en sont composez dans notre propre corps, soient admirablement bien ajustez; néanmoins ils ne peuvent pas produire de sensation, par eux mêmes. Autrement si un certain mouvement, ou une certaine impression sur les organes étoit la sensation; les corps qui auroient le même mou-
ve-

vement que l'organe, auroient aussi la même sensation. Une cloche, par exemple, entendroit le son qu'elle produit par le mouvement de l'air. Ce mouvement ne sert donc qu'à émouvoir le principe sensitif, qui est dans les Animaux, & qui seul a la faculté d'avoir des sensations.

* Voilà bien des raisons, pour soutenir le sentiment de Mr. *Cudworth*, dont on a parlé au II. Article de ce volume, par lequel il établit une *Nature Plastique*; car cette Nature, ou les *Vies végétatives & sensitives* semblent être la même chose, & Mr. *Grew* leur attribue les mêmes fonctions, que Mr. *Cudworth* donne à sa *Nature Plastique*. Il y auroit bien des questions à faire sur ces matières; que l'on laisse aux Philosophes, à qui cet Ouvrage donnera sans doute beaucoup à penser. On pourroit demander, par exemple, si dans les Bêtes les principes de la Vie végétative & sensitive sont les mêmes. Si on dit que ce sont les mêmes, il s'en suivroit que le même principe, qui reçoit les impressions des sens, doit procurer en eux la végétation & la nutrition, & par conséquent que les Bêtes sentent qu'elles sont agis

Q 6

leur

* Remarques de l'Auteur de la B. C.

leur machine, comme elles sentent les impressions du dehors. Or cela n'est point croyable ; car premierement ce principe ne pourroit pas vaquer en même tems à l'économie interieure de l'animal , & au soin qu'il faut en avoir, par rapport au dehors. Secondement le principe qui sent en nous , par le ministère des sens , ne se mêle en aucune maniere de l'économie animale, & s'il falloit qu'il s'en mêlât nous ne saurions que devenir , dans l'étrange multitude des choses qu'il faudroit qu'il fît, au dedans & au dehors. D'un autre côté, si l'on dit que ces principes sont distincts dans les Bêtes , chaque Bête sera composée de trois choses ; de la machine de son corps , & de deux principes immatériels, dont l'un est végétatif & l'autre sensitif. A l'égard des Hommes, comme ils ont de plus un ame intelligente , elle y tient la place du principe sensitif ; car on ne peut pas douter que ce ne soit l'Ame qui sent, quoi qu'elle ne se mêle , en aucune maniere , des l'économie animale ; qu'elle ne peut connoître que par réflexion & que par étude, & même que d'une maniere assez grossiere.

III. LE principe *vital*, que nous
ap-

appelions *Esprit*, est celui qui a la faculté de penser. Quoi qu'un Être qui pense ne puisse pas sentir, sans penser; néanmoins penser & sentir sont deux choses. * Car quoi que le doit d'un homme sente, ce doit ne pense pas qu'il sent.

On peut distinguer deux sortes de pensées, dont les unes sont *imaginatives*, & les autres *intellectuelles*. Pour commencer, par les premières, on peut distinguer trois choses dans l'Imagination, l'organe, les images, & les actes *vitaux*.

L'organe est le cerveau, & comme les images des Sens sont conformes à la nature des organes du sentiment: de même il doit y avoir du rapport entre les images de la Phantasie, & les organes du cerveau, dont les différentes cavitez sont comme les réservoirs. Les images de la Phantasie sont ou des copies de celles des Sens; ou je ne sai quoi d'autre; par lequel elles sont représentées. Les actions de l'Imagination sont *vitales* & par conséquent distinctes de la figure, de la situation, & du mouvement des images

Q 7

ges

* Cette raison semble n'être bonne, que contre le commun du monde, qui croit que le sentiment est en chaque membre.

ges , dont on a parlé. Outre cela , elle a le pouvoir de former ces images & de s'en servir, comme elle veut.

La force & l'usage de l'Imagination sont très-considérables , même dans les Bêtes , dans lesquelles elle est la principale faculté. La plupart d'entre elles ont une assez bonne mémoire, & outre cela quelque sorte de prévoyance. Un chien s'enfuit , lors qu'il voit un bâton ; c'est à dire, lors qu'il prévoit qu'il sera battu. Elles ne sont pas sans espérance , sans crainte , sans amour , sans colere & sans plusieurs autres passions. Un Coq menace lors qu'il dresse sa crête, & triomphe lors qu'il chante. Leurs ouvrages sont pleins d'artifice, comme les cocons des Vers à soye, les rayons de miel des Abeilles, les nids des Oiseaux &c. Tout cela & toutes les actions semblables , comme toutes leurs passions & leurs operations , est soumis au gouvernement de l'Imagination, comme de la suprême faculté.

Mais il faut remarquer premièrement qu'on ne peut pas augmenter leurs talents, au delà de leur naturel. Un Chien n'apprendra jamais à miauler , ni un Chat à aboyer ; quoi que leurs

or-

organes soient assez propres à l'un & à l'autre de ces sons. Ainsi un Oiseau, qui chante, n'apprend point à parler; ni un Oiseau, qui parle, à chanter; & aucun d'eux n'apprend à faire un autre sorte de nid, que celui qu'il fait naturellement.

En second lieu, ils ne travaillent pas avec choix, ni ne se proposent aucune fin, dans leurs actions. Une Abeille n'amasse pas du miel, pour avoir de quoi subsister pendant l'hiver; mais ayant trop pris de nourriture, elle en va vomir la plus grande partie, dans la Ruche. Il en est de même des actions des autres Animaux. Les hommes eux mêmes font bien des choses, sans avoir en vue la fin à laquelle elles servent. On ne mange guere, que pour satisfaire sa faim présente; quoi que la fin du manger ne soit, à proprement parler, que la conservation de la vie, de quoi la faim n'est qu'un avertissement.

Les actions des Bêtes surpassent, à quelque égard, les actions des hommes; puis qu'elles les font, sans instruction, ni imitation. Un Ver à soie travaille à son tombeau, quoi qu'il n'en ait jamais vu; & sans délibération, & ainsi du reste. Ils se servent tous de la même

même méthode, dès le commencement, & de la meilleure qu'ils puissent avoir, pour faire leurs cocons. Si donc leurs actions venoient de la Raison, la Raison des Bêtes seroit plus excellente que celle des hommes; qui ne font rien de parfait du premier coup, & qui n'apprennent ce qu'il faut faire qu'en essayant.

Les Bêtes ne travaillent donc pas par prévoyance, ou pour parvenir commodément à certaine fin; mais elles sont poussées par une imagination forte & vive de leurs ouvrages, & des actions qui les concernent; laquelle imagination ne change point. Les Vers à soie n'ayant point d'yeux, ne peuvent avoir aucun sentiment de la lumière, ni des couleurs; mais par l'attouchement, ils peuvent s'appercevoir de la figure. Les yeux des Abeilles étant faits, comme les verres qui multiplient les objets, ils peuvent multiplier à leur Imagination tout ce qu'elles voyent, & les disposer à travailler aux rayons de miel, qui sont composez d'un grand nombre de cellules. L'Imagination des Oiseaux leur peut aussi représenter une claire image de leurs nids. Leurs sens étant frappez de quelque chose, cette impression

join-

jointe à leur Imagination, les porte invinciblement à y travailler. Pour cela, la partie de leur cerveau, où sont leurs nerfs optiques, est dans tous les oiseaux fort grande à proportion de leur corps; & non pour leur donner une vue plus prompte, comme quelques habiles Anatomistes l'ont crû, ce qui vient de la disposition de l'Oeùil. Cette capacité n'est qu'afin qu'ils puissent avoir une plus forte impression des objets visibles. Par cette force de l'Imagination, les couleurs particulieres des Oiseaux sauvages, sont toujours les mêmes. On doit dire la même chose des Poissons, dans lesquels cette partie du cerveau est aussi remarquable, que dans les Oiseaux.

Le naturel des Oiseaux & des autres Animaux est une grande preuve de la sagesse de celui qui les a faits; puis qu'ils semblent imiter les actions des hommes, qu'ils ne font que par le moyen d'une intelligence que les autres Animaux n'ont pas. *La Raison Divine*, dit l'Auteur, *coule comme une veine d'or par toutes les mines de plomb des natures destituées d'intelligence.*

Mais l'Imagination de l'homme est beaucoup plus abondante & plus variée, parce qu'elle est élevée à un plus haut

haut point de perfection, par la Raison qui l'accompagne. C'est pourquoi elle mérite une description particulière.

L'Imagination, à proprement parler, est l'Ame occupée d'objets sensibles & de leurs idées. Elle a deux actions générales, la *perception* & la *volition*; car nous appercevons d'abord les objets, & nous en sommes ensuite affectés d'une certaine manière.

À l'égard de la Perception, elle a ses sortes, ses manières, & ses images, qui sont justement au même nombre que celles des Sens; car quoi qu'elle ne soit qu'une seule faculté, néanmoins elle a diverses conceptions, & par conséquent il ne peut y avoir aucun *sens commun*, dont quelques uns parlent; puis que nous ne saurions nous imaginer que nous voyons un son & que nous entendons des couleurs.

Chaque sorte d'Imagination a ses manières, & il y en a trois générales. La perception d'une chose, comme présente; la mémoire d'une chose, comme passée; la prévoyance d'une chose, comme à venir. L'Auteur reprend toutes ces distinctions en détail, & les explique assez au long; mais on ne s'y arrêtera pas, parce qu'il faudroit omettre des choses moins con-

connues , à cause du petit espace qui nous reste , si nous nous étions trop étendus sur celles-là.

Le pouvoir qu'a l'Imagination, dit Mr. *Grew*, de former des images, & qui est son principal usage, est une preuve de la sagesse & de la bonté de son Auteur. Aussi ce pouvoir est-il au dessus de la force de tous les corps de quelques qualitez qu'ils puissent être revêtus. On ne peut pas dire que ces images soient des choses visibles, puis qu'il faudroit qu'elles fussent peintes dans les yeux, ou dans le cerveau. Elles ne sont pas dans les yeux, car les yeux ne peuvent rien voir, sans lumière; & néanmoins nous pouvons imaginer quand nous dormons, & quand nous avons les yeux fermez, lors que nous imaginons, par exemple, une figure quarrée & un habit bleu, quoi que nous ne les voyions point. Ces images ne peuvent pas non plus être formées dans les yeux, par une cause équivalente à celle qui cause la vision en nous; c'est à dire, qui puisse faire les mêmes impressions régulières sur nos yeux; car il n'y a point d'organe, qui puisse se regler lui même, & l'on peut encore moins attribuer cette force aux esprits animaux, qui for-

forment un fluide sans organes. Il faut donc qu'il y ait en nous un principe *vital*, que nous nommons Imagination.

On ne peut pas dire non plus que ces images soient formées dans le cerveau, puis que ce sont les mêmes que celles qui nous viennent par les sens. L'Imagination d'un triangle n'est pas un quarré, & celle d'une figure ne ressemble point à celle d'une couleur. Si l'on considère la disposition organique du cerveau, & particulièrement les cavitez par lesquelles les nerfs optiques passent, & où les images des choses visibles doivent se former, si elles se forment quelque part dans le cerveau; elle est tout à fait différente de la disposition de l'oeuil. Par conséquent, les mouvements, qui se font dans les organes, doivent être différents de ceux qui se font dans les yeux. Le cerveau ne peut pas être juge de cette différence, pour former en lui même des images semblables à celles qui viennent par la vue; & ainsi il faut nécessairement avoir recours à quelque chose, qui soit au dessus de la disposition organique du cerveau; c'est à dire, à l'Imagination.

La faculté, que nous avons de nous sou-

souvenir du passé & de prévoir l'avenir prouve encore la même chose ; car supposé qu'une pensée ne fût autre chose , qu'un certain mouvement communiqué aux esprits animaux, ou au cerveau , comme quelques uns se l'imaginent ; cette pensée devrait cesser avec le mouvement, & par conséquent nous ne pourrions jamais penser qu'au présent , puis que le mouvement passé ou à venir n'existe pas.

La faculté, que l'Imagination a de joindre les images de diverses choses, est encore une preuve de son immaterialité. Car ces images sont corporelles, ou incorporelles. Si l'on accorde qu'elles ne sont pas corporelles, on accorde que l'existence de quelques Êtres immatériels est si réelle qu'elle est cause de la plupart des choses, qui arrivent parmi les hommes ; car il est certain que l'Imagination en est la cause. Si l'on dit qu'elles sont corporelles, je demande si elles sont en repos, ou en mouvement. Si l'on dit qu'elles sont en repos, nous ne saurions en faire diverses images composées ; car comment pourroit-on joindre l'image d'un homme & celle d'un cheval, pour en faire un Centaure, sans qu'elles se remuent ? Si elles sont en mouvement je deman-

mande , comment elles se joignent. Est-ce par hazard ? Cela est impossible, car ce qui se fait par hazard ne se fait pas quand on veut ; & nous sentons que nous avons le pouvoir de faire de ces images composées , autant de fois que nous voulons. C'est pourquoi le pouvoir de composer ces images , montre que nous avons le pouvoir de ces remuer ; c'est à dire , le principe *vital* de l'Imagination ; sans laquelle aucun corps ne peut pas plus produire une pensée , que faire un monde entier.

On peut remarquer la force de l'Imagination , dans la génération ; car l'Imagination de chaque espèce des Animaux semble être la cause , par laquelle elle produit des Animaux qui ressemblent à ceux qui les ont engendrez.

Tous les mouvemens animaux , proprement ainsi nommez , & toutes les habitudes corporelles dépendent plus ou moins de l'Imagination. Que l'on considère , par exemple , l'habitude de parler. Il se fait une multitude surprenante de mouvemens dans nos levres , dans nôtre langue , dans nôtre gosier , &c. pour former le son des lettres & des mots ; quoi que nous ne pensions pas

pas au son d'une seule lettre, mais seulement au sens de ce que nous voulons dire. Ce qui montre d'un côté combien les organes sont propres à agir de concert, dans cette action ; & de l'autre la force que l'Imagination a sur ces parties, qu'elle dirige sans la moindre peine. Il en est de même de toutes les autres habitudes corporelles.

On voit encore la même vivacité de l'Imagination, dans toutes les habitudes de l'Esprit ; & sur tout dans le raisonnement, qui est aussi différent de la parole, qu'un homme l'est d'une statue. Si l'on admire la machine de l'oeuil, qui reçoit tous les objets que la lumière lui présente ; combien l'Imagination est-elle plus excellente, qui voit tout, sans aucune lumière ; qui peut ouïr, sans aucun son ; & qui imite tous les autres Sens, sans en avoir les organes ? Elle les surpasse, même, en ce qu'elle peut appercevoir en une seule fois ce que les sens n'apperçoivent que séparément & à plusieurs reprises ; en ce qu'elle peut parcourir tout l'Univers, sans que nous nous remuions ; & en ce qu'elle se forme des images des païs, des personnes & des choses, que nous avons vuës,

vuës, où d'ont nous avons ouï parler, en divers tems, & qu'elle les ramasse toutes dans une très-petite étendue, qui n'est éclairée d'aucune lumiere. C'est ce que nous faisons tous les jours, en raisonnant en nous mêmes.

L'Imagination apperçoit même ce que ni les yeux, ni les autres sens n'ont point apperçu, ni n'appercevront jamais; comme lors qu'elle considere des Hieroglyphiques, ou les descriptions que l'on trouve dans les Poëtes. Elle s'apperçoit encore de ce qui ne peut pas frapper les sens; puis que nous nous appercevons, par son moyen, non seulement des actions des autres, mais encore de leurs passions. Autrement les actions, qui sont les marques de certaines passions, feroient le même effet sur nous, quand elles viennent d'une passion feinte, que quand elles viennent d'une veritable. Cette perception, aussi bien que la parole, est l'un des principaux liens de la Societé Humaine. Enfin l'Imagination est d'un très-grand usage à la Raison dans ses raisonnemens, & dans l'exécution de ses desseins; comme on le va voir, dans ce qu'on dira de l'Entendement.

IV. COMME les sens sont soumis & servent à l'Imagination : l'Imagination elle même sert à l'Entendement, en sorte que leurs operations sont mêlées l'une avec l'autre. Les facultez ont néanmoins des objets & des actions, qui leur sont propres.

Non seulement la nature de la Divinité, mais encore celles de tous les *Estres Vitaux* sont au dessus de la portée des Sens & de l'Imagination proprement dite, comme dépendante des Sens. Telles sont encore les autres Essences; telle qu'est par exemple celle d'un point, qui étant considéré en général ne fait partie d'aucun espace, d'aucune ligne, ni d'aucun corps. On ne sauroit le voir, ni l'imaginer, quoi qu'on le conçoive très-bien. Telle est l'essence d'une figure, comme celle que l'on exprime dans la définition d'un Cube; car encore que l'on emploie l'imagination pour concevoir un corps de figure cubique, néanmoins c'est l'Entendement seul, qui conçoit l'essence de cette figure, par laquelle elle est distincte de toute autre. On conçoit aussi une figure parfaite, jusqu'à un point, cependant il n'y en a jamais eu, ni n'y en aura actuellement, & on ne la sauroit imaginer.

Tom. II.

R

Les

Les Sens, ni l'Imagination ne peuvent atteindre à ce qu'on appelle la *Proportionnalité*, ou la *Commensurabilité*; & il y a même peu de gens, qui comprennent ce qu'on veut dire par là. La divisibilité à l'infini se peut démontrer, quoi qu'elle soit tout à fait au dessus de la portée des Sens & de l'Imagination. Ces facultez ne peuvent pas non plus parvenir à des idées générales, & universelles; & c'est à cause de cela qu'il n'y a que l'homme qui soit capable du langage, qui seroit une chose impraticable, sans des noms d'idées universelles.

L'*Intellection* est donc une action de l'Âme considérant des choses insensibles, ou les idées qu'elle en a. Il y a deux principales actions de l'Entendement, comme de l'Imagination. La première est la *perception* & l'autre la *volition*. Il y a aussi deux manières de perception, dont on peut nommer l'une *Doute* & la seconde *Invention*.

On peut appeler le *Doute* une perception négative; car je doute lors que ce que je vois n'est pas ce que je voudrois voir. L'Imagination ne doute point, ni ne le sauroit faire; mais elle prend chaque chose pour ce qu'elle paroît être. C'est donc un privi-

le.

lège de l'Etendement de pouvoir douter & de douter actuellement. La première démarche d'un bon Esprit, ou d'un bon Raisonnement est de douter, dans la vue de chercher la Verité. Par là nous avons cet avantage, qu'encore que nos recherches ne puissent pas toujours nous conduire jusqu'à la Verité, au moins nous ne sommes jamais contraints de croire ce qui n'est pas évidemment vrai ; & que nous sommes toujours dans le chemin, qui nous y conduit.

Le Doute est accompagné de la Recherche, par laquelle nous ramassons les idées simples & composées que nous avons des choses ; & de la Comparaison, par laquelle nous comparons ensemble ces idées, jusqu'à ce que de la vrai-semblance nous soyons parvenus à la Verité elle même. La seule Imagination compose les idées, & souvent même avec beaucoup de variété & de pompe ; mais elle ne les compare jamais exactement l'une avec l'autre. Elle les compare autant que possibles & telles qu'elles paroissent, mais jamais telles qu'elles sont. La Comparaison doit accompagner l'Imagination, en chaque démarche qu'elle fait ; étant comme une Garde, qui empêche que les

Sens & l'Imagination ne troublent la Raison dans ses operations. Une Imagination prompte est d'un grand usage, dans la recherche de la Verité, pourvu que la Comparaison s'aquite de son devoir; sans quoi la meilleure Imagination, & la plus grande vivacité jettent dans l'erreur, au lieu d'aider à trouver la Verité.

La Comparaison est suivie de l'Invention, & l'on peut nommer ainsi, dans un sens impropre, l'Opinion, lors qu'on ne l'a pas conçue témérairement. C'est ce que l'on appelle découverte de la Verité, lors qu'un Juge, ou un Médecin, après l'exacte recherche d'un certain cas, dit ce qu'il a trouvé; & l'on en use ainsi dans la plupart des affaires du monde.

Mais l'Invention proprement dite est le repos de l'Esprit, lors qu'il a découvert évidemment la Verité, à laquelle il parvient, par trois chemins. Le premier est les Sens, le second les premiers Théorèmes, & le troisième les conséquences; que l'on tire du témoignage des Sens, ou des Maximes générales.

Pour commencer par les Sens, quoi que les uns les aient plus vifs que les autres, les différents degrez de vivacité

té n'empêchent pas que ce ne soit le même témoignage. Ce que l'un voit blanc & triangulaire ne paroît pas à l'autre noir, ou quarré. Toutes les observations de l'Anatomie, & de divers autres arts & sciences sont fondées sur l'évidence des Sens; & tous les ouvrages mécaniques ne sont autre chose, que des représentations sensibles des Démonstrations Mathématiques. On ne peut être plus assuré d'une chose sensible, que lors qu'elle est appuyée sur le témoignage uniforme des Sens de tous les hommes.

* Il semble qu'il faut entendre ceci, avec quelque restriction, puis que de très-habiles gens, comme l'Auteur de *la Recherche de la Verité*, ont fait voir que les Sens nous ont été donnez, pour la conservation de nôtre vie, plutôt que pour l'exakte connoissance de la Verité. Mais il faut écouter nôtre Auteur, sur la suite.

Nous connoissons, dit il, en second lieu la Verité, par les premiers Théoremes, tel qu'est celui-ci, *le Tout est plus grand que la Partie*. Quelques uns de ces Théoremes sont aussi fondez sur les perceptions des Sens. Car dire que le Tout est plus grand

R 3

que

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

que sa Partie, est dire la même chose à l'égard de la quantité que ce que l'on dit à l'égard de la figure, quand on dit qu'un Triangle n'est pas un Quarré. C'est pourquoi ce Théoreme & autres semblables ne sont que des abreges de ce que les Sens nous ont appris en détail.

Nous connoissons, en troisiéme lieu, la Verité, par des conséquences tirées du rapport des Sens, ou de ces Maximes, qui sont non seulement appuyées sur les Sens, mais qui sont aussi purement intellectuelles, comme : *de rien il ne se forme rien*. Toutes les preuves Mathématiques sont des conséquences tirées des Sens, ou de ces Maximes ; de sorte qu'on peut aussi bien connoître les choses, par quelque sorte de bonne conséquence, que ce soit, que par le moyen des Mathématiques. C'est pourquoi l'Aphorisme vulgaire : *quod facit notum est magis notum*, n'est pas véritable. Car dire qu'une chose est moins connue qu'une autre, c'est dire qu'elle n'est pas connue, mais qu'on suppose qu'elle l'est. Car la certitude n'est pas susceptible du plus & du moins, soit qu'on y soit arrivé par la voie des Mathématiques, ou par quelque autre

conséquence , que ce soit. Si cette conséquence n'est pas douteuse , rien ne peut être plus connu ; ou si on la regarde comme douteuse ; elle ne peut pas passer pour une bonne conséquence , dans l'esprit de ceux qui en doutent.

Il s'ensuit de là que nier , ou révoquer en doute l'existence d'une chose, dont nous n'avons pas des preuves sensibles, ou Mathématiques ; c'est limiter d'une manière absurde les opérations de la Raison. L'existence d'un Dieu se prouve aussi fortement , par la voye des conséquences , qu'aucune proposition des Mathématiques le peut être.

Mais quoi que dans toutes les conséquences , proprement ainsi nommées, la certitude soit égale ; néanmoins leur étendue est très-différente. La *Démonstration* & la *Comprehension* , pour parler avec l'Auteur , sont deux choses distinctes. Ainsi pour tirer un exemple de ce dont on vient de parler , on peut appeller Démonstration la connoissance d'une voye assurée pour parvenir à la Verité ; mais la Comprehension est la connoissance de toutes les voyes , par lesquelles on y peut arriver & particulièrement de celle qui

est la meilleure de toutes. Ainsi l'on peut connoître une vérité & démontrer l'existence d'une chose ; sans en comprendre la raison , ou la nature , & sans savoir les rapports qu'elle a avec d'autres choses. La preuve de cette proposition , *que les angles d'un Triangle rectangle sont égaux à deux droits* , dépend d'une suite de propositions , qu'il faut établir auparavant. La raison de cette vérité est , que les angles de deux Triangles de cette nature sont égaux à ceux d'un Quarré , ou d'un Parallelogramme qui sont égaux à ceux d'un Quarré. Néanmoins on peut prouver cette proposition , sans en savoir la raison. Ainsi encore la vérité d'une regle ou d'une operation d'Arithmetique, conforme à cette Regle , peut être démontrée par ceux qui ne savent point les raisons , sur lesquelles la Regle est fondée , ni pourquoi elle est infallible.

On démontre de même l'existence d'une Divinité , comme on l'a fait dans l'Article VI. du Tome précédent, Sect. I. quoi que la nature de cette Divinité soit incomprehensible. Supposez , si vous voulez , que l'on fasse contre cette démonstration des objections , qu'on ne puisse pas soudre ; elle ne laissera pas d'être bonne. La raison
de

de cela est que cette démonstration est fondée sur des connoissances certaines, & que ces objections, s'il y en a, viennent de nôtre ignorance.

Après la *Perception*, vient la *Volition*, & comme les passions de l'Imagination sont ses volitions; on peut dire de même que les volitions de l'Entendement sont ses passions. On peut nommer la maniere de la volonté intellectuelle, qui répond au *Doute*, *Suspension*; & ce qui répond à l'invention *Résolution*. Ce qui est *Obstination*, dans la volonté imaginative, est *Constance* dans l'intellectuelle.

Il faut donc que comme les passions de l'Imagination sont subordonnées à la perception imaginative: la volonté intellectuelle soit soumise à l'Entendement. Cela veut dire, que nous n'avons aucun franc-arbitre proprement ainsi nommé, si nous nous entendons bien nous mêmes & si nous exprimons bien ce que nous entendons. La volonté étant toujours commandée par quelque raison, ou apparence de raison, petite ou grande; on ne peut pas choisir bien ou mal, même en suivant l'Imagination, sans penser pourquoi. Il y a toujours quelque chose, qui

R s. fait

fait pencher la balance d'un côté, ou d'autre. Ce seroit aussi une espèce de contradiction de supposer la Volonté intellectuelle & dire néanmoins qu'elle ne suit pas ce que l'Entendement lui dicte.

Il est vrai que la Volonté peut paroître quelquefois supérieure à l'Entendement, ou au moins marcher la première; car avant que d'entendre quelque chose, nous résolvons de nous servir de notre Raison, pour examiner cette chose. Cependant c'est l'Entendement, qui détermine la Volonté à prendre cette résolution; de sorte que la Volonté n'est, pour ainsi dire, que la *Plenipotentiaire de la Raison*.

Mais les actes de l'Imagination & de l'Entendement étant souvent mêlez, lors que la Volonté imaginative prévaut sur l'intellectuelle, elle chasse de l'esprit toute sorte de doute & de suspension; par où tout bon raisonnement doit commencer; & par conséquent elle empêche qu'on ne distingue comme il faut, le mal & le bien.

* Il faudroit s'étendre un peu plus, que l'Auteur n'a fait ici, pour faire entendre sa pensée à toutes sortes de gens; & il y auroit bien des choses à dire sur une matière aussi délicate que l'est

* Remarque de l'Auteur de la B. C.

celle-ci. Mais c'est ce que la petitesse de ce Volume ne nous permet pas. Cette même raison fait que l'on omet ce que l'Auteur dit de la *Science*, de la *Sagesse* & de la *Vertu* dans les Chapitres V, VI. & VII. pour passer au VIII. où il traite des *Intelligences Celestes*. Le dernier Chapitre ne peut être omis ici ; sans en ôter une partie essentielle du projet de ce Livre ; au lieu que les trois autres peuvent être differez à une autre fois, sans qu'on s'apperçoive presque d'aucun vuide. Ils méritent néanmoins d'être lus & d'être examinez avec soin, comme tout le reste, par tous ceux qui aiment à cultiver leur *Raison*.

V. En considerant Dieu en lui même, ou dans ses Ouvrages, nous reconnoissons que ses perfections sont sans bornes, & qu'on n'y peut rien ajouter, soit en idée, soit autrement. Nous savons aussi qu'il y a une certaine perfection dans toutes les Créatures & en nous mêmes que l'on peut nommer une perfection de *convenance*, en ce qu'elles ont toutes ce qu'elles doivent avoir, selon leur espece. La perfection de l'Homme consiste dans un rapport convenable entre les facultez de son Ame, entre son Ame

& son Corps , & entre les autres parties de l'Univers.

Mais nous savons aussi que nous sommes imparfaits à plusieurs égards. La meilleure mémoire est infidèle , & l'esprit le plus étendu se trouve étroit. Combien d'idées n'avons-nous pas entièrement perdues , par l'oubli ; & combien de choses y a-t-il dans Dieu & dans la Nature , dont nous n'avons point d'idée ? Avec combien de doutes & de recherches ne faut-il pas que nous parvenions à la connoissance de la Vérité ? Les imperfections de notre Volonté sont des suites nécessaires de celles de notre Perception ; & tout cela nous prive de beaucoup de satisfaction & de plaisir.

Néanmoins par les connoissances que nous avons de Dieu , de nous mêmes & des Natures qui sont au dessous de nous & que nous voyons ; nous pouvons venir à connoître ce qui est au dessus. Nous pouvons savoir qu'il y a des Etres plus relevez & plus parfaits ; aussi bien que des Etres qui sont au dessous de nous & plus imparfaits que nous ; qu'il y en a de plusieurs sortes , & en quoi cette diversité consiste.

Comme nous ne pouvons jamais avoir une trop haute idée de Dieu ,
nous

nous ne pouvons pas penser trop bien de ses Ouvrages. Quoi que leur perfection ne soit pas absolue, comme celle de Dieu, à laquelle on ne peut rien ajouter; néanmoins leur nature est si parfaite, qu'on n'y peut rien ajouter, dont ils soient capables, chacun dans son espece. Autrement ce seroit supposer Dieu parfait dans son essence & imparfait dans ses operations; c'est à dire, s'il faut parler ainsi avec l'Auteur, que nous le regarderions comme *imparfaitement parfait*.

Mais comme il y a differents degrez de perfection dans les Creatures, que nous voyons: il y en a aussi parmi les Intelligences, & nous sentons assez que nôtre Ame n'est pas des plus parfaites. Il faut donc chercher ce qui nous manque, en des Etres, qui sont au dessus de nous. Les Intelligences ne sont pas moins les ouvrages de Dieu, que les corps, & elles en sont même la principale partie; que l'on doit juger avoir aussi reçu de Dieu toutes les perfections, dont elle est capable.

On peut s'assurer de leur existence, en comparant le Monde Intellectuel avec le Corporel. Ce dernier étant plein de toutes parts des Ouvrages de Dieu; il n'y a point d'apparence, qu'il

qu'il y ait un si grand vuide , dans le premier , qu'il n'y ait rien entre Dieu & nous. On peut conclurre la même chose de l'étendue du Monde Corporel , dans laquelle nous ne voyons aucunes bornes. Si le Monde Intellectuel ne peut pas l'égaliser par une étendue de la même nature ; il faut qu'il l'égale , par une autre sorte de perfection , dans laquelle nous ne puissions pas plus trouver de bornes , que dans l'étendue des corps.

Les raisons qui prouvent l'existence des Intelligences Célestes , prouvent aussi leurs différents degrez de perfection & de superiorité au dessus de nos Ames. Comme nous voyons que les parties de la Nature ont du rapport les unes aux autres en degrez & en perfections , dont les unes sont plus excellentes , que les autres ; il seroit peu raisonnable de penser qu'il n'y a rien entre la plus basse sorte des Espèces Intelligentes , que nous concevions , & la plus relevée. Il est donc convenable de penser qu'il y a différents ordres d'Intelligences Célestes , plus parfaites les unes que les autres ; jusqu'à ce que nous arrivions à celle , dont la perfection est tout à fait consommée.

Les

Les degrez de perfection, que nous voyons en ce qui est au dessous de nous, nous indiquent aussi la même chose. Parmi les pierres, quelques unes n'ont d'autre perfection que la figure, d'autres ont de plus celle de la couleur. Il en est de même des plantes & outre cela, il y en a qui ont de l'odeur. Quelques unes ne portent que de la graine, d'autres ont de la graine & des fleurs, d'autres enfin ont de la graine, des fleurs & des fruits. Parmi les animaux, il y a de semblables degrez.

Le plus bas est de ceux qui ne se remuent point, mais qui sont attachez à un lieu, comme les Plantes, & qui n'ont aucun sens, que l'attouchement; tels que sont les huîtres & autres coquillages. Au dessus de ces Animaux sont ceux, qui ont deux sens, l'attouchement & le goût, avec la liberté de se remuer; mais sans organes, excepté des muscles, comme l'escargot. Ensuite viennent des Vers, qui ont deux sens, & des ongles, mais aucuns pieds. Les ongles ne leur servent que pour avancer plus facilement, sur le corps auquel ils s'attachent par-là. ¹⁰ Au dessus d'eux sont les chenilles, qui outre qu'elles ont deux

deux sens , ont aussi des ongles & des pieds , & dont les ongles sont à crochet , afin de mieux s'attacher & de monter de branche en branche , pour demeurer suspendues au revers des feuilles. Néanmoins elles ne se meuvent que par hazard & lentement ; parce qu'elles n'ont aucuns yeux. Il y en a d'autres au dessus , qui ont la vuë & le mouvement ; & leur mouvement par le moyen de leurs jambes & de leurs ailes est plus déterminé & plus prompt ; & tels sont tous les insectes , qui volent. Néanmoins ils ne produisent que de petits oeufs , comme des lendes. On doit mettre au dessus des Insectes les Poissons , qui produisent immédiatement leurs petits , & qui outre la vuë ont aussi l'odorat. Mais ils sont muets & sourds. Il faut placer au dessus d'eux les Oiseaux & les autres bêtes , qui ont de plus l'ouïe & la voix ; au dessus desquels sont enfin les Hommes qui ont la parole & l'intelligence ; & par là la connoissance des Êtres créés , qui sont plus parfaits qu'eux , & de Dieu , qui est au dessus de toutes choses.

Il n'est pas possible qu'il y ait aucune disproportion entre les Ouvrages de Dieu. Cependant il y en auroit beaucoup si Dieu avoit employé plus d'art
&

& mis plus de variété dans le monde Corporel, qui est le moindre ; que dans le monde *vital*, qui est le plus excellent. Il n'y a point donc d'apparence, qu'il ait plus varié cette moitié du monde *vital*, qui est au dessous de l'Âme de l'Homme ; que l'autre moitié, qui est au dessus d'elle ; de sorte que nous devons regarder l'Homme, comme l'*Equateur de l'Univers* visible & invisible, ainsi que parle l'Auteur.

On peut recueillir de là, en quoi consiste la diversité des Êtres Intelligens, à l'égard de leur nature ; c'est qu'il y en a qui sont joints à un Corps, & d'autres qui n'en ont point du tout. Outre cela il est croyable que les Êtres Intelligens, qui sont immédiatement au dessus de nous sont joints à des corps d'une manière, ou d'autre. C'est à quoi nous conduisent les Êtres Vivans, qui sont au dessous de nous ; car comme il y a plusieurs ordres de corps animez avant que de venir à un corps qui soit joint à une Intelligence, ou à l'Homme : il est à présumer qu'il y a aussi plusieurs sortes d'Intelligences unies à des corps, avant que d'arriver à des Intelligences tout à fait pures. Il est aussi à croire, si nous regardons
au

au dessus de nous , que ce n'est que par degrez que l'on arrive aux Intelligences , élevées au dessus de toute la nature corporelle.

Or il est clair qu'une Intelligence, pour être parfaite , doit être dégagée de tout corps; car si le Corps est perfectionné en étant uni à une Intelligence, la perfection d'une Intelligence est d'être dégagée de toute sorte de Corps. Aussi Dieu , qui est la plus parfaite Intelligence, est la plus éloignée du Corps. Si donc Dieu a fait des Corps , qui ne sont que pures ténèbres ; & s'il a joint des Esprits à des Corps , en sorte qu'ils ont un côté ténébreux ; nous devons croire qu'il a fait des Intelligences aussi lumineuses , & aussi semblables à lui , que leur nature le peut souffrir. Ainsi comme un Corps animé & une Intelligence jointe à un Corps , sont des Etres voisins : au contraire un pur Corps & une pure Intelligence sont les deux extrémités du monde visible & de l'invisible.

Par la connoissance , que nous avons des Etres Superieurs , nous pouvons juger de leurs facultez & de leurs operations. On peut croire premièrement , que les ordres qui sont les plus proches de nous , ne sont pas destituez des Sens , qui dépendent de l'union d'u-

ne

ne nature *vitale* & d'une corporelle. Comme nous avons nous mêmes divers sens, dont les Animaux, qui sont au dessous de nous, sont privez: de même les Intelligences, qui sont au dessus de nous, en peuvent avoir plusieurs, dont nous ne pouvons former aucune idée. Comme les sens sont multipliez par degrez dans les Animaux, qui sont au dessous de nous: il en est de même dans les Etres, qui sont au dessus, & qui sont moins attachez au Corps les uns que les autres, par degrez.

* On pourroit concevoir des Etres intelligens, qui auroient des Sens, c'est à dire, des facultez par lesquelles ils peuvent appercevoir ce qui est au dehors d'eux, plus parfaits que les nôtres, 1. en ce qu'ils pourroient voir à la fois sans confusion une plus grande étendue d'Etres corporels, que nous, comme une grande partie du Monde corporel, tels que seroient un, ou plusieurs Tourbillons, avec toutes leurs Etoiles & leurs Planetes: 2. en ce qu'ils verroient clairement tout ce qui y est, avec l'ordre & les proportions, qui y sont gardées: 3. en ce qu'ils verroient distinctement toutes les parties les plus petites, & les plus cachées des Corps, & tout le jeu de leurs Machines, avec la dernière exactitude: 4. en ce qu'ils n'au-

roient

♦ Remarque de l'Auteur de la B. C.

roient point besoin de lumiere, pour s'en appercevoir : 5. en ce que leurs autres Sens seroient aussi plus étendus & plus distincts que les nôtres, en toutes choses : 6. en ce qu'ils appercevroient aussi les Esprits en eux mêmes, & pourroient avoir du commerce avec eux, &c.

Outre cela, dit l'Auteur, ces Etres peuvent avoir la force d'imaginer, & une Imagination même beaucoup plus vive, que la nôtre, pour mieux former & pour mieux retenir les Images; & qui surpasse autant ou plus la nôtre, que la nôtre surpasse celle des Etres qui sont au dessous de nous. Il en peut être de même, à l'égard de leur intellection, en comparaison de la nôtre.

Mais en supposant en eux une intellection, qui n'est pas entièrement parfaite & une Imagination sensitive; malgré l'étendue de leur connoissance, ils peuvent être capables de mal moral, ou de pechez & de vices, & d'un malheur d'autant plus grand, que leurs lumieres sont plus étendues. Le corps, qu'on suppose qu'elles ont, peut servir à leur donner une Imagination, qui maîtrise leurs lumieres, & à les obscurcir; de sorte qu'il y ait un semblable rapport entre eux & d'autres Etres superieurs, qu'il y a entre les Bêtes & nous.

On

On peut concevoir au dessus d'eux des Etres destituez de tout corps & de tous Sens, tels que sont les nôtres; mais dans lesquels le Principe Imaginatif seroit joint, par une union personnelle, avec le Principe Intellectuel; pour ne faire qu'une seule Intelligence, comme dans l'Ame humaine. Il n'est pas difficile de concevoir une Imagination indépendante des Sens; puis que, dans l'homme même, leurs operations sont distinctes.

Un Etre destitué de tout corps pourroit néanmoins être *affecté* de trois manieres; par les Corps, par la Phantasie, & par l'Entendement. Quoi qu'il ne sentît pas les Corps, comme nous, il pourroit s'en appercevoir d'une maniere analogue, que l'on peut nommer, avec l'Auteur, *super sensitive*. Il pourroit encore y avoir un commerce immédiat, entre les Imaginations de ces Etres, dont les unes feroient le même effet sur les autres, que les Corps feroient sur elles. Ils pourroient être d'autant plus maîtres de leur Imagination, qu'elle ne seroit point soutenue par les Sens.

Comme il y a, dans les Animaux, non seulement différentes sortes de Sens, mais encore différents degrez dans les mêmes Sens, & que l'on doit dire la
mê-

même chose de l'Imagination ; qui empêche qu'il n'y ait différentes sortes d'Imaginations, & d'Entendemens, dans les Êtres supérieurs, & plusieurs degrez de perfection dans la même espèce d'Imagination & d'Entendement ?

On peut concevoir une plus excellente espèce d'intellection, que celle qui nous est connue. Quoique le doute & la recherche de la Vérité soient des perfections de l'Entendement humain, qui l'élevent au dessus des Êtres qui sont au dessous de lui ; néanmoins ces choses, considérées en elles mêmes, marquent de l'imperfection. Ainsi elles nous conduisent à l'idée d'un Être plus excellent, tel que seroit celui qui connoîtroit les choses directement & par simple vuë ; ce qui est une manière d'intellection plus aisée & plus claire. Des Êtres de cette sorte ne pourroient pas tomber dans le mal moral, & seroient, par conséquent, capables d'une plus grande félicité.

On peut recueillir des Êtres, qui sont au dessous de nous, qu'il faut qu'il y en ait au dessus de tels qu'on vient de les décrire ; puis que si l'Imagination, que l'on nomme *instinct* dans les Bêtes, est si parfaite, qu'elle agit régulièrement, sans instruction & sans recherche ; on peut

peut croire qu'il y a des Etres intelligens, qui sont aussi parfaits à cet égard, ou qui ont une espece d'Instinct Intellectuel. Nous pouvons croire, outre cela, qu'il y a plusieurs degrez d'Intelligences, que l'on peut nommer *Intuitives*; parce qu'elles connoissent la Verité, par simple vuë.

En suivant toujours la même proportion, nous pouvons monter, pour ainsi dire, encore un Ciel plus haut; puis qu'outre les pures Intelligences, dont nous avons parlé, il peut y avoir des Esprits tout à fait simples & sans aucune composition; ou qui soient non seulement dégagés des Sens, mais même encore de l'Imagination, en sorte que ce ne soient que de simples Intelligences. C'est là la plus haute espece, de laquelle nous nous puissions former une idée distincte. Les précédentes Intelligences étant affranchies des ombres, qui accompagnent les corps, peuvent savoir ce qu'elles savent, par simple vuë; mais ayant une Imagination, elles sont obligées de se servir de leur mémoire, & de connoître les choses successivement. Mais ces suprêmes Intelligences, peuvent non seulement connoître par simple vuë, mais encore avoir toujours présent à l'esprit tout ce qu'elles savent. Un
Ver

Ver ne trouve ce qu'il cherche, que par le moyen de l'attouchement, & en se traînant d'un corps à un autre, parce qu'il n'a point d'yeux; mais l'Homme, qui a des yeux, voit d'abord tout ce qui est devant lui. Pour garder la proportion, il faut qu'il y ait autant de distance de perfection entre les deux extremités de l'Intellection, qu'il y en a entre celles de la Sensation: Autant donc que les Sens d'un Ver sont au dessous de ceux de l'Homme: autant l'entendement de l'Homme est lui même au dessous de celui de ce suprême ordre des Intelligences.

Comme la connoissance de ces derniers Etres est parfaite, dans sa nature, elle l'est aussi dans son étendue. Comme donc les Intelligences *Intuitives*, par le moyen de l'Imagination, apperçoivent les objets d'une maniere *Supersensitive*, ainsi qu'on l'a dit: de même ces Intelligences *Comprehensives & abstraites* peuvent avoir une maniere de perception & *supersensitive*, & *superimaginative*. Ainsi encore, quoi que semblables à la Divinité, autant que la nature des Etres créez le souffre, elles n'ayent aucune perception de plaisir, ni de douleur, ni de quelque autre chose que ce soit, comme nous; elles ont une perception *trans-*
cen-

cendante du plaisir & de la douleur , & de toutes les autres choses.

La perfection de la Volonté , dans ces Créatures du premier ordre , ne peut pas être moindre que celle de l'Extendement. N'étant unies ni avec un Corps, ni avec une Imagination , elles ne peuvent avoir aucune inclination au mal , & elles sont aussi fortement attachées au bien , que des Créatures le peuvent être. Car il paroît absurde qu'un pur Entendement puisse jamais être détaché de la Verité & de la Droiture.

Leur félicité égale aussi leurs autres perfections ; puis qu'elle naît nécessairement de la connoissance qu'elles ont de toute la Nature , & de l'amour parfait qu'elles ont pour son incompréhensible Auteur ; qu'elles voyent infiniment plus élevé au dessus d'elles , qu'elles ne le sont au dessus d'un Ciron ou d'un Atome.

CE sont là les idées de Mr. *Grew* , touchant les Natures Vivantes , Sensitives & Intelligentes. Ceux qui les considéreront avec soin admireront la proportion , qu'il a su trouver entre le monde visible & l'invisible , & seront touchés , comme moi , de la régularité & de la noblesse de ses pensées. J'a-

Tom. II.

S

voué

vouë qu'on peut faire quantité de questions qu'il est très-difficile ou même impossible de foudre , concernant la Vie, les Sens , l'Imagination & l'Entendement ; mais il n'y a point de Systeme, où l'on n'en trouve d'insurmontables, & l'Auteur n'est pas de ceux , qui croient avoir des idées complètes des Substances corporelles & intelligentes. Tout ce qu'on pourra dire contre lui ne prouvera autre chose que cela ; puis que tout ce qu'il avance est fondé sur l'Experience, ou sur l'Analogie & la Symmetrie, pour parler ainsi, que l'on remarque constamment dans les Ouvrages de la Nature. A l'égard du Monde Intellectuel, l'Ecriture Sainte nous apprend qu'il y a de différentes sortes d'Anges bons & mauvais ; & ce que Mr. *Grew* en dit ici philosophiquement n'a rien, qui ne s'accorde très-bien avec la Révélation & qui ne soit propre à disposer à la recevoir ceux à qui cette multitude d'Etres qu'ils ne voyent pas, fait de la peine. Car enfin s'il ne prouve pas par des raisons démonstratives, qu'il y en a ; il fait au moins voir que non seulement on ne peut le nier sans absurdité, mais qu'on le peut assurer même comme une chose très-vrai-semblable. Que nos Philosophes examinent néanmoins
 ses

ses idées, & qu'ils tâchent, s'ils peuvent de dire quelque chose de meilleur; sinon qu'ils lui rendent la justice qui lui est due.

ARTICLE XIV.

1. *Commentarii Linguae Hebraicae &c. à JACOBO GUSSETIO* Bloesensi Professore in Academia Provinciali Groningæ &c. Amstelodami in folio pag. 954. sans les préfaces & les Indices.
2. *Dictionnaire de la Langue Sainte, contenant toutes ses Origines &c. Ecrit en Anglois par le Chevalier Leigh, & traduit en François & augmenté de diverses remarques, par feu Mr. LOUIS DE WOLZOGUE.* A Amsterdam in 40. p. 830. sans les Indices.

J'AVOIS résolu de dire un mot de ces deux livres, & de donner à cette occasion les Regles, que je croi qu'il faudroit observer, pour faire un bon Dictionnaire, en quelque Langue que ce soit, & sur tout en Hebreu, en Grec & en Latin. Si on les exécutoit, je ne doute pas qu'on ne sur-

S 2

pas-

passât de beaucoup tous les travaux , que l'on a faits jusqu'à présent là-dessus. Mais il faudroit y employer bien du temps , bien du travail , bien de l'attention , & bien de l'étude. Je n'ai pas ici assez de place , pour y mettre ces Regles. Je le ferai , s'il plait à Dieu , dans un autre volume.

FIN du TOME II.



INDI-

I N D I C E D E S A R T I C L E S.

I. <i>H</i> istoire des Systemes des anciens ATHE'ES.	II
II. Preuves & examen de ceux qui croy- ent qu'il y a une NATURE PLAS- TIQUE.	78
III. Mémoires de Du MAURIER.	130
IV. DIONYS. PETAVIUS de Doc- trina Temporum.	169
V. Remarques sur quelques endroits de JULIUS FIRMICUS MATER- NUS.	224
VI. Adnotationes in Vetus Test.	261
VII. Le NOUVEAU TESTA- MENT traduit en François, &c.	268
VIII. Que la Religion Chrétienne est très raisonnable. 2 Partie.	284
IX. Geographia Sacra NIC. SAN- SONIS.	305
X. Geographia Sacra CAR. A. S. PAULO.	311
XI. CHR. HUGENII Opera Postu- ma.	319
XII. Remarques sur la 1. Apologie de JUSTIN Martyr.	
XIII. Qu'il y a un Monde doüé de Vie, de Sentiment & d'Intelligence, tiré de la Cosmologie de Mr. GREW.	352
XIV. Dictionnaire de la Langue Heb.	411
S 3	TA-

T A B L E

Des Matieres du II. Tome.

A.

A Beilles n'amassent pas du miel par précaution, 376. la forme de leurs yeux. *Ibid.*

Abraham, sur quoi est fondée l'opinion qu'il fut un grand Astrologue 254. & *suiv.*

Achille Tatius, son livre sur les Phenomenes d'Aratus. 210

Acrabata ville, où située. 317

Actions animales, que nous en faisons souvent sans attention. 110

Alexandre (Noël) faute qu'il a commise, en parlant des Rémonstrans. 160. & *suiv.*

Ame humaine, qu'elle ne sent pas ce qu'elle renferme 110. que nous n'avons aucun sentiment direct de la maniere dont elle est liée avec nôtre corps 110. 111. qu'elle renferme un pouvoir Plastique. 111. 118

Anaxagore, ses premiers principes 54. & *suiv.* mal à propos accusé d'Atheïsme. 56

Anaximandre, accusé d'Atheïsme. 50.

Anges, si *Justin* a crû qu'il les fallût adorer. 54. 57 338

Ani-

des Matieres du I I. Tome.

- Animaux, qu'il y a en eux quelque chose au dessus de la machine. 121. & *suiv.* 126
Animaux, leurs differents degrez. 399
 Année des Grecs, par qui inventée. 189
 Lunaire selon le P. *Petau.* *ibid.*
 Année Lunaire. 189
 Année Solaire, 191. ses divers changemens. *ibid.*
 Année Tropicque. 191
 Anthropomorphites, pourquoi ils donnoient des membres à Dieu. 64
 Antiquité, l'Histoire de ses sentimens imparfaite. 52. & *suiv.*
 Apôtres, raisons pour lesquelles J. C. les a choisis tels qu'ils étoient. 280
Aristophane, comment il décrit le commencement du Monde. 44. 45
 Art humain, ses avantages sur la Nature. 102. & *suiv.*
 Articles fondamentaux, remarques là-dessus. 284. & *suiv.*
 Articles de Foi, s'il en faut chercher dans les Ecrits des Apôtres, dont il ne soit pas parlé dans les Evangiles. 292. que les Chrétiens ne sont obligez de recevoir que ceux qu'ils trouvent dans le Nouv. Test. 294, 295. si la Religion court risque, en les réduisant à un petit nombre. 296
 Astrologie Judiciaire, raisons pour & contre

T A B L E

contre cette Science. 229. & <i>suiv.</i> de- fendue par les Loix.	257
Astrologues, leurs contradictions. 250. & <i>suiv.</i> s'ils ont pû faire de bons Ho- rosopes.	256
Astronomie ses progrès 183. son utilité dans la Chronologie.	199. 203
Athées, que leurs hypotheses sont plus difficiles à concevoir que celles qu'ils rejetent 26. 27. qu'il y en a eu avant <i>Democrite & Leucippe</i> 31. leurs senti- mens.	32. & <i>suiv.</i>
Athées, objections d' <i>Aristote</i> sur leurs sentimens 32. & <i>suiv.</i> qu'ils n'ont pas tous crû l'éternité du Monde 40. ce qu'en dit <i>Aristote</i> 40. 41. 42. 43. mé- connus par le peuple 56. & <i>suiv.</i> qu'il y en a eu plus qu'on ne croit 57. ce qu'ils ont de different. 68. leurs objec- tions contre la Nature Plastique. 99. & <i>suiv.</i>	
<i>Atheïsme</i> , que ceux qui croient un Dieu corporel n'en peuvent pas être accu- sez, selon <i>Mr. Cudworth</i> , 14. en quoi il differe de l' <i>Hylozoïsme</i> .	21
<i>Atheïsme</i> , son antiquité parmi les Grecs.	43
<i>Atheïsme</i> de ceux qui reconnoissent une ame dans le Monde, mais sans In- telligence.	57. & <i>suiv.</i>
<i>Atheïsme</i> Philosophique, ses quatre for-	

des Matieres du II. Tome.

fortes d'especes, 61. ce qu'ils ont de commun. 62

Atomistes leur Systeme incompatible avec l'Atheïsme. 12. 13

Avenir ; pourquoi l'homme n'en a aucune connoissance. 258

B.

B*Arnevelt*, source de la haine de Maurice contre lui 134. & *suiv.* qu'il s'est opposé au dessein de ce Prince de se rendre Souverain 137. & *suiv.* par qui mis en prison & condamné 138. son innocence reconnue. 138. tems auquel on le fit tenter touchant la Souveraineté incertain. 141. & *suiv.* 145. ce qu'il dit sur cela la veille de sa mort, *ibid.* pourquoi il menageoit Maurice. 143. 149. pourquoi il ne découvrit point ce que Louise de Coligny lui avoit proposé. 149. 152. s'il a fait part de ce secret à Grotius. 152.

153

Bêtes, par quel principe elles agissent.

104

Bêtes, de combien de parties composées. 371

Bêtes ne perfectionnent point ce qu'elles ont reçu de la nature 374. qu'elles n'ont ni choix, ni fin. 375. en quoi leurs ouvrages surpassent ceux des hommes. *ibid.*

S 5

Bon

T A B L E

<i>Bonfrerius</i> (Jaques) habile dans la Geographie Sacrée.	309
C.	
C Alendrier Romain , composé par <i>Petau.</i>	213
<i>Caranza</i> (Alphonze de) maltraité par <i>Petau.</i>	210
<i>Cartesiens</i> , que Dieu selon eux est l'au- teur immediat de tout 87. difficultez qui naissent de ce sentiment. 88. 89	
Certitude n'est pas susceptible du plus & du moins.	390
<i>Chronologie</i> , Origine de cette Science 182. & <i>sui.</i> Sur quoi fondée, selon le P. <i>Petau</i> 186. 187. 197. & <i>sui.</i> en quoi elle consiste 196. qu'il ne faut pas la confondre avec l'Histoire, <i>Ibid.</i> qu'on y avance bien des choses par conjecture 201. fau- tes qu'ont faites quelques Auteurs, pour n'avoir pas suivi la methode Astronomique.	203
Coeur, que notre Volonté n'a aucun pouvoir sur ses mouvemens 112, 114	
Comprehension differente de la démon- stration.	391
Computs des Grecs.	211
Conjectures, comment on y proce- de.	197
Connoissance, ses degrez.	129
Conséquences infaillibles.	391
Con-	

des Matieres du II. Tome.

- Controverses ; d'où elles sont nées. 277
Corporealistes, leur pensée touchant le monde. 13
Corps s'il peut être doué de vie. 356.
& *suiv* son union avec l'ame. 361
Corps Organisez, comment formez. 79
Corpusculaire, Philosophie qui porte ce nom rétablie 73. & *suiv*.
Couleurs, ce que c'est. 368.
Couronnes autour du Soleil & de la Lune. 324

D.

- D***Emecrite*, sa maniere de philosopher, qu'elle tend à l'Atheïsme, 12.
18. 19. qu'il fut un des fondateurs de cette philosophie mêlée, qu'Epicure enseigna dans la suite. 19
Démons, opinion étrange des P P. sur les Demons examinée. 335. & *suiv*.
Descartes, jugement de sa Physique 73. & *suiv*. 76. Son sentiment touchant les Causes finales *Ibid.* & *suiv*. 78. touchant la formation & la conservation du monde. 94
Dieu, corporel, selon les Materialistes. 63. s'il est l'Auteur immediat de tout 82. & *suiv*. son image dans l'homme. 266. qu'il ne peut pas être corporel. 353
Dieux des Payens, que la plupart ont été des hommes. 337

T A B L E

Dogmes essentiels, que les Protestans en conviennent 275. variations, si elles sont à craindre dans la Religion. 277

E.

E Au, dans quel tems la séparation fut achevée. 263

Ecriture Sainte, que l'intelligence en est devenue plus claire 272. & *suiv.* disposition où il faut être pour la bien entendre 278. & *suiv.*

Elohim, signification de ce mot, 263

Empereurs, qu'on ne devoit pas consulter les Astrologues touchant leurs destinées. 251.

Entendement, ce que le seul entendement conçoit. 385. ses passions. 393

Epicure, qu'il faisoit profession de croire un grand nombre de Dieux, quoi qu'Athée, 15. que sa Théologie est directement contraire à ses principes, 16. raison pourquoi il admettoit des Dieux, 17. ce qu'il a soutenu touchant la formation du Monde 18. qu'il expliquoit tous les phénomènes, sans supposer aucun Dieu 19. que ses sectateurs ont cru que le Monde finiroit. 41

Epicuriens, de quoi censurez par *Cicéron* 259. & *suiv.*

Esprit humain, ses imperfections. 396
Eten-

des Matieres du II. Tome.

Etendue , ce qu'on peut entendre par
ce mot. 265

Etoiles, leurs influences mêlées ensemble. 256

Etres, qu'il en faut établir qui ne soient
ni Corps, ni Esprit, 108. & *suiv.*

Etres, qu'il n'y en a que de deux sortes
selon les nouveaux Philosophes. 105.
sur quoi en est fondée la distribution
107. & *suiv.* qu'il pourroit y en avoir,
dont nous n'avons point d'idée, 108

Evangile, extrait de l'*Evangile*. 285

F.

Fils de Dieu signifie la même chose
que *Messie*. 300

Franc-arbitre reconnu par *Justin*. 340

Frederic Henri, Prince d'Orange, sa
Posterité 162. abrégé de sa Vie. 165

G.

Gaza (Theodore) son livre des mois
Attiques. 211

Geminus, quand il a vécu. 209

Géographie Ecclesiastique 310 & *suiv.*

Géographie, combien nécessaire
pour entendre l'Histoire Ecclesiasti-
que. 315

Gervartius (Gaspar) son sentiment sur
l'âge de *Manile* 245. & *suiv.*

Grotius, raisons qu'il avoit de ne pas
parler mal de Maurice. 152. & *suiv.*
son éloge 166. & *suiv.* par qui accusé

T A B L E

& défendu 167. & *suiv.*

Guillaume I. Prince d'Orange, élu Com-
te de Hollande etc. par la plupart des
Villes 131. & *suiv.*

H.

H*Ardouin*, son sentiment sur les
LXX. semaines des Daniel, 175.

& *suiv.* objections qu'on lui fait 178.

& *suiv.* difference qu'il y a entre son
sentiment & celui de *Marsbam*, *Ibid.*
sapensée touchant le Sabbat second-
premier. 181

Heraclite, s'est moqué de la Théologie
Poétique. 48

Hesiodé, ce qu'il dit du Chaos 46. ses
principes à quoi ils tendent. 47

Hipparque, Astronome. 212

Hippon, l'Athée. 50

Homere, accusé d'Atheïsme. 43

Homme, de combien de substances il
est composé. 113. & *suiv.*

Horoscopes, ce qui est nécessaire pour
en faire de bons. 256

Huygens (*Chrétien*) véritable auteur du
Cosmotheoros, défendu. 320 & *suiv.*

Hylopathiens, leur origine, 48. diffe-
rence de leurs sentimens d'avec ceux
de *Democrite*, *Ibid.* qu'ils étoient de
la Secte Ionique. 49

Hylozoïsme en quoi il differe de l'Atheï-
me des Atomistes. 20. & *suiv.*

Hy-

des Matieres du II. Tome.

Hylozoïstes, qu'ils attribuoient une Vie à la matiere 20. 21. en quoi ils different de l'Atheïsme de *Democrite* & d'*Epicure* 21. qu'ils ne sont pas tous Athées 22. 23. qu'on ne peut justifier d'Atheïsme ceux qui sont Corporéalistes 23. & *suiv.* leur *Nature* est une mystérieuse absurdité 24. qu'ils ont confondu la Nature Plastique avec la Divinité. 125. & *suiv.* 127.

I.

J*esus-Christ*, pourquoi il n'a pas d'abord découvert aux Juifs qu'il étoit le Messie 288. & *suiv.* pourquoi il a choisi pour Apôtres, des gens simples & de basse condition 290. & *suiv.*

Jesus-Christ, qu'il est le Messie, ce que renferme la créance de cet article, 285 & *suiv.* 298. qu'il suffit de faire profession de le croire, pour être reçu dans l'Eglise Chrétienne 287. objections que l'on fait sur cela 293. & *suiv.* que cette proposition renferme les fondemens du Christianisme. 303

Jeux Olympiques, qu'on ne peut pas douter qu'il n'y en ait eu. 198

Imagination, sa description. 373. son usage dans les bêtes. 374. dans les hommes. 377. que ce ne peut pas être un corps. 378. sa force. 379

Immortalité de l'ame comment prouvée

T A B L E

vée par <i>Justin</i> .	341.	que les anciens Juifs en ont été persuadés.	342.
Infinif pris en Grec pour le Gerundif.			333.
Intelligences, en quoi confifte leur volonté.			128. 129.
Intelligences dont les fens feroient plus parfaits que les nôtres, differents ordres de ces Etres.			403.
Intelligences au deffus de l'ame humaine, qu'il y en a de plusieurs fortes.			403.
Invention ce que c'est.			388.
<i>Julius Firmicus Maternus</i>	224.	remarques fur fon livre	227. & <i>fuiv.</i> s'il a vécu avant <i>Mavile</i>
	240.	& <i>fuiv.</i> que ç'a été un Plagiaire	249. Serment à quoi il engage <i>Lollianus</i>
	257.	exhortations qu'il lui fait.	<i>Ibid.</i>
<i>Jupiter</i> , qu'il n'a été qu'un homme			350. & <i>fuiv.</i>
<i>Justin</i> Martyr, remarques fur fa l. Apologie.			329. & <i>fuiv.</i>
	K.		
K <i>Atangellein</i> , accufer.			335.
	L.		
L <i>Angus</i> repris dans fa version de <i>Justin</i> .			330.
Larix, qu'il faut neceffairement qu'il ait fa femence,			264.
<i>Lubin</i> , la Table Geographique.			309.
<i>Lucretius</i> , comment il décrit les demenres			res

des Matieres du II. Tome.

res des Dieux , 15. 16. en quoi il
fait consister leur souveraine felicité ,
16.

M.

Mages, s'ils ont adoré Jesus-Christ 282

Mallius Theodorus, s'il est le même que
Manile. 245. & suiv.

Manile, s'il a vécu avant *Firnicus*, ou
Firnicus avant lui. 240. & suiv.
son stile. 244.

Materialistes, objections qu'*Aristote*
leur fait 32, & suiv. que leur sen-
timent est un pur Atheïsme 35. dif-
ference qu'il y a entre eux & les
Philosophes de la Secte Italique 35.
& suiv. leur sentiment touchant les
Formes & les Qualitez des Corps
& des Ames 38. ce qu'en dit *Aristo-*
te Ibid. que c'est la même doctrine
des Athées d'aujourd'hui 38. 39.
qu'*Hesiodé* avoit les mêmes princi-
pes que les Athées **Materialistes** 47.
qui sont ceux qui sont tombez dans
cette espece d'Atheïsme selon *Ari-*
stote 48. & suiv.

Materialistes, qu'ils ne sont pas tous A-
thées. 63

Matiere, comment elle peut être le pre-
mier Principe de l'Univers, 65. &
suiv.
Ma-

T A B L E

Matiere si elle peut devenir vivante en elle même.	356. & <i>suiv.</i>
Matières de différentes sortes établies premiers principes de toutes choses.	66. & <i>suiv.</i>
Mavortius Lollianus , quand il a vécu.	226
Maurice , Prince d'Orange, qu'il a fait tenter <i>Barneveldt</i> , sur la Souveraineté des Provinces Unies	134. & <i>suiv.</i>
qu'il a été la cause de sa mort	138. & <i>suiv.</i>
pourquoi il ménageoit auparavant <i>Barneveldt</i> .	142
Du Maurier , ce qu'il dit touchant les divisions qui étoient en Hollande en	
MDCLXXII.	163
Maximes générales sur quoi fondées.	390
Meaux (Evêque de) faute qu'il a commise en parlant des disputes entre <i>Gomarus & Arminius</i>	159. tâche de diffamer <i>Grotius</i> .
	167
Mechanique , qu'il y a des choses qu'on ne peut pas expliquer par le moyen de la <i>Mechanique</i> .	81. 128
Meliton , qu'il a crû que Dieu étoit corporel.	14
Mercur , la plus petite des Planetes, selon les nouveaux Astronomes	266.
différence qu'il y a entre son diamètre & celui du Soleil, selon Mr. <i>Huygens</i> .	<i>ibid.</i>
	<i>Mes-</i>

des Matieres du II. Tome.

<i>Messie</i> , qu'il suffit de croire que Jesus-Christ est le Messie pour être Chrétien 285. mais qu'ensuite on est obligé de s'instruire de sa volonté. 287	
Monde quand il a commencé selon les Egyptiens, 253. selon d'autres. 262	
Monde, sentiment des Philosophes sur sa durée. 41. & suiv. 70	
Mouvement de la Matiere s'il a pu seul former l'Univers. 80. 82.	
Mouvemens, que nous en faisons plusieurs, sans nous en appercevoir. III. 112	
Mouvemens, leurs differences generales. 367	
N.	
Nations, leurs differens naturels. 229. 237	
<i>Nature</i> , ce que les <i>Hylozoïstes</i> entendent par ce mot 24, 25. ce qu'il signifie parmi les Athées. 68	
<i>Nature</i> destituée de sentiment & de pensée principe de toutes choses, selon quelques Philosophes. 126	
O.	
Objections insolubles ne prouvent pas qu'une démonstration est fausse. 392	
<i>Oint</i> ce que ce mot signifie proprement selon le P. <i>Hardouin</i> . 180	
Oiseaux, leur imagination. 376	
<i>Ophleîn dikéen</i> , être puni. 334	
Pa-	

T A B L E

P.

- P**Aque, embarras des premiers Chrétiens pour l'observation de ce jour 182. que cela a donné origine à la science du Comput. 183
- Parhelies.** 324
- Peloponnesse**, guerre du Peloponnesse comment on en prouve l'Epoque 199. & *suiv.*
- Pensée**, jusqu'où on peut étendre la signification de ce mot, 107. ce que dit *Plotin* là-dessus. *ibid.*
- Peres**, difficulté qu'il y a, à juger de leurs sentimens. 52
- Perfections**, de combien de sortes il y en a. 395
- Periode Julienne**, par qui inventée. 173
- Petau**, qu'il s'est principalement attaché à réfuter *Scaliger* 171. 185. & *suiv.* 190. raison de cela, 205. *ibid.* ce qu'il s'est proposé dans son livre de la Doctrine des Tems. 186
- Petau**, ordre qu'il donne pour la lecture de son Ouvrage 193. & *suiv.* ses démêlez avec les jansenistes 217. & *suiv.* sa capacité en matieres de Théologie 219. & *suiv.* sa Latinité 221. ses Epitres *ibid.* & *suiv.* son *Synesius* censuré 222. dans quel tems il met la création du Monde. 262. 263
- Pbi-*

des Matieres du II. Tome.

<i>Philippe Guillaume</i> , Prince d'Orange, particularitez de sa Vie 156. 157. condamné à payer une somme aux <i>Héritiers de Balthazar Gerard</i> , refuse de le faire 157. Action hardie qu'il fit étant prisonnier. 158.	
<i>Pietres</i> , leurs différentes sortes. 163.	329
<i>Planètes</i> , leurs diametres comparez avec celui du Soleil. 163.	327
<i>Plantes</i> , leur vegetation comment elle se fait. 163.	
<i>Plantes</i> leurs différentes sortes. 169.	399
<i>Plastique</i> , nature plastique, raisons pour la recevoir 78. & suiv. 84. & suiv. qu'il y en a une 90. qu'elle est soumise aux ordres de la Providence 91. & suiv. qui sont ceux qui en ont reconnu une, 95. en quoi elle differe avec ce que les <i>Peripateticiens</i> appellent <i>qualitez occultes</i> , 95. & suiv. ce que c'est selon <i>Aristote</i> 97. & suiv. 125. & suiv. comment elle agit 98. 103. & suiv. 119. avantage qu'elle a par dessus l'art humain 99. 100. que c'est une chose distincte de la Divinité, <i>ibid.</i> 119. 123. & suiv. 125. & suiv. comment il la faut distinguer 101. 123. & suiv. ses défauts 105. par qui rejetée, 106. que c'est un Être immatériel, 120. 127. qu'il n'y en a qu'une générale. <i>ibid.</i> Idée que nous pouvons en former. 124. & suiv.	
<i>Plin</i> , son sentiment touchant le Monde. 71.	71
<i>Ponocrôs</i> , malade. 350.	350
<i>Pénas</i> , douleur. 349.	349
<i>Pragmata épégin</i> , faire des affaires. 331.	331
<i>Preuves</i> , qu'on peut donner de bonnes preuves d'une chose, sans en savoir la raison. 392.	392
<i>Proskuneîn</i> , ce que ce mot signifie proprement. 282.	
<i>Providence</i> , comment elle peut intervenir en tout. 87. & suiv.	
<i>Psyché</i> , ce que represente la fable. 117.	117
<i>Ptolémée</i> , son livre des apparences & des significations des étoiles. 209.	209

T A B L E

R.

R Abbins, si l'on doit attribuer leurs sentimens à toute l'Eglise Judaïque.	52
<i>Religion Raisnable</i> , son Auteur de quoi accusé 299.	
& <i>suiv.</i> comment il répond à ces accusations	330. & <i>suiv.</i>
Résurrection, comment prouvée par <i>Justin</i> .	343

S.

S anson (Nicolas) défauts de sa Geographie Sa- crée 308. & <i>suiv.</i>	
<i>Samnais</i> , (Claude) ses fautes en matieres Astro- nomiques 212. maltraité par <i>Petau</i> . <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i>	
267. Traité de <i>Schlichtingius</i> , qui lui est at- tribué.	215
<i>Scaliger</i> , (Joseph) sa defence contre le P. <i>Petau</i> & son éloge. 171. & <i>suiv.</i> qu'il ne s'est pas beau- coup trompé sur les Epoques. de l'aveu même de <i>Petau</i> 202. pourquoi il s'est trompé en Astro- nomie.	203
Sectes, difficulté qu'il y a, à juger de leurs senti- mens.)	51
Sens, leur temoignage assuré.	389 & <i>suiv.</i>
Sensations, qu'elles ne sont pas dans les orga- nes.	370
Sentiment interieur, qu'il n'est pas toujours né- cessaire à un Etre vivant.	109
<i>Sirmond</i> , son démêlé avec le P. <i>Petau</i> .	216
<i>Socrate</i> , mal à propos accusé d'Atheïsme.	56
Sphere d'activité de chaque Etre, d'où elle vient.	362
<i>Stoïciens</i> Athées.	60
<i>Straton</i> , premier & principal défenseur de l'Atheïs- me Hylozoïque. 27. pourquoi il quitta la Secte Peripateticienne 28. ce qu'en dit <i>Ciceron</i> 28. 29. 30. ce qu'en dit <i>Senegae</i> 28. 29. en quoi il diffé- roit avec <i>Democrite</i> 30. qu'il ne reconnoit aucun Etre qui préside sur la matiere 30. ce qu'en dit <i>Plutarque</i> .	31
Sub-	

des Matieres du II. Tome.

Substance immatierelle en nous, sans que nous la connoissions exactement.	355
Substances immatierelles, leur essence analogue à l'étendue.	353. & <i>suiv.</i>

T.

T amarin, qu'il a sa semence, quoi qu'on ne la voye pas.	264
Tems, ce qu'on peut entendre par ce mot.	265
Tertullien, qu'il a enseigné que Dieu étoit corporel.	14
Thalès, justifié d'Atheïsme.	49. 51
Thucydide, caracteres astronomiques, par lesquels il nous fait connoître en quel tems la guerre du Peloponnese a commencé.	199
Trevoux, Mémoires qui s'impriment en cette ville pleins de fables.	321
Treas, mot sur lequel plusieurs Savans se sont trompez.	310

V.

Le Vassér, son sentiment touchant Barnevols examiné, 134. & <i>suiv.</i> jusqu'à ..	156
Verité par quels chemins on y parvient.	388. & <i>suiv.</i>
Venus, son diametre, en quoi il differe avec celui du Soleil.	266
Vers à soie, leurs travaux quoi qu'ils soient aveugles.	376
Version du Nouveau Testament, si on en peut faire de meilleure à present qu'autresfois	269. & <i>suiv.</i>
Verité douteuse que d'en faire de nouvelles.	274. 275
Versions Latines de Auteurs Grecs.	330
Vertus & Vices detruits par l'Astrologie.	231. & <i>suiv.</i>
Vie sans pensée, comment on la peut concevoir	106. & <i>suiv.</i> 109. 112. qu'il y en a une 109. & <i>suiv.</i>
Vie, qu'il y a des substances vivantes immatierelles.	353. & <i>suiv.</i>
Vic	

TABLE des Matieres, &c.

Vie qu'elle ne peut pas être dans un simple corps.	356. & <i>suiv.</i>
Vie végétative, ce que c'est proprement, dans les plantes & dans les animaux.	361
Vie sensitive, en quoi elle differe de la végétative.	365
Visibles, objets visibles, en quoi consiste leur beauté.	368
Volonté si elle est soumise à l'Entendement.	393
Vrai-semblance sur quoi fondée.	344. trompe souvent. 345. & <i>suiv.</i>
précautions pour ne pas l'être.	347
Vivant, Être vivant ce que c'est.	354
Union de l'Ame & du Corps, comment on la peut concevoir.	116

X.

X <i>Enophane</i> , raillerie de ce Philosophe contre ceux qui donnent à Dieu une forme humaine.	63

FIN du II. TOME.





